

# Effrois et fantasmagories

Sous-titre

H.-G. Wells

Gloubik Éditions

2020



Nouvelles traduites par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, publiés au Mercure de France en 1911. Ce recueil n'a pas d'équivalent en langue anglaise.

Ce document a été réalisé à partir de la copie numérique mise à disposition sur Gallica. Il ne peut par conséquent être vendu.

# **L'histoire de feu**

## **M. Elvesham**

Je relate cette histoire, non pas dans l'espoir qu'on y croira, mais afin de préparer, si possible, un moyen de salut pour la prochaine victime. Qu'un autre au moins profite de mon infortune... Mon cas, je le sais, est sans remède et je suis, à présent, presque résigné à mon destin.

Je m'appelle Edward George Eden; je suis né à Trentham, dans le Staffordshire, où mon père était employé aux jardins de la ville.

Je perdis ma mère à l'âge de trois ans,

mon père à cinq ans, et ce fut mon oncle George Eden qui m'adopta Il s'était instruit et élevé lui-même et avait acquis, à Birmingham, la réputation d'un journaliste entreprenant. Célibataire, il se chargea généreusement de mon éducation, éveilla en moi l'ambition de réussir dans le monde, et, à sa mort, qui survint il y a quatre ans, — j'avais alors dix-huit ans, — il me laissa toute sa fortune, un total d'environ cinq cents livres sterling. Dans son testament, il me conseillait de consacrer cet argent à l'achèvement de mes études. J'avais déjà choisi la profession de médecin et, grâce à sa libéralité posthume et à ma bonne chance dans un concours de bourses, je pus suivre les cours de médecine à l'Université de Londres. Au moment où commence cette histoire, j'habitais, au 11 d'University Street, une petite chambre sous les toits, mal close et pauvrement meublée. Cette unique pièce me servait

à la fois de bureau, de salon et de chambre à coucher, tant je désirais faire durer le plus longtemps possible mes ressources.

C'est en allant porter une paire de bottines à ressemeler que je rencontrai, pour la première fois, le petit vieillard à la figure jaune avec qui ma vie est à présent si inextricablement enchevêtrée. Debout sur la bordure du trottoir, il examinait d'un air perplexe la façade de l'immeuble. Ses yeux — de ternes yeux gris aux paupières rouges — scrutèrent mon visage et, immédiatement, il prit une attitude aimable.

— Vous arrivez juste au bon moment, dit-il. J'avais oublié le numéro de votre maison. Comment allez-vous, monsieur Eden?

J'étais un peu étonné de cette apostrophe familière de la part de quelqu'un que je n'avais jamais vu de ma vie, et un peu ennuyé aussi de ce qu'il m'eût surpris avec mes

bottines sous le bras. Il remarqua mon manque de cordialité.

— Vous vous demandez qui diable je suis, hein ? Un ami, permettez-moi de vous l'assurer. Je vous ai déjà vu, bien que vous n'en sachiez rien. Y a-t-il un endroit où je pourrais vous entretenir d'un sujet qui vous intéresse ?

J'hésitai. Je ne tenais pas à révéler à un étranger la pauvreté de ma mansarde.

— Peut-être, insinuai-je, pourrions-nous descendre ensemble la rue. Je suis malheureusement obligé de...

Mon geste expliquait le reste de ma phrase.

— C'est parfait, dit-il, regardant à droite et à gauche... la rue?. . De quel côté nous dirigeons-nous?

Je posai mes bottines dans le corridor.

— Mais voyons, reprit-il brusquement. Ce que j'ai à vous dire est assez long. Venez donc déjeuner avec moi, monsieur Eden. Je suis vieux, très vieux, et, comme les gens âgés, enclin à rabâcher. Comment causer ici, avec ma voix fluette et le vacarme des voitures et des passants ?

De sa main décharnée qui tremblait un peu, il tapota persuasivement mon bras. Je n'étais pas d'un âge où l'on ne saurait accepter de déjeuner en tête à tête avec un vieillard, et cependant je n'étais pas absolument satisfait de cette soudaine invitation.

— Je préférerais... commençai-je.

— Non, laissez-vous faire violence, dit-il, en m'interrompant, il faut que vous soyez indulgent pour mes cheveux blancs.

Finalement, je consentis à l'accompagner. Il m'emmena chez Blavitski; ses pas menus m'obligeaient à marcher très lente-

ment. Au cours d'un déjeuner comme je n'en avais jamais encore goûté de semblable, il écarta habilement mes questions. Je pus me faire une idée plus précise de son extérieur. Son visage rasé était maigre et ridé; ses lèvres ratatinées couvraient un râtelier; il portait assez longs des cheveux clairsemés. Il me parut de stature moyenne, — à vrai dire tout le monde paraissait petit à ma haute taille, — et ses épaules s'arrondissaient et se courbaient. En l'observant, je m'aperçus qu'il m'examinait, lui aussi, qu'il promenait sur moi, depuis mes larges épaules jusqu'à mes mains hâlées et ma figure parsemée de taches de rousseur, des regards auxquels je trouvai une bizarre expression d'avidité.

— A présent, dit-il, au moment où nous allumons une cigarette, il est temps que je vous expose mon affaire. Comme vous voyez, je suis vieux, très vieux... — Après ces mots,



il resta silencieux un long moment. — Le hasard a fait que je possède une fortune qu'il me faut laisser à quelqu'un, mais je n'ai pas, je n'ai jamais eu d'enfant.

Je songeai aussitôt au « coup de la confiance », et je me promis d'être en alerte pour veiller sur le reste de mes cinq cents livres. Il continua, insistant sur la tristesse de la solitude et sur la peine qu'il avait eue à trouver un emploi convenable de sa fortune après sa mort.

— J'ai pesé bien des combinaisons : charités, institutions, bourses, prix, bibliothèques, et je suis parvenu à cette conclusion — il fixa alors ses yeux sur les miens, — que je me mettrais en quête d'un jeune homme, ambitieux, sérieux et pauvre, sain de corps et d'esprit, pour lui laisser tout ce que j'ai, pour faire de lui, en un mot, mon héritier. — Et il répéta : — Pour lui laisser tout ce

que j'ai, de sorte qu'il sera brusquement arraché aux luttes et aux déboires au milieu desquels aura commencé son éducation : il jouira de la liberté, il exercera une influence...

Je m'efforçai de paraître désintéressé. Avec une hypocrisie transparente, j'insinuai :

— Et vous désirez mon aide, mes services professionnels, peut-être, pour découvrir ce jeune homme ?

Il sourit en me lançant un regard entendu pardessus sa cigarette, , et je ne pus m'empêcher de rire de la façon tranquille avec laquelle il démasquait ma puérile malice.

— Quelle carrière lui est réservée, à ce jeune homme! reprit-il. J'éprouve de l'envie quand je pense que j'ai amassé pour qu'un autre puisse dépenser... Mais il y a des conditions, bien entendu, des charges impo-

sées à ce legs... Le jeune homme devra, par exemple, prendre mon nom. On ne saurait tout avoir sans accorder quelque chose en retour. Et, avant de l'agrèer comme héritier, je ferai une enquête minutieuse sur sa vie. Il faut qu'il soit sain et vigoureux. Il faut que je connaisse son hérédité; que je sache comment ses parents et ses grands-parents sont morts, que j'examine strictement ses habitudes et ses mœurs...

Ceci mitigeait quelque peu les secrètes congratulations que je m'adressais.

— Dois-je supposer, demandai-je, que c'est moi qui...

— Oui, certes ! répondit-il, presque farouchement. Oui, c'est vous, vous!

Je ne répliquai rien. Mon imagination gambadait follement, et mon scepticisme naturel était impuissant à modérer ces transports. Il n'entra pas dans mon esprit le

moindre soupçon de gratitude. Je ne savais quoi dire et n'aurais su comment le dire.

— Mais pourquoi moi en particulier? questionnai-je enfin.

Il avait, expliqua-t-il, entendu parler de moi par le professeur Haslar, comme d'un jeune homme présentant le type d'une constitution solide et saine, et il désirait, autant que possible, laisser ses biens à quelqu'un dont la santé et l'honnêteté fussent certaines.

Telle fut ma première rencontre avec le petit vieillard. Il resta mystérieux sur ce qui le concernait, et prétendit ne pas vouloir encore me faire connaître son nom. Puis, lorsque j'eus contenté sa curiosité, il me quitta à la porte du restaurant. J'avais remarqué que, pour payer l'addition, il avait sorti de sa poche une poignée de pièces d'or.

Son insistance sur ma santé physique

était bizarre. Comme il avait été convenu, je contractai ce même jour une assurance sur la vie, pour une somme énorme, à la Loyal Insurance Company, dont les conseillers médicaux, la semaine suivante, me tâtèrent, me palpèrent, m'auscultèrent de la façon la plus complète. Cela même ne satisfit pas le vieillard, et il voulut que je fusse examiné de nouveau par le fameux docteur Henderson. Le vendredi d'après la Pentecôte arriva, avant qu'il eût pris une décision. Ce soir-là, très tard — il était près de neuf heures et je repassais mes formules chimiques pour un examen, — il vint me demander. Je le trouvai en bas, dans le corridor, et la faible lueur du bec de gaz projetait sur sa face un jeu d'ombres grotesques. Il me parut plus courbé que la première fois et ses joues un peu plus creuses. Sa voix tremblait d'émotion.

— L'enquête ne laisse rien à désirer, monsieur Eden, absolument rien, déclara-t-il,

et, cette soirée qui comptera entre toutes, nous allons la passer ensemble et célébrer votre « accession ». — Une quinte de toux l'interrompit. — Vous n'aurez pas longtemps à attendre, du reste, — ajouta-t-il, en passant un mouchoir sur ses lèvres, et, de son autre longue patte osseuse, saisissant ma main : — ... à coup sûr pas longtemps à attendre !

Nous sortîmes et prîmes un cab. Je me rappelle avec une précision extrême tous les incidents du parcours : le roulement rapide et doux de la voiture; le contraste du pétrole, du gaz et de l'électricité, dans les vitrines ; la foule des passants dans les rues ; le restaurant de Regent Street, où un somptueux dîner nous fut servi. Tout d'abord, les coups d'œil que le garçon en frac abaissait sur mon modeste complet me décontenancèrent. Je ne savais comment me débarrasser des noyaux d'olive; mais, à mesure que le Champagne m'échauffait, ma confiance s'affermis-

sait.

Le vieillard parla de lui-même; déjà, dans le cab, il m'avait dit comment il s'appelait : j'avais affaire à Egbert Elvesham, le grand philosophe, dont le nom m'était connu depuis l'école. Je ne parvenais pas à me convaincre que cet homme, dont l'intelligence avait sitôt dominé la mienne, que cette grande abstraction se fût soudain révélée à moi sous cette forme décrépite et familière. Il est probable que tout jeune homme qui se trouve inopinément en contact avec des célébrités doit éprouver un peu mon désappointement. Il m'entretint de la fortune que les courants taris de sa vie laisseraient bientôt passer entre mes mains : immeubles, valeurs, droits d'auteur... Je n'avais jamais soupçonné que les philosophes pussent être aussi riches. Il me regardait boire et manger avec un air d'envie.

— Quelles dispositions à vivre vous avez ! Constata-t-il.

Puis, avec un soupir, un soupir de soulagement, aurais-je pu croire, il ajouta :

— Ce ne sera pas long.

— C'est vrai ! fis-je, la tête étourdie par le Champagne. C'est vrai, un avenir singulièrement agréable m'est réservé, grâce à vous. J'aurai l'honneur de porter votre nom, mais vous avez un passé, un passé qui vaut tout mon avenir.

Il hocha la tête et sourit, mélancoliquement satisfait, pensai-je, de ma flatteuse admiration.

— Cet avenir, y renonceriez-vous ? demanda-t-il, au moment où le garçon apportait les liqueurs. Vous ne voyez aucun inconvénient sans doute à prendre mon nom, mes biens, mais voudriez-vous, de gaieté de cœur,



prendre mes années ?

— Oui, si l'on me donnait aussi votre génie et votre œuvre, — répondis-je, généreusement.

Il sourit encore.

— Des kummels, pour tous les deux, — commanda-t-il, en tirant de sa poche un petit paquet plat, enveloppé de papier blanc, qu'il examina attentivement. — Cette heure-ci, cette heure d'après dîner est propice aux futilités. Voici un brin de ma sagesse inédite.

De ses doigts jaunes et tremblants il ouvrit le paquet et me montra une fine poudre rosée.

— Ceci... ! reprit-il. Bah ! vous devinez ce que c'est ! Mettez-en une pincée dans votre kummel, et vous verrez...

Ses yeux gris m'épiaient avec une expression indicible. Je fus quelque peu choqué

de constater que ce grand penseur attachait du prix au parfum des liqueurs. Cependant, je feignis de prendre intérêt à ce faible, car j'avais assez bu pour être capable de cette innocente hypocrisie.

Il versa la poudre, en quantités égales, dans nos verres, puis, se levant brusquement, avec une solennité aussi étrange qu'inattendue, il tendit son verre : j'en fis autant, et nous trinquâmes.

— À votre héritage prochain ! dit-il, en portant la liqueur à ses lèvres.

— Non pas ! Non pas ! protestai-je vivement.

Il s'arrêta, le verre à la hauteur de son menton, et ses yeux brillants fixés sur les miens.

— A votre longue vie ! souhaitai-je.

Il parut hésiter.

— À votre longue vie ! répéta-t-il, avec un soudain éclat de rire, et, sans nous quitter du regard, nous trinquâmes derechef.

Ses yeux continuèrent à me surveiller pendant que j'avalais le kummel. Aussitôt je ressentis une chaleur intense ; il se fit dans mon cerveau un furieux tumulte. Il me sembla que réellement tout s'agitait sous mon crâne et un bourdonnement assourdissant m'emplit les oreilles. Je ne discernai ni le goût, ni l'arôme de la liqueur, médusé que j'étais, pour ainsi dire, par la lueur flamboyante des yeux gris du vieillard. Cette confusion, ce tumulte, parurent durer un temps interminable. De vagues impressions de choses à demi oubliées dansèrent et s'évanouirent sur les confins de ma mémoire. Il rompit à la fin le charme, et, avec un bruyant soupir, il posa son verre.

— Eh bien?

— C'est merveilleux ! répondis-je, quoique je n'eusse aucune idée de la saveur véritable qu'avait la mixture.

Ma tête tourbillonnait, mon cerveau était un chaos. Je m'assis. Puis mes perceptions devinrent précises et menues, comme si je voyais les choses dans un miroir concave. Les manières du vieillard étaient à présent nerveuses et impatientes. Il tira sa montre et fit la grimace.

— Onze heures sept ! Et je dois prendre un train à onze heures vingt-cinq... Il faut que je file tout de suite.

Il demanda l'addition, et je l'aidai à endosser son pardessus. Des garçons empressés accoururent à notre aide. L'instant d'après, il montait dans un cab et je lui disais au revoir, avec toujours cette impression de netteté menue, comme si non seulement je voyais, mais comme si je sentais aussi par le

gros bout de la lorgnette.

— C'est la poudre, expliqua-t-il, portant la main à son front. — Je n'aurais pas dû vous en donner. Vous aurez demain matin un mal de tête à tout casser. Attendez une seconde. Tenez ! — et il me tendit un petit paquet blanc, semblable à ceux que font les pharmaciens. — Prenez cela dans un verre d'eau avant de vous mettre au lit. L'autre poudre était un excitant... N'oubliez pas de prendre celle-ci au moment de vous coucher. Ça vous dégagera le cerveau. C'est tout. Encore une poignée de main, Futurus !

J'étreignis sa patte racornie.

— Au revoir ! cria-t-il encore; et, à la façon dont il battait des paupières, je jugeai qu'il devait être aussi sous l'influence de cette drogue vivifiante.

Avec un sursaut, et comme pour réparer une omission, il fouilla dans son gousset

et en tira un paquet cylindrique.

— Voici ! dit-il. Je n'y songeais plus !  
Ne l'ouvrez pas avant que je vienne demain...  
mais emportez-le maintenant.

— Très bien ! bredouillai-je.

Au moment où le cocher réveillait son cheval d'un léger coup de fouet, mon compagnon m'envoya un dernier sourire à travers la vitre du cab...

Le paquet qu'il m'avait remis était scellé de rouge au milieu et aux deux extrémités.

— Si ça n'est pas un rouleau d'or, ce doit être du plomb ou du platine, pensai-je.

Je le serrai avec grand soin dans ma poche. Puis, le cerveau tournoyant, je partis à pied pour rentrer chez moi, par Regent Street, où des flâneurs déambulaient encore, et par les ruelles sombres, au delà de Portland Road.

Je me rappelle nettement les diverses sensations que j'éprouvai pendant le trajet. J'étais encore assez moi-même pour remarquer dans quel état insolite je me trouvais, et je me demandai si cette poudre que j'avais absorbée n'était pas de l'opium, drogue dont j'ignore les effets. Il m'est, à l'heure actuelle, difficile de décrire exactement cette anomalie mentale, cette sorte de dualité d'esprit que je constatais en moi. En suivant Regent Street, j'avais la conviction que j'étais dans la gare du Sud-Ouest, et je fus sur le point d'entrer à l'Institut polytechnique comme on entre dans un train. Je me frottai les yeux : j'étais bien dans Regent Street.

Comment exprimerais-je l'effet de cette hallucination ? Un acteur habile vous regarde tranquillement, il fait une grimace, et, du coup, vous croyez être devant une personne toute différente. Serait-ce trop extravagant de vous dire qu'il me semblait qu'un

instant Regent Street venait de me jouer ce tour ? Certain, néanmoins, que j'étais bien dans cette rue, je fus de nouveau troublé par de fantasques réminiscences qui affluèrent soudain.

— Il y a trente ans, pensai-je, c'est ici que je me querellai avec mon frère.

Mais aussitôt, j'éclatai de rire, au grand amusement d'un groupe de noctambules. Il y a trente ans je n'étais pas né, et je n'ai jamais pu me vanter d'avoir un frère. Cette mixture que j'avais bue était certainement de la folie liquide car un regret poignant de ce frère perdu s'obstinait à m'étreindre. Au long de Portland Road, cette aberration prit une autre forme. Je me souvins de boutiques qui n'existaient pas, et je comparai la rue avec ce qu'elle était autrefois. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'après un plantureux dîner, copieusement arrosé,



mes pensées fussent quelque peu désordonnées, mais j'étais fort perplexe à cause de ces réminiscences fantastiques, si curieusement précises, qui envahissaient mon esprit, et j'étais interloqué non seulement des souvenirs qui se présentaient, mais surtout de ceux qui m'échappaient. Je m'arrêtai devant la vitrine d'un naturaliste, me mettant le cerveau à la torture pour retrouver ce qui pouvait bien m'intéresser là. Un omnibus passa avec un tintamarre qui ressemblait de façon extraordinaire au roulement d'un train.

— Ah ! j'y suis ! fis-je à la fin. Je dois venir chercher ici, demain, trois grenouilles à disséquer. N'est-ce pas curieux que j'aie oublié ?

Quand j'étais enfant, on me donna pour jouet un kaléidoscope. Les dessins se chassaient les uns les autres et se superposaient : c'est de la même manière que cette série de

sensations nouvelles s'efforçait de se substituer à celles de mon ordinaire individu.

Toujours perplexe et un peu effrayé, je gagnai Tottenham Court Road par Euston Road, sans remarquer quel chemin je prenais, car, d'habitude, je coupais à travers le réseau de petites rues environnantes. En tournant dans University Street, je constatai que j'avais oublié le numéro de ma maison. Il me fallut un violent effort de mémoire pour être certain que c'était le 11, et, même alors, j'eus l'impression qu'un inconnu me l'avait soufflé. J'essayai de raffermir mes idées en évoquant les incidents du dîner, et, quoi que je fisse, il me fut impossible de me rappeler les traits de mon hôte. Je ne le voyais qu'en contours vagues, comme on s'aperçoit dans une vitre. À sa place, je distinguais, devant une table, une image de moi-même, rouge, loquace et les yeux brillants.

— Ça devient insupportable. Il faut que je prenne cette autre poudre, pensai-je.

Je cherchais mon chandelier et les allumettes du côté du vestibule où il n'y avait aucun meuble, et je ne savais plus à quel étage je demeurais.

— Je suis ivre, c'est certain, marmottai-je, et je trébuchai maladroitement contre la première marche, ce qui corrobora mon assertion.

Au premier coup d'œil, l'aspect de ma chambre me parut bizarre.

— Est-ce bête ! grommelai-je, en regardant tout autour de moi.

Je repris cette fois possession de moi-même, et les visions fantastiques s'effacèrent devant l'aspect familier de la mansarde. La vieille glace était toujours là, avec mes notes sur les albuminoïdes fixées dans un coin du

cadre, et mes vêtements de tous les jours gisaient épars sur le plancher. Et cependant, tout cela n'était pas indubitablement réel. La conviction tentait de s'imposer à mon esprit que je me trouvais dans un train qui s'arrêtait, et que je cherchais à distinguer par la portière le nom de la station inconnue. J'empoignai fermement les barreaux du lit pour me rassurer.

— C'est sans doute un phénomène de double vue. Il faudra que je le communique à la Société des Recherches Psychiques, me dis-je.

Je posai le rouleau pesant sur la table, m'assis sur le pied du lit et commençai à retirer mes bottines. On eût dit que mes sensations présentes se traçaient sur un dessin ancien qui reparaissait.

— Sacrebleu ! grondai-je. Est-ce que je perds la tête, ou serais-je en deux endroits à

la fois?

À demi déshabillé, je versai la poudre dans un verre; l'eau bouillonna et prit une couleur ambrée. J'avalai le breuvage et, avant même d'être au lit, j'avais recouvré ma tranquillité. Je sentis l'oreiller frais sous ma joue et je ne dus pas tarder à m'endormir.

Je m'éveillai brusquement d'un cauchemar où figuraient des bêtes féroces : j'étais couché sur le dos. Tout le monde connaît ces rêves horribles et angoissants d'où l'on s'échappe, éveillé sans doute, mais étrangement penaud. J'avais dans la bouche un goût bizarre ; j'éprouvais dans les membres une fatigue inaccoutumée, un malaise général. Je demeurai immobile, la tête sur l'oreiller, espérant que cette sensation d'étrangeté et de terreur ne tarderait pas à se dissiper, et que je pourrais me rendormir. Mais, au lieu de cela, ces sensations anormales s'accrurent.

D'abord, je ne remarquai rien d'insolite. Dans la chambre, un jour trouble, si faible qu'on l'eût pu confondre avec les ténèbres, permettait d'entrevoir les meubles comme des taches d'obscurité plus épaisse. J'écarquillai les yeux, au-dessus des couvertures, pour mieux me reconnaître. J'eus l'idée que quelqu'un entrait pour me dérober mon rouleau d'or, mais, après être resté immobile quelques instants encore, en respirant avec régularité pour simuler le sommeil, je me rendis compte que ce n'était qu'une illusion. Néanmoins, la certitude qu'il se passait quelque chose d'inquiétant m'étreignait de plus en plus. Avec un effort je soulevai ma tête et regardai autour de moi. J'examinai les formes vagues, les taches d'obscurité plus ou moins épaisse qui indiquaient les tentures, la table, la cheminée, les rayons de la bibliothèque. Alors, je perçus quelque chose d'inhabituel dans ces ténébreuses silhouettes.

Avait-on changé le lit de côté ?... Ceci devait être la bibliothèque, là-bas, où se dressait une masse enveloppée et grisâtre, qui ne ressemblait pas du tout à des rayons chargés de livres. Et cela certainement paraissait beaucoup trop grand pour être ma chemise jetée sur un dossier de chaise.

Surmontant une terreur puérile, je rejetai les couvertures et passai une jambe hors du lit. A l'ordinaire, quand je sortais de mon grabat, mon pied posait immédiatement sur le plancher, et c'est à peine si maintenant il atteignait le bord du matelas. Je me glissai davantage en avant et m'assis les jambes pendantes. Là, tout auprès, sur un tabouret boiteux, se trouvaient certainement le bougeoir et les allumettes. J'étendis la main... rien ! J'agitai mon bras dans les ténèbres, et je rencontrai une épaisse tenture, d'une étoffe lourde et soyeuse ; je la palpai et tirai dessus : c'était bien un rideau suspendu à la

tête du lit.

J'étais, à présent, tout à fait éveillé, et je commençais à comprendre que j'occupais une autre chambre que la mienne. Je ne savais que m'imaginer. J'essayai de me rappeler les événements, et ils me revinrent à l'esprit avec une singulière netteté : le dîner, les petits paquets, mon étonnement à me sentir ivre, mon retour, ma lenteur à me déshabiller, la fraîcheur de l'oreiller contre mes joues brûlantes...

J'éprouvai une soudaine inquiétude. Était-ce la veille ou l'avant-veille? En tout cas, cette chambre n'était pas la mienne, et je ne concevais pas de quelle façon j'avais pu m'y introduire. La silhouette grisâtre qui avait déjà attiré mon attention devenait plus pâle et je reconnus une fenêtre contre laquelle se découpait le miroir ovale d'une table de toilette. Un petit jour blafard filtrait



à travers le store baissé. Je voulus me mettre debout, et je fus étonné d'éprouver une faiblesse et une instabilité curieuses. J'étendis en avant mes mains qui tremblaient et je me dirigeai lentement vers la fenêtre, me cognant en route le genou contre un siège. En tâtonnant de chaque côté du miroir orné de candélabres, je cherchai, dans l'embrasure, le cordon du store. Je n'en trouvai pas. Par hasard, je tirai sur une frange, et, avec le dé clic d'un ressort, le store s'envola.

Le décor que je contemplai m'était tout à fait étranger. Sous le ciel couvert, à travers les masses moutonnantes des nuages, perçait la demi-clarté de l'aube. À l'horizon, la coupole du ciel reposait sur une bordure de traînées rouges; au-dessous, tout était sombre et indistinct. Dans le lointain, un vague profil de collines; plus près, un amoncellement d'édifices avec tourelles et clochers, des bouquets d'arbres semblables à

des taches d'encre et, sous la fenêtre, un réseau de massifs sombres et d'allées grises. Tout cela m'était si peu familier qu'un instant je crus que je rêvais. Je touchai la table de toilette : elle me parut d'un bois poli, et garnie d'accessoires nombreux, de flacons de cristal taillé et de brosses. Il y avait aussi, dans une soucoupe, un bizarre petit objet en forme de fer à cheval avec des saillies irrégulières et lisses.

Impossible de découvrir ni bougeoir ni allumettes.

Je tournai mes regards vers la chambre. Maintenant que le store était relevé, le mobilier surgissait moins confusément des ténèbres. Au milieu se dressait un lit drapé de vastes tentures, et, au pied, une large cheminée blanche qui avait les reflets du marbre. Je m'appuyai contre la table, fermai les yeux, les rouvris et m'efforçai de penser.

Tout cela était beaucoup trop réel pour que je pusse croire à un rêve. Je songeai qu'il devait y avoir, dans ma mémoire, quelque hiatus, effet de l'étrange liqueur que j'avais bue. Peut-être étais-je entré en possession de mon héritage, et avais-je perdu tout souvenir depuis l'annonce de ma bonne fortune.

Dans un instant tout redeviendrait clair. Pourtant, le dîner avec le vieil Elvisham me paraissait à présent tout à fait récent ; le champagne, les garçons attentifs, la poudre rosée et les liqueurs, — j'aurais parié ma vie que tout cela s'était passé il y avait quelques heures.

Alors, il se produisit quelque chose de si trivial et cependant de si terrible pour moi que je frissonne encore en y pensant. Je me demandai à haute voix :

— Comment diable suis-je venu ici ? La voix que j'entendis n'était pas la mienne.

Ce n'était pas ma voix ! C'était une voix grêle, cassée, d'une résonance tout à fait différente. Pour me rassurer, je frottai mes mains l'une sur l'autre et je sentis des mains osseuses, à la peau flasque, les mains d'un vieillard.

— Assurément, fis-je, de cette horrible voix, qui, sans que je pusse deviner comment, s'était installée dans mon gosier, assurément tout ceci doit être un rêve !

Presque aussi vite que si je l'eusse fait involontairement, je mis mes doigts dans ma bouche: je n'avais plus de dents ! L'extrémité de mes doigts se promenait sur des gencives racornies. Je fus écœuré de dégoût et de consternation.

J'éprouvai alors un désir passionné de me voir, d'envisager tout de suite, dans sa pleine horreur, le hideux changement qui s'était fait en moi : d'un pas chancelant, j'al-

lai jusqu'à la cheminée et je cherchai des allumettes. Un accès de toux me saisit à la gorge et je serrai autour de moi l'épaisse chemise de flanelle dont j'étais revêtu. Il n'y avait pas d'allumettes sur la cheminée et je m'aperçus, tout à coup, que mes pieds et mes mains étaient glacés. Éternuant et tousant, gémissant aussi malgré moi, je regagnai mon lit.

— C'est certainement un rêve! pleurnichai-je en me hissant sur le matelas.

— C'est certainement un rêve ! répétais-je avec une sénile persistance.

Je tirai les couvertures sur mes épaules, par dessus mes oreilles ; je glissai sous le traversin ma main desséchée et résolu de me rendormir. Évidemment, c'était un rêve! Au matin, je me réveillerais jeune, fort et vigoureux, pour reprendre mes études... Je fermai les yeux, respirai régulièrement, et,

pour aider le sommeil à venir, je me mis à calculer les multiples de trois.

Mais le sommeil s'obstinait à me fuir. La conviction de l'inexorable réalité du changement qui s'était opéré en moi grandissait à chaque minute. Bientôt, je me retrouvai les yeux ouverts, ne pensant plus aux multiples de trois, et promenant les doigts sur mes gencives décharnées. J'étais vraiment transformé en vieillard. De quelque manière inexplicable, j'avais franchi toute mon existence pour arriver à la vieillesse : sans que je susse comment, j'avais été frustré du meilleur de ma vie, de l'amour, de la force, de la lutte, de l'espoir ! J'enfonçai ma tête dans l'oreiller, essayant de me persuader que de pareilles hallucinations sont possibles. Lentement, imperceptiblement, l'aube devenait plus claire.

À la fin, désespérant de me rendormir, je me mis sur mon séant pour examiner la

pièce. Elle était spacieuse et bien meublée, mieux meublée qu'aucune des chambres que j'avais jusqu'alors occupées. Je distinguai un bougeoir et des allumettes sur une petite table dans une encoignure. Je rejetai les couvertures, et, frissonnant à la fraîcheur du matin, bien qu'on fût en été, je me levai et allumai la bougie. Puis, tremblant affreusement, à tel point que l'éteignoir tambourinait sur son support, je trottinai jusqu'à la glace et aperçus... le visage d'Elvesham ! Bien que j'eusse déjà redouté cette conclusion, ce n'en était pas moins terrifiant !

Le savant m'avait paru affaibli et pitoyable, mais, à le voir maintenant, vêtu seulement d'une chemise de flanelle déboutonnée qui découvrait le cou fibreux, à le voir maintenant comme étant mon corps à moi, je ne saurais décrire sa désolante décrépitude. Des joues creuses, des mèches éparses de cheveux gris, des yeux humides et chassieux,

des lèvres tremblantes et flétries, dont l'inférieure pendante laissait entrevoir les muqueuses pâlies et les hideuses gencives noirâtres... Vous qui possédez ensemble votre esprit et votre corps, le nombre véritable de vos années, vous ne pouvez vous imaginer ce que cet infernal emprisonnement signifiait pour moi. Être jeune et plein des désirs et de l'énergie de la jeunesse, et se laisser prendre, se laisser anéantir dans ce corps qui n'était plus qu'une ruine branlante !...

Mais je m'éloigne de mon récit. Pendant un certain temps, je dus rester abasourdi de ce changement. Il faisait grand jour quand je repris suffisamment conscience de moi-même pour être capable de penser. Donc, j'avais été changé, sans que je pusse m'expliquer de quelle manière. Si ce n'était de la magie, je n'arrivais pas à imaginer comment ce miracle avait pu s'accomplir. En réfléchissant ainsi je compris la diabolique in-



géniosité d'Elvesham. Il m'apparut absolument clair que, puisque je me trouvais dans sa carcasse, il devait, lui, être en possession de mon corps, c'est-à-dire de ma vigueur et de mon avenir.

Mais comment le prouver ?

Plus j'y songeais, plus la chose devenait incroyable; la tête me tourna, et je dus me pincer, tâter mes gencives édentées, me regarder dans la glace, toucher les objets qui m'entouraient, avant de pouvoir à nouveau affronter les faits. L'existence n'était-elle plus qu'une hallucination ? Étais-je vraiment Elvesham, et lui était-il moi ? Avais-je rêvé d'un certain étudiant nommé Eden ? Existait-il même un Eden ?...

Mais si j'étais Elvesham, je devrais savoir ce que je faisais le matin précédent, le nom de la ville dans laquelle j'habitais, tout ce qui était arrivé avant que ce rêve com-

mençât. Je me débattais au milieu de ces pensées. Je me rappelai la bizarre dualité de mes souvenirs de la veille. Mais à présent mon esprit était clair ; il ne restait plus l'ombre d'autres souvenirs que ceux qui appartenaient en propre à Eden l'étudiant.

— Tout cela ressemble fort à de la folie! m'écriai-je de ma petite voix grêle.

Je traînai mes membres lourds et pesants jusqu'à la table de toilette, et je plongeai ma tête grise dans une cuvette d'eau froide. Je m'essuyai et recommençai. Cela ne servit à rien. Je sentais de la façon la plus catégorique que j'étais bien Eden et non Elvisham.

À une autre époque, j'aurais pu accepter mon destin avec enchantement. Mais, en notre siècle sceptique, les miracles n'ont pas cours. Il y avait ici quelque artifice de psychologie. Ce qu'une drogue et un regard fixe

avaient fait, une drogue ou un regard fixe, ou tel autre traitement similaire, sauraient le défaire. Ce n'est pas la première fois que des hommes ont perdu la mémoire. Mais échanger sa mémoire comme on échange son parapluie! . J'éclatai de rire, non pas d'un rire sonore, hélas ! mais d'un gloussement sénile et asthmatique. J'aurais pu croire que c'était le vieil Elvesham qui riait de ma mésaventure, et un accès de colère pétulante, fort extraordinaire de ma part, fit place à tout autre sentiment. Je me mis à revêtir précipitamment les vêtements que je ramassais çà et là sur les meubles et le plancher, et c'est seulement quand je fus habillé que je me rendis compte que j'avais endossé un frac. J'ouvris la garde-robe, où je trouvai des effets plus ordinaires, un pantalon de molleton et une robe de chambre démodée. Je posai sur ma tête une vénérable calotte, et, toussotant après tous ces efforts, je m'acheminai vers le palier.

Il était alors environ six heures moins le quart; les stores étaient baissés partout et la maison absolument silencieuse. Sur le palier, des plus spacieux, aboutissait un large escalier, richement tapissé, qui surgissait des ténèbres du vestibule d'en bas. Devant moi, une porte entr'ouverte me laissa voir un bureau, une bibliothèque tournante, le dossier d'un fauteuil, et des rangées de livres reliés et bien en ordre.

— Mon cabinet, bredouillai-je, en traversant le palier.

Alors, au son de ma voix, une pensée m'arrêta et je rentrai dans la chambre pour chercher mon râtelier. Il se plaça avec toute l'aisance d'une habitude ancienne.

— C'est mieux comme cela, me dis-je en faisant claquer et grincer l'une contre l'autre les fausses mâchoires.

Je revins dans le cabinet de travail. Les

tiroirs du bureau étaient fermés : fermé aussi le couvercle articulé du dessus. Nulle part, je n'aperçus de clefs, et il n'y en avait pas non plus dans la poche du pantalon. Je me traînai jusqu'à la chambre encore une fois, explorai les poches de l'habit, puis celles de tous les autres vêtements que je pus découvrir. Je procédai à ces recherches avec un acharnement tel qu'on aurait pu s'imaginer que des cambrioleurs avaient saccagé la pièce. Non seulement je ne trouvai aucune clef, mais pas une pièce de monnaie non plus, ni le moindre bout de papier, à l'exception de la note acquittée du dîner de la veille.

Une singulière fatigue m'envahit. Je m'assis et contemplai ces nippes jetées dans tous les coins, avec leurs poches retournées. La première ardeur de ma frénésie s'était épuisée. De minute en minute, je me rendais compte davantage de la prodigieuse perspicacité avec laquelle mon ennemi avait combi-

né ses plans, et de la situation inextricable où il m'avait acculé. Avec un nouvel effort, je me levai et, traînant la jambe, j'allai encore dans la bibliothèque. Sur le palier, une servante relevait les stores. Elle parut interdite par l'expression de mon visage. Je fermai derrière moi la porte, et, saisissant un tisonnier, j'attaquai le bureau. C'est au cours de cette opération que je fus surpris. Le couvercle du meuble était défoncé, la serrure forcée, les lettres et les papiers des casiers éparpillés par terre. Dans ma rage sénile, j'avais lancé au loin les plumes et les autres accessoires et renversé l'encrier. En outre, sur la cheminée, j'avais cassé un grand vase, sans même m'en apercevoir. Je ne trouvai ni carnet de chèques, ni argent, ni la moindre indication qui pût me permettre de recouvrer mon corps véritable. Je fracassais les tiroirs grands coups de tisonnier, quand le valet de chambre, flanqué de deux servantes, pénétra

dans la pièce...

Telle est l'histoire de mon changement.

Personne ne veut croire à mes frénétiques affirmations. On me traite comme un dément et, en ce moment même, on me tient emprisonné. Mais je suis sain d'esprit, absolument sain, et c'est pour le prouver que je me suis mis à relater par le menu comment tout cela m'est arrivé. J'en appelle au lecteur : y a-t-il dans le style et la disposition de l'histoire qu'il vient de lire la moindre trace de trouble cérébral?

Je suis un jeune homme séquestré dans le corps d'un vieillard. Mais ce simple fait est incroyable pour ceux à qui je l'expose. Naturellement, je parais fou à ceux qui ne veulent pas ajouter foi à mon histoire. Naturellement, j'ignore les noms de mes secrétaires, des docteurs qui viennent me voir, de mes serviteurs et de mes voisins, le nom même de

cette ville où je me trouve. Naturellement, je me perds dans ma propre maison et subis des avanies de toutes sortes. Naturellement, je pose les questions les plus saugrenues. Naturellement, je me lamente, je me désole et j'arrive à des paroxysmes de désespoir. Je n'ai ni argent ni carnet de chèques. La banque refuse de reconnaître ma signature, car je suppose que mon écriture est encore celle d'Eden, déformée sans doute par le tremblement de mes vieux doigts. Ces gens qui me gardent ne veulent pas me laisser aller à la banque en personne. Il semble, d'ailleurs, qu'il n'y ait pas de banque dans cette ville et que mon argent soit déposé à Londres. Il paraît qu'Elvesham avait laissé ignorer à tout son personnel le nom de son solicitor. Je ne puis rien savoir de certain sur ces sujets-là. Comme Elvesham s'adonnait à l'étude des sciences mentales, toutes mes déclarations concernant les faits de la cause



ont pour résultat de confirmer la théorie que ma folie provient d'un surmenage cérébral dans ces études psychologiques : des chimères à propos d'identité personnelle, voilà tout.

Il y a deux jours, j'étais un jeune homme plein de santé, avec toute une vie devant moi. Maintenant je suis un vieillard exaspéré, désespéré et misérable, errant dans une vaste maison luxueuse qu'il ne connaît pas, un être qu'on épie, qu'on craint et qu'on évite comme un dangereux maniaque. Et, à Londres, Elvisham recommence une existence, dans un corps vigoureux, avec toute la sagesse et les connaissances accumulées pendant soixante-dix ans. Il m'a volé ma vie !

Qu'est-il arrivé au juste ? Je n'en sais rien. Dans le cabinet de travail, il y a des volumes de notes manuscrites ayant trait prin-

cipalement à la psychologie de la mémoire, et des fragments de calculs, des formules symboliques qui sont absolument indéchiffrables pour moi. Certains passages indiquent qu'il s'occupa aussi de la philosophie des mathématiques. J'en conclus que l'ensemble de ses souvenirs, l'accumulation de la science qui compose sa personnalité, il a tout transféré de son vieux cerveau flétri dans le mien, et pareillement qu'il a transporté ma personnalité dans l'habitacle usé dont il ne voulait plus; c'est-à-dire qu'en réalité il nous a fait changer de corps. Mais par quel moyen un changement de ce genre est possible, c'est là un point qui dépasse mon entendement. Depuis que je suis capable dépenser, j'ai accepté des idées matérialistes, mais, ici, je me trouve en présence d'un cas indiscutable qui prouve que l'esprit peut se détacher de la matière.

Je vais tenter bientôt une expérience

désespérée. Quand j'aurai fini d'écrire, je tâcherai d'amener le dénouement de ce mystère. Ce matin, avec l'aide d'un couteau de table que j'avais subtilisé pendant le petit déjeuner, j'ai réussi à fracturer un tiroir secret, assez apparent d'ailleurs, dans ce bureau défoncé. Je n'ai découvert autre chose qu'un petit flacon de cristal vert contenant une poudre blanche. Autour du col, une étiquette porte ce seul mot : « Délivrance. » C'est peut-être, c'est vraisemblablement du poison. Je ne serais pas étonné qu'Elvesham eût placé du poison à ma portée, et je soupçonnerais même qu'il est entré dans ses intentions de se débarrasser ainsi du seul témoin vivant qui pût le gêner... Mais alors, il n'aurait pas dissimulé le flacon dans cette cachette...

Cet homme a pratiquement résolu le problème de l'immortalité. A moins d'accidents imprévus, il vivra dans mon corps jus-

qu'à ce qu'il l'ait usé, et alors, rejetant cette carcasse, épuisée à son tour, il se revêtra de la force et de la jeunesse d'une autre victime. Quand on pense à l'impitoyable cruauté avec laquelle il a agi, on s' imagine avec terreur ce qu'il acquerra d'expérience toujours perfectionnée...

Depuis combien de siècles même bon-dit-il ainsi de corps nouveau en corps nouveau ?... Mais je suis las d'écrire... La poudre blanche paraît soluble dans l'eau... Le goût n'en est pas désagréable...

Ici se termine le récit qu'on trouva sur le sous-main de M. Elvisham. Son cadavre gisait entre le bureau et le fauteuil que, dans ses dernières convulsions, il avait repoussé de côté. L'histoire était relatée au crayon, d'une écriture incohérente, tout à fait différente de ses caractères ordinairement menus.

Il ne reste que deux faits curieux à enregistrer. Sans aucun doute, il existait entre Eden et Elvesham un rapport quelconque, puisque la totalité des biens du vieux savant était léguée au jeune homme. Mais l'étudiant n'en hérita jamais. Quand Elvesham se suicida, Eden était déjà mort. Vingt-quatre heures auparavant, il avait été renversé par un cab et tué sur le coup au carrefour de Gower Street et d'Euston Road. De sorte que le seul individu capable de donner quelques éclaircissements sur ce fantastique récit n'était plus en état de répondre aux questions de l'enquête, et, sans autre commentaire, je laisse à la sagacité du lecteur le soin de décider sur la véracité de cette histoire.

## *Par la fenêtre*

Quand les chirurgiens eurent achevé de lui emprisonner les jambes dans le plâtre, on transporta Bailey dans son bureau transformé en infirmerie, et on l'installa sur un lit devant la fenêtre. Il restait couché là, être vivant de la tête aux reins, fiévreux même, et, pour le reste, momie double dans ses bandages blancs. Il essayait de lire, d'écrire un peu parfois, mais il passait presque tout son temps à regarder dehors.

Dès le début, il avait considéré la fenêtre comme une aimable distraction; mais, à présent, maintes fois par jour, il en remerciait la Providence. La pièce était sombre et grise, et, sous la lumière reflétée, l'usure des meubles devenait nettement visible. Sur une petite table, sa boisson et ses médicaments

voisinaient avec un journal de la veille, les restes d'un cigare dans un cendrier vert, ou parfois les déchets d'une grappe de raisin qu'il aimait à grignoter.

Au dehors, l'atmosphère était lumineuse; par l'embrasement, on voyait immédiatement, dans un coin, le faite d'un acacia et, plus bas, la balustrade en fer forgé du balcon. Au delà, sur un premier plan, moutonnait le ruban d'argent du fleuve, jamais paisible et cependant jamais monotone. Plus loin, sur la rive opposée, abondante en roseaux, des prés herbeux s'étendaient jusqu'à une rangée d'arbres sombres, terminée par un groupe de peupliers derrière lesquels se dressait la tour carrée d'une église.

Tout le jour des embarcations sillonnaient le courant : tantôt, des péniches descendant vers Londres, chargées de chaux ou de barils de bière ; tantôt un canot à vapeur

crachant de lourdes masses de fumée noire et traînant derrière lui de longues vagues roulantes; ou bien encore, une chaloupe électrique impétueuse, un yacht de plaisance bondé de touristes, un bachot manœuvré par un godilleur solitaire, ou le canot à quatre avirons de quelque club nautique. Le matin, ou tard le soir, le fleuve était calme. Par une nuit de lune, un bateau passa monté par de s gens qui chantaient en s'accompagnant d'une guitare, et cette musique était délicieuse sur les eaux tranquilles.

En peu de temps, Bailey put reconnaître quelques-unes des embarcations; au bout d'une semaine, il n'ignora rien de l'histoire particulière d'une demi-douzaine d'entre elles. Le Luzon, le yacht à vapeur des Fitzgibbons, qui habitaient à quelques kilomètres en amont, allait et venait plusieurs fois par jour, facile à distinguer à ses couleurs ocre-rouge et jaune et à ses deux valets



orientaux; une fois, pour sa plus grande distraction, un de ces chalands transformés en habitation d'été et dénommé, celui-là, Empeur-Pourpre, s'amarra devant la fenêtre, et les convives se mirent à déjeuner avec un abandon et un sans-façon des plus intimes. Un après-midi, le patron d'une lente péniche se prit de querelle avec sa femme au moment où ils apparurent vers la gauche et il en arriva aux voies de fait avant d'être hors de vue vers la droite.

Bailey considérait tout cela comme un spectacle organisé pour lui faire prendre en patience son immobilité, et il applaudissait aux incidents les plus émouvants. La femme de charge, Mme Green, quand elle lui apportait ses repas, le trouvait parfois en train de battre des mains ou de crier à mi-voix : « Bravo ! bravo ! bis ! » Mais les acteurs du fleuve avaient d'autres engagements et ne paraissaient guère faire attentions à ses bis.

— Je n'aurais jamais cru que je m'intéresserais autant à des choses qui ne me concernent pas, — disait Bailey à Wilderspin qui, avec ses manières nerveusement affectueuses, s'efforçait d'apporter quelque soulagement aux souffrances de son ami en écoutant complaisamment ses bavardages. — Je croyais que cette faculté oisive était un caractère exclusivement distinctif des petits enfants et des vieilles filles. Mais c'est tout simplement le fait des circonstances. Impossible de travailler, donc laissons aller les choses; inutile de se trémousser et de se débattre. Alors, je reste couché, bien tranquille, et je m'amuse du fleuve et de ce qui s'y passe, comme un enfant avec une crécelle... Quelquefois, pourtant, ça devient un peu fastidieux, mais pas souvent... Je donnerais je ne sais quoi, Wilderspin, pour un naufrage, un échouage, un accident palpitant, un seul! Des gens à la nage et un canot à la res-

cousse, et deux ou trois mariniers qui s'accrochent à des bouées... Voici le yacht des Fitzgibbons... Tiens, ils ont une gaffe neuve... Un de leurs moricauds a toujours l'air de broyer du noir; je ne crois pas qu'il soit en très bonne santé. Voilà deux ou trois jours que je le vois comme cela, accroupi, boudant et contemplant fixement le bouillonnement que fait l'hélice. Cela lui jouera un mauvais tour de reluquer sans cesse l'eau écumeuse...

Ils suivaient des yeux le petit vapeur, glissant sur le fleuve ensoleillé, et qu'intercepta un instant le faîte de l'acacia.

— C'est surprenant comme j'arrive à discerner les moindres détails, poursuit Bailey. Ainsi, j'ai remarqué tout de suite cette gaffe neuve. Leur autre moricaud est un drôle de type. Jamais il n'avait pris des airs aussi bravaches avec la vieille gaffe...

— Ce sont des Malais, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas; je croyais qu'on appelait tous les mariniers de cette sorte des Lascars.

Puis, il se mit à raconter à Wilderspin ce qu'il avait surpris des mœurs privées des villégiaturants qui occupaient l'Empereur-Pourpre :

— C'est curieux. Ces gens proviennent de tous les coins de l'Univers, d'Oxford et de Windsor, d'Asie et d'Afrique, et ils défilent sous mes yeux uniquement pour mon plaisir. Avant-hier, un batelier surgit de l'infini, perdit et rattrapa un aviron et disparut pour sans doute ne jamais reparaître dans ma vie. Pour ce qui me concerne à son propos, il a vécu, enduré ici-bas ses petites et ses grandes misères, pendant peut-être trente ou quarante ans, simplement pour venir se donner en spectacle l'espace de trois mi-

nutes devant ma fenêtre. N'est-ce pas extraordinaire, vraiment, si l'on y songe ?

— Oui, en effet, répondit Wilderspin.

Deux ou trois jours plus tard, Bailey eut une matinée superbe. À vrai dire, vers la fin, les événements furent aussi dramatiques qu'ils peu vent le devenir par une fenêtre.

Bailey se trouvait seul à la maison, la femme de charge étant allée à la ville, à plus d'une lieue de là, et la servante ayant pris son jour de congé. La journée, d'abord, s'annonça terne. Un canot passa vers neuf heures et demie, et un peu plus tard un bateau chargé de voyageurs descendit le courant. Mais ce n'était qu'un prélude.

Enfin, vers dix heures, quelque chose de blanc s'agita dans le lointain, où les peupliers indiquaient le tournant du fleuve.

— Un mouchoir de poche, se dit Bailey,

au premier coup d'œil. Non... trop grand !  
Un pavillon peut-être ?

Pourtant ce n'était pas un pavillon, car cela bondissait de ci de là.

— C'est un homme qui court à toutes jambes, et dans cette direction. Une vraie chance! Mais ses vêtements sont diablement flottants.

Alors un fait singulier se produisit. Il y eut, entre les arbres sombres, une sorte de petit éclair rose suivi d'une bouffée de fumée gris pâle qui flotta en se dissipant vers l'Est. L'homme en blanc fit un saut et continua à courir. Bailey perçut le bruit du coup de feu.

— Que diable se passe-t-il ? s'écria l'impotent. On dirait que quelqu'un lui tire dessus.

Il se maintint sur son séant et surveilla la scène. La forme blanche s'engagea dans le

sentier qui traversait un champ de blé.

— C'est l'un des nègres des Fitzgibbons, ou je veux être pendu ! Je me demande pourquoi il ne cesse de balancer son bras droit replié.

Trois autres formes devinrent perceptibles contre l'arrière-plan des arbres.

Soudain, sur la rive, un homme s'avança dans l'encadrement du tableau. Un grand feutre gris couvrait sa tête ; ses joues étaient ornées d'une épaisse barbe noire, et une ceinture rouge serrait, à sa taille, son pantalon et sa chemise de flanelle. Il marchait, les épaules embricolées, penché très en avant, les bras ballants. Derrière lui, la remorque du bateau qu'il halait couchait les herbes de la berge. Il regardait fixement la forme blanche qui accourait dans les blés. Tout à coup il se redressa; Bailey le vit, avec le geste particulier à cette occupation, enrrouler

précipitamment le câble de halage.

— Qu'est-ce qui te prend, Hagshot ? demanda quelqu'un qu'on ne voyait pas encore.

L'individu à la ceinture rouge lança une réponse que Bailey ne saisit pas, et continua sa besogne, tout en jetant des coups d'œil inquiets par-dessus son épaule. Bientôt, il descendit sur la rive, tandis que la corde fouettait l'eau entre chaque effort du haleur.

A ce moment, l'avant du bateau apparut avec son mât de remorque : un personnage blond, de haute taille, dressé sur la pointe des pieds, essayait de voir ce qui se passait. Le bateau heurta inopinément les roseaux et l'homme blond disparut, ayant sans doute culbuté dans la partie encore invisible de l'embarcation. Il y eut un juron et des rires confus. Hagshot s'abstint de rire, mais



sauta prestement à bord et poussa au large. La barque recula et sortit de l'encadrement. Mais on entendit la voix des gens qui discutaient un plan de conduite.

La forme blanche approchait rapidement. Bailey, à présent, reconnaissait un des Orientaux des Fitzgibbons, et il soupçonna ce que pouvait être l'objet que le fuyard tenait à la main. Ceux qui le poursuivaient accouraient à deux cents mètres en arrière.

— C'est une chasse à l'homme, par tous les diables! s'écria Bailey.

Le Malais s'arrêta une seconde et son regard explora la rive, sur la droite ; alors, quittant le sentier et se frayant un chemin à travers les blés, il s'enfuit dans la direction du fleuve. Les autres se lancèrent à ses trousses, et bientôt leurs têtes et leurs bras, gesticulant par-dessus les épis, disparurent aussi du champ d'observation du malade.

Bailey s'oublia jusqu'à jurer.

— Juste au moment où ça se corsait !  
Quelque chose comme le cri de frayeur d'une femme déchira l'air. D'autres cris, un hurlement, puis, sur le balcon, au dehors, un choc, avec un bruit sec, firent tressaillir Bailey, à l'instant où éclatait la détonation d'un coup de fusil.

— Est-ce malheureux d'être impotent!

...

Mais ce n'était que le premier tableau, et le drame devait durer beaucoup plus longtemps.

Le Malais reparut, détalant sur la berge à l'encontre du courant. Son allure était plus allongée et moins rapide, et il menaçait quelqu'un devant lui avec l'odieux kriss qu'il serrait dans sa main. La lame en était terne, remarqua Bailey ; elle n'avait pas les reflets brillants de l'acier.

Alors, survint un homme blond, de haute taille, qui brandissait une gaffe, et derrière lui trois canotiers couraient gauchement, armés d'avirons. Le marinier au feutre gris et à la ceinture rouge n'était pas avec eux. Au bout de quelques minutes, l'homme au fusil et ses deux compagnons reparurent aussi, toujours dans les blés, mais plus près de la rive maintenant. Ils débouchèrent sur le chemin de halage et s'élancèrent sur les traces des autres. La berge fut de nouveau déserte.

Des blasphèmes profanèrent une fois de plus la chambre du malade.

— Je donnerais ma vie pour voir le dénouement de l'affaire, grogna Bailey.

Des clameurs indistinctes s'élevèrent en amont : un instant, elles parurent même se rapprocher, mais il en fut pour son faux espoir. Il se remit à bougonner, et il gromme-

lait encore, quand son regard surprit soudain quelque chose de noir et de rond parmi les vagues.

— Tiens, tiens, fit-il.

Il observa plus attentivement et vit deux petits corps triangulaires qui, un peu en avant, écartaient l'eau par intervalles. Il demeurait perplexe, lorsque la troupe des poursuivants rentra en scène, Les uns indiquaient du geste l'objet flottant et tous péroraient avec animation. Alors, l'homme au fusil visa.

— Sapristi ! voilà qu'il traverse le fleuve à la nage, s'écria Bailey.

Le Malais tourna la tête, aperçut l'arme braquée sur lui et plongea. Il vint ressortir si près de la maison du malade que l'une des colonnettes du balcon l'intercepta un moment. Le coup de feu partit. Le Malais continua à nager vigoureusement. Bailey dis-

tinguait maintenant ses cheveux trempés sur le front et le kriss entre ses dents; puis le balcon le cacha.

Cette disparition parut à Bailey une torture intolérable. La fin du spectacle était perdue pour lui, définitivement, pensait-il. Pourquoi cette brute ne s'était-elle pas convenablement fait prendre sur la rive opposée ou ne s'était elle pas noyée dans le fleuve ?

Sur l'eau régnait un calme absolu. Les sept hommes étaient descendus en aval, jusqu'à la barque sans doute, afin de traverser à leur tour. Bailey restait aux écoutes. Aucun bruit.

— Impossible que ça finisse ainsi ! ronchonna-t-il.

Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent. Puis un remorqueur traînant deux péniches remonta le courant. L'attitude des mariniers

était celle de gens qui ne voient rien d'inso-  
lite sur terre, dans l'eau ni dans les cieux.  
Certainement le drame s'était transporté  
hors de vue : la chasse se poursuivait sans  
doute dans les bois de hêtres, derrière la  
maison.

— Saprستي de malheur ! gronda Bailey.  
Dire que ça continue et que je n'ai plus de  
chance d'assister au dernier acte. C'est mal  
agir envers un invalide !

Il entendit un bruit de pas dans l'esca-  
lier et il tourna la tête au moment où la porte  
s'ouvrait. M<sup>me</sup> Green entra et s'assit pante-  
lante. Elle avait encore son chapeau, et te-  
nait sa bourse à la main et son petit panier  
brun sur le bras.

— Ah ! bien, vrai ! s'exclama-t-elle, lais-  
sant Bailey deviner le reste.

— Buvez un peu de whisky avec de  
l'eau, M<sup>me</sup> Green, et racontez-moi ce qui vous

arrive.

Après avoir avalé quelques gorgées, la bonne dame recouvra ses facultés oratoires.

L'un des noirs au service des Fitzgibbons était, paraît-il, devenu fou furieux, et il avait pris la fuite, armé d'un grand couteau dont il frappait les gens. Il avait ainsi tué un palefrenier, blessé grièvement un valet de pied et presque détaché le bras d'un inoffensif canotier.

— Un accès de cette frénésie particulière aux Malais, fit à mi-voix Bailey. C'est bien ce que je pensais.

M<sup>me</sup> Green expliqua qu'il était caché dans le bois qu'elle avait traversé en revenant de la ville.

— Hé quoi ! Est-ce qu'il se serait permis de courir après vous ? s'enquit Bailey, avec une intonation amusée.

— Non. Et c'est ce qu'il y a de terrible !  
expliqua M<sup>me</sup> Green.

Elle avait paisiblement longé les bois sans savoir qu'il était là. C'est seulement quand elle eut rencontré, au bout du jardin, le jeune M. Fitzgibbons avec son fusil, qu'elle avait appris le danger couru. Apparemment, la pauvre femme était contrariée de n'avoir pas joué un rôle dans cette aventure, mais elle semblait néanmoins décidée à ne rien perdre de ce qu'il y restait d'émotionnant.

— Quand je songe qu'il pouvait me tomber dessus à tout moment ! répétait-elle sans trêve.

Bailey endura ce verbiage avec assez de patience pendant une dizaine de minutes. À la fin, il jugea bon de revendiquer sa tranquillité.

— Il est une heure vingt, M<sup>me</sup> Green. Ne croyez-vous pas que le moment soit venu



de me donner quelque chose à manger !

Ces mots firent tomber la pauvre femme sur ses genoux.

— Ah! Seigneur ! Je vous en supplie, Monsieur, ne me faites pas sortir d'ici tant que je ne saurai pas qu'il est pris. S'il s'était caché dans la maison, Monsieur! Peut-être bien qu'il rampe avec son grand couteau, dans le corridor, en re...

Elle s'interrompit brusquement et resta bouche bée, les yeux écarquillés dans la direction de la fenêtre. Bailey tourna vivement la tête.

L'espace d'une demi-seconde, il ne vit rien d'anormal. L'acacia, le balcon, le fleuve miroitant, la tour lointaine de l'église, tout était bien là. Mais alors il remarqua que le faîte de l'acacia penchait d'un pied environ vers la droite et que l'arbre était assez violemment secoué. On entendait une respira-

tion rauque. Presque aussitôt une main noire et velue apparut, qui empoigna la balustrade, et la tête du Malais surgit, épiant, entre les barreaux, le malade étendu sur son lit. La figure du fou grimaçait hideusement, à cause du kriss qu'il tenait entre ses dents ; et sa joue était déchirée par une blessure sanglante. Les mèches de ses cheveux trempés s'écartaient de son front comme des cornes; le haut de son corps était nu et son pantalon trempé collait à ses jambes. La première idée de Bailey fut de sauter à bas du lit, mais ses membres emprisonnés lui rappelèrent que tout mouvement lui était impossible.

L'homme s'était hissé sur le rebord extérieur du balcon, et, à sa vue, avec un cri étouffé, M<sup>me</sup> Green avait couru jusqu'à la porte, qu'elle essayait d'ouvrir.

Bailey, prenant une décision rapide,

saisit dans chaque main un flacon de médicaments ; il en lança un qui alla se briser contre l'acacia. Silencieusement et délibérément, ses yeux brillants fixés sur l'impotent, le Malais passa une jambe par-dessus la balustrade. Bailey, serrant toujours sa seconde bouteille, la poitrine oppressée et le cœur défaillant, eut l'impression que le Malais mettait une heure à passer l'autre jambe sur l'appui. La période qui s'écoula avant que l'Oriental eût posé les deux pieds à terre lui parut des jours, des semaines, une année... Pourtant, Bailey n'eut pas conscience que la moindre idée lui fût venue à l'esprit pendant cette. vaste période, sinon un vague étonnement de l'incapacité qu'il éprouvait à lancer son second projectile. Tout à coup, le Malais jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il y eut une brève détonation. Les bras levés, l'homme vint s'affaler sur le lit...

M<sup>me</sup> Green poussa un cri lugubre qui

sembla devoir durer jusqu'au Jugement dernier. Bailey contempla ce corps noirâtre, aux épaules saillantes, qui, en se débattant, lui torturait les jambes, tachant de sang les bandages immaculés. Ses yeux se portèrent sur le long kriss, tombé non loin des doigts crispés du fou, et dont la lame était sillonnée de traînées rougeâtres. Ensuite, se tournant vers M<sup>me</sup> Green, il la vit adossée contre la porte, et hurlant comme si elle eût voulu réveiller les morts.

Alors, le Malais fut secoué d'un effort convulsif : saisissant le kriss, il essaya de se soulever sur sa main gauche et s'affaissa. Il releva la tête, épia un moment Mme Green et ramena ses regards sur Bailey. Avec un rauque halètement, il réussit à empoigner les couvertures, et, par un effort violent, qui causa une douleur atroce au malade, il se poussa de côté vers celui qui devait être sa dernière victime. Mais alors le cerveau de

Bailey parut délivré de sa paralysie, et, de toute sa force, il abattit la seconde bouteille sur la figure du Malais. Le kriss tomba lourdement sur le plancher...

— Débarrassez-moi les jambes, dit Bailey, aux gens qui entraient.

Et le jeune Fitzgibbons, aidé d'un des canotiers, enleva le cadavre.

Le jeune Fitzgibbons était terriblement pâle.

— Je ne voulais pas le tuer, balbutia-t-il.

— Ça vaut peut-être mieux comme cela, riposta Bailey.

## Le cône

C'était une de ces chaudes soirées d'été, où le soleil attardé cercle de pourpre les lourds nuages épars dans le ciel.

Ils étaient assis près de la croisée ouverte, comme pour y chercher un peu plus de fraîcheur.

Dehors, pas une feuille ne bougeait dans les masses sombres des arbres et des buissons du jardin. Un bec de gaz, au loin sur la route, dardait un œil jaunâtre dans le brouillard bleu de la nuit qui tombait, et, au delà, le signal du chemin de fer menaçait de ses trois feux l'horizon voilé.

— Il ne se doute de rien ? dit l'homme

à voix basse, un peu nerveux.

— Lui ? Non, répondit-elle d'un ton maussade, comme dépitée de cette constatation. Il ne pense qu'à ses usines et au cours du charbon... Pas un brin d'imagination, pas de poésie.

— Comme tous ces hommes du métal... Ils n'ont pas de cœur.

— Lui surtout ! appuya-t-elle, se tournant vers la fenêtre.

Le halètement lointain d'une locomotive se rapprocha, croissant, puis toute la maison vibra au fracas métallique du train dont la lueur, en passant, illumina le panache de fumée, au-dessus de la tranchée; l'une après l'autre, huit grandes ombres allongées se profilèrent sur le gris plus clair du remblai ; puis tout disparut, wagons, fumée, fracas, comme englouti dans le gouffre béant du tunnel.

— Tout ce pays si beau, si riant autrefois, reprit l'homme, maintenant, c'est la géhenne. Le long de cette route, plus rien que des cheminées crachant du feu et de la suie à la face du ciel... Mais qu'importe, la fin approche, une fin à toute cette existence barbare... Demain...

Il proféra ce dernier mot comme en un souffle.

— Demain... répéta-t-elle dans un murmure, elle aussi, sans détacher ses yeux du spectacle extérieur.

— Chérie !

Le jeune homme lui avait pris les mains. Elle tressaillit, et leurs regards se cherchèrent.

— Mon aimé ! Cela me semble si étrange... que tu sois venu ainsi dans ma vie, pour me faire découvrir...



— Pour te faire découvrir... ?

— Tout ce monde merveilleux, continua-telle hésitante ; et d'un ton encore plus caressant : ... ce monde d'amour !

Soudain la porte battit en se fermant.

Ils tournèrent la tête. Le jeune homme sursauta violemment.

Dans le demi-jour de la pièce, une grande ombre se dressait silencieuse, dont on distinguait la face pâle, avec deux trous sombres, sans expression, sous l'arc des sourcils.

Raut sentit se tendre tous les muscles de son corps... Quand Horrocks avait-il ouvert la porte ? Qu'avait-il entendu ? Qu'avait-il vu ?... Un tourbillon de questions assaillait le jeune homme.

Enfin, au bout d'un interminable silence, la voix du nouveau venu vibra.

— Eh bien ? J'avais peur de ne pas te rencontrer, Horrocks, expliqua Raut en serrant convulsivement la barre d'appui.

Sa voix manquait un peu d'assurance.

La gauche silhouette d'Horrocks se détacha de l'ombre en s'avançant vers eux ; elle les domina pendant un moment.

Il ne répondit rien.

La jeune femme, angoissée, crut que son cœur cessait de battre.

— Je disais à M. Raut que vous ne tarderiez pas à rentrer, articula-t-elle sans un tremblement.

Horrocks, toujours silencieux, se laissa tomber sur une chaise, près de la petite table à ouvrage, en joignant ses grosses mains. Sous l'ombre de ses sourcils épais brillait à présent le feu de son regard qu'il fixa tour à tour sur sa femme et sur son ami : il avait en

eux une égale confiance... puis de nouveau il scruta le visage de sa femme. On eût dit qu'il faisait effort pour se maîtriser.

À ce moment, tous trois se comprirent à demi, mais aucun n'osa prononcer le mot qui les délivrerait de leur oppression. Ce fut le mari qui rompit enfin le silence.

— Tu avais besoin de me voir ? demanda t-il à Raut, qui tressaillit.

— J'étais venu pour cela.

Il était résolu à mentir jusqu'au bout.

— Hé bien?

— Tu m'avais promis de me montrer de jolis effets de fumée sur la Lune.

— Ah ! je t'avais promis de te montrer de jolis effets de fumée sur la lune, répéta Horrocks machinalement.

— Et je suis venu te prendre ce soir avant que tu ne descendes aux usines, et

t'accompagner, poursuivit Raut.

Le silence retomba.

Comment allait-il accepter cela? Savait-il quelque chose, après tout? Depuis quand était-il dans la pièce? Cependant, au moment même où ils avaient entendu la porte se refermer... leur attitude... ?

Horrocks regardait sa femme, dont le pâle profil se dessinait dans la pénombre. Puis il porta les yeux sur Raut et sembla tout à coup revenir à lui-même.

— C'est juste ! dit-il. Je t'ai promis de te montrer les usines sous leur véritable aspect dramatique. Je l'avais oublié. C'est curieux !

— Je ne voudrais pas te déranger.

Horrocks eut un frémissement. Un éclair passa dans son regard flamboyant.

— Pas le moins du monde ! assura-t-il.

— Auriez-vous parlé à M. Raut de ces contrastes de l'ombre et de la flamme, que vous trouvez si splendides ? demanda la jeune femme d'une voix qui sonnait un peu faux.

La confiance lui revenait et elle se tourna pour la première fois vers son mari.

— Toujours votre théorie de la beauté des machines : il n'y a que cela de beau dans le monde ! Il ne vous en fera pas grâce, monsieur Raut ! C'est sa grande théorie ! Sa seule découverte en art !

— Je suis assez lent à faire des découvertes, reprit Horrocks brusquement d'un ton qui la glaça de nouveau. Mais quand je découvre...

— Eh bien ? interrogea-t-elle.

— Rien !

Et il se leva d'un bloc.

— Je t'ai promis de te montrer les usines, dit-il à Raut, lui posant sur l'épaule sa grosse et lourde main. Es-tu prêt à me suivre?

— Tout prêt ! répondit Raut, qui se leva aussi.

Encore une fois, plana un silence gêné. Chacun cherchait à distinguer dans les ténèbres le visage des deux autres.

La main d'Horrocks n'avait pas quitté l'épaule de Raut, et ce dernier voulait se persuader que, somme toute, l'incident était assez banal.

Mais M<sup>me</sup> Horrocks connaissait mieux son mari; elle savait ce que cachait ce calme farouche, et l'incertitude où flottait son esprit la troublait comme un malaise physique.

— Très bien ! conclut Horrocks.

Et, retirant sa main, il marcha vers la

porte.

— Mon chapeau ? — demanda Raut.

Il tâtonnait dans l'ombre.

— Vous allez vous coiffer de mon panier à ouvrage ! s'écria Mme Horrocks, avec un éclat de rire nerveux.

Leurs doigts se frôlèrent sur le dos d'une chaise.

— Le voici ! annonça enfin le jeune homme.

Elle eut tout à coup envie de l'avertir à voix basse, mais elle ne sut que lui dire. Elle hésita entre : « N'y allez pas ! » ou : « Méfiez-vous ! » et le moment propice avait fui.

Horrocks attendait.

— Tu l'as?

Puis, comme Raut s'approchait :

— Tu ferais mieux de prendre tout de

suite congé, ajouta-t-il avec une sérénité froide.

Raut frissonna, et, se tournant :

— Bonsoir, madame Horrocks ! prononça-t-il en lui tendant la main.

Horrocks s'effaça sur le seuil avec une politesse cérémonieuse, dont il n'était pas coutumier envers les hommes. Raut passa ; le mari suivit, lançant un regard à sa femme, mais sans lui adresser une parole.

Elle resta là, à demi inconsciente, écoutant se perdre le pas léger de Raut et celui, plus lourd, de son mari, qui s'éloignaient dans le couloir. La porte de la maison résonna bruyamment.

Alors la jeune femme marcha lentement vers la fenêtre, où, penchée, elle vit les deux hommes sur le perron ; ils tournèrent sous le bec de gaz, puis disparurent à ses



yeux derrière un massif sombre. Elle avait aperçu leurs figures éclairées un moment, mais sur leurs traits, que la distance réduisait à deux taches pâles, elle ne put rien lire de ce qu'elle appréhendait encore, de ce qu'elle soupçonnait et s'efforçait en vain de deviner.

Elle se blottit dans le grand fauteuil, les yeux large ouverts, contemplant fixement les lueurs rougeoyantes des hauts-fourneaux, qui vacillaient sur le fond du ciel, et pendant une heure elle ne quitta pas cette attitude angoissée.

La lourdeur de la soirée accablait Raut. Il descendit le chemin côte à côte avec son ami, sans mot dire; toujours silencieux, tous deux s'engagèrent dans un sentier de traverse chargé d'escarbilles, d'où l'on découvrait maintenant la perspective de la vallée, qu'une brume bleuâtre, mi-suie, mi-vapeur,

enveloppait de son mystère.

Au delà on devinait Hanley et Etruria par les points jaunes des rares réverbères qui mouchetaient leurs masses grises et sombres; çà et là. c'était une fenêtre éclairée ou la lueur de quelque atelier où l'on travaillait encore, ou celle d'une taverne encombrée de buveurs.

Au-dessus, nettes et grêles dans la nuit, tout un peuple de cheminées s'érigait, longues, fumantes pour la plupart, car bien peu chômaient pendant la pleine saison. Par endroits, des places plus claires, surmontées de sortes de ruches rabougries, révélèrent un four ; ou bien une roue, se découpant sur le ciel, indiquait le puits d'où l'on tirait le charbon brillant.

Plus près courait le long ruban du chemin de fer, et l'on entendait le roulement incessant et la respiration saccadée des trains

manœuvrant sur les voies, le martèlement sonore d'une rame de wagons dont les tampons s'entrechoquaient, tandis que fusait, à chaque halètement, un blanc panache de vapeur.

Et vers la gauche, entre la ligne ferrée et la sombre silhouette du coteau, s'élevait une masse colossale d'un noir d'encre, couronnée de fumée et de flammes aux reflets changeants, qui dominait tout le paysage : c'étaient les énormes cylindres de la Jeddah Company Blast Furnaces, le noyau central des usines métallurgiques dont Horrocks était le directeur.

Massifs et menaçants, ils fondaient le métal dans de continuels tourbillons d'incendie; à leurs pieds ronflaient les laminoirs, et, sous le choc puissant de son enclume, le marteau pilon éparpillait en myriades d'étincelles l'acier rougi à blanc.

Précisément un plein wagon de charbon se déversait dans le gueulard de l'un des géants, qui vomit aussitôt de grandes langues rouges dans un torrent de poussières fumeuses dont le bouillonnement emplît l'atmosphère.

— Vous obtenez avec vos fournaies de très beaux effets de couleurs, constata Raut, rompant un silence qui devenait inquiétant.

Horrocks acquiesça d'un vague grognement. Les deux mains dans ses poches, il contemplait le chemin de fer et les usines, les traits crispés, comme s'il cherchait la solution d'un problème épineux.

Raut, par deux fois, le sonda du regard.

— Pour le moment ton effet de lune n'est pas encore mûr : la nuit n'est pas assez tombée.

Horrocks le dévisagea de l'air d'un homme que l'on réveille en sursaut.

— La nuit n'est pas assez tombée? Bien sûr ! Bien sûr !

Et lui aussi se mit à considérer la lune, encore pâle dans le ciel d'été.

— Viens ! dit-il tout à coup. Et, empoignant Raut par le bras, il l'entraîna dans le sentier qui descendait à la voie ferrée.

Raut opposa quelque résistance.

Leurs yeux se rencontrèrent, échangeant en une minute des milliers de choses que leurs lèvres furent bien près de s'avouer.

Horrocks resserra son étreinte, puis soudain lâcha son ami. Mais, avant que Raut eût eu le temps de s'en rendre compte, ils descendaient bras-dessus bras-dessous, l'un un peu malgré lui, le sentier longeant le remblai.

— Aperçois-tu les feux des signaux, du côté de Burslem ? interrogea Horrocks, subitement loquace.

Il marchait à grands pas, appuyant à chaque instant ses paroles d'une pression de coude.

— C'est joli, hein, ces petites lumières vertes, rouges, blanches, sur ce fond de brume ? Toi qui aimes les effets, Raut, c'en est un superbe ! Et puis, vois mes hauts-fourneaux, comme ils s'élèvent au-dessus de nous à mesure que nous descendons. Celui-là, à droite, c'est mon préféré ; soixante-dix pieds de haut ! Je l'ai chargé moi-même et on lui donne du minerai selon ses goûts : il le fera bouillir pendant cinq longues années ! J'ai une prédilection toute particulière pour lui ! Et cette ligne rouge, là, tu appellerais cela de l'orangé vif, toi : ce sont les fours à puddler. Voilà le feu d'artifice du marteau-pi-

lon, maintenant... Et là, en pleine lumière, ces trois formes sombres, ce sont les laminoirs. Viens ! Viens voir courir les tôles, au ras du sol, dans un tapage assourdissant ! Le fer blanc, Raut, c'est merveilleux. Les miroirs ne sont rien à côté du fer blanc qui sort du laminoir... Et, tiens ! Le marteau qui marche encore !... Viens donc !

Il dut s'arrêter de parler pour reprendre haleine.

Serrant le bras de Raut à l'engourdir, il avait dégringolé le sentier comme un fou, et l'autre, sans mot dire, mettait tous ses efforts à ralentir le train furieux d'Horrocks.

— Dis donc ! protesta enfin Raut en riant nerveusement et d'un ton quelque peu revêche. Pourquoi diable m'arraches-tu le bras en me remorquant ainsi ?

Horrocks lâcha prise, son attitude changea de nouveau.

— Je t'arrache le bras ?... Je suis désolé ! Mais c'est toi qui m'as appris cette façon amicale de se promener.

— Eh bien, alors, tu ne connais pas encore les raffinements de cet art, reprit Raut avec son rire contraint. Je dois être couvert de bleus !

Horrocks ne fit aucune excuse.

Ils se trouvaient presque au bas de la pente, contre la haie qui longeait la voie, tout près des usines. Pour voir les hauts-fourneaux, ils levaient maintenant la tête, au lieu de baisser les yeux comme tout à l'heure. Etruria et Hanley avaient disparu. Devant eux, sur la barrière, se dressait un écriteau, avec ces mots à demi effacés sous des taches de charbon : « Attention aux trains. »

— Quelles belles choses ! s'écria Horrocks avec force gestes. Vois ce train, avec ses panaches de fumée, la lueur rouge, l'œil



rond des lanternes qui le précèdent ! Et ce mélodieux vacarme ! Que de jolis effets ! Mais mes hauts-fourneaux étaient bien plus beaux encore avant que nous eussions placé des cônes dans leurs gueulards pour recueillir les gaz.

— Quoi ?... Des cônes ?

— Oui, des cônes, mon garçon ! Des cônes ! Je t'en montrerai un de plus près. Auparavant les flammes s'élançaient librement hors des gueulards ouverts, comme... comment dirais-je ?... comme de grandes colonnes de nuages de fumée rouge et noire pendant le jour, et des colonnes de feu, la nuit. Maintenant, nous les lançons dans des tuyaux qui servent à chauffer les hauts-fourneaux, et leur sommet est fermé par un cône. Cela t'intéressera, ce cône !

— Mais de toutes façons, observa Raut, vous avez toujours là-haut un tourbillon de

feu et de fumée ?

— Le cône n'est pas fixé: il est suspendu par une chaîne à un levier, et équilibré par un contrepoids. Tu verras ça de près. Autrement, bien sûr, il n'y aurait pas moyen de déverser le combustible. De temps en temps le cône plonge et les lueurs apparaissent.

— Je comprends ! dit Raut, qui regarda par-dessus son épaule. — Tiens ! reprit-il, la lune brille davantage.

— Viens donc ! insista Horrocks brusquement.

Et en même temps il le saisit par le bras, l'emmenant sur le passage à niveau.

Alors se plaça un de ces brefs incidents, si prompts qu'ils vous laissent un doute et un vertige.

A mi-chemin du passage, la main d'Horrocks s'était subitement resserrée

comme un étau, courbant Raut en arrière jusqu'à le contraindre à faire un demi-tour et à regarder la voie. Un train accourait vers eux à toute vitesse ; les deux yeux, rouge et jaune, de la locomotive grandissaient démesurément à leur rencontre.

Inquiété par ce geste, Raut se tourna vers Horrocks, en repoussant de toutes ses forces le bras qui le retenait entre les rails. La lutte ne dura pas une seconde. Il était certain qu'Horrocks l'avait immobilisé sur la voie fatale ; mais il n'était pas douteux non plus qu'il l'en avait violemment écarté, l'arrachant ainsi au danger.

— Il s'en est fallu de peu ! fit Horrocks haletant, et le train frôla les deux hommes adossés contre la barrière.

— Je ne l'avais pas vu venir ! balbutia Raut, essayant encore, malgré ses appréhensions, de voir là un enchaînement de circons-

tances normales.

— Le cône ! murmura Horrocks dans un grognement, puis, semblant revenir à lui, il ajouta : — Tu ne l'avais donc pas entendu ?

— Non.

— Je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, que tu fusses écrasé là !

— J'avais perdu la tête.

Horrocks s'arrêta un instant, puis, brusquement, se retourna vers les usines.

— Regarde comme ils sont beaux, mes remparts ! Tous ces tas de mâchefer, dans la nuit ! Cette benne suspendue, là-bas, vient jusqu'ici décharger les scories. Et vois Le métal en fusion dévale la pente. À mesure que nous approchons, le tas s'élève et masque les hauts-fourneaux. Et cette colonne d'air chaud qui tremblote au-dessus du plus grand... Pas par là ! Ici, entre les tas !

Ce chemin mène aux fours à puddler... Mais je veux te montrer d'abord le canal.

Il prit Raut par le coude et ils marchèrent l'un près de l'autre. Raut répondait distraite ment; il songeait à l'incident du train. Que s'était-il passé au juste? Se faisait-il des idées, ou bien avait-il été réellement maintenu de force par Horrocks entre les rails? Et avait-il failli être assassiné tout bonnement ?

S'il savait tout, ce monstre lourd et farouche?. . Un moment Raut craignit véritablement pour ses jours ; mais sa frayeur disparut à la réflexion. Après tout, il se pouvait qu'Horrocks n'eût rien entendu. Et puis ne l'avait-il pas arraché à temps au danger ? Il fallait attribuer ses façons bizarres uniquement à cette énigmatique jalousie dont il avait fait preuve une fois déjà.

Il parlait à présent des amas de

cendres et du canal.

— N'est-ce pas ?

— Quoi ? Ah oui ! Cette brume sous le clair de lune... Très beau !

— Notre canal, reprit Horrocks en faisant halte, notre canal, au clair de lune et sous la lueur des hauts-fourneaux, est d'un très bel effet. Tu n'as jamais vu ça ? Contemple, à présent ! Tu as passé trop de soirées à galantiser auprès des dames de Newcastle ! À coup sûr, si tu veux de superbes effets... Mais tu verras !

Quand ils sortirent du labyrinthe formé par les amoncellements de mâchefer, de charbon et de minerai, le fracas des laminoirs tout proches frappa nettement leurs oreilles. Trois ouvriers, silhouettes vagues dans l'obscurité, soulevèrent leur casquette en croisant Horrocks.

Raut éprouva un désir futile de leur adresser une phrase quelconque, mais ils avaient disparu dans l'ombre avant qu'il eût pu articuler une parole.

Horrocks montrait le canal devant eux. C'était d'un aspect sinistre sous le reflet rouge-sang des hauts-fourneaux. A cinquante pas plus haut, l'eau de refroidissement des tuyères s'y déversait brûlante, en flots tumultueux presque bouillants ; de la vapeur s'en dégageait, blanche et silencieuse; ses flocons humides rôdaient autour d'eux comme un cortège de fantômes qui sans cesse renaissaient, vomis par la fumée et le feu, et ces blanches apparitions donnaient le vertige.

La tour brillante et noire du plus grand haut fourneau dépassait de la tête les nuées tourbillonnantes, et son grondement impétueux emplissait les oreilles.

Raut s'éloigna de la berge et examina

Horrocks à la dérobée.

— Ici, elle semble rouge, cette buée, expliquait l'ingénieur, elle est couleur de sang ; rouge et cuisante comme le péché. Mais là-bas, le reflet de la lune l'argente, et elle est blafarde comme la mort ! Raut se détourna un instant, puis se remit bien vite à surveiller de l'œil son ami.

— Allons voir les laminoirs 1 — proposa ce dernier.

L'étreinte de sa main semblait moins menaçante que la proposition, et Raut se sentit un peu rassuré. Mais tout de même, que pouvaient bien vouloir dire ces paroles « rouge comme le péché, blafard comme la mort » ? Coïncidence, peut-être ?...

Ils firent halte un moment derrière les fours à puddler, puis s'arrêtèrent au milieu des laminoirs où, dans un tapage infernal, le marteau-pilon semblait presser d'un geste



délibéré tout le jus du succulent métal, tandis que de noirs titans à demi-nus engouffraient les barres, malléables comme de la cire chaude, entre les mâchoires des monstres.

— Viens ! cria Horrocks à l'oreille de son compagnon.

Ils partirent et jetèrent un regard, en passant, dans le petit hublot, derrière les tuyères, où ils virent la flamme se tordre en remous dans le creuset du haut-fourneau. L'œil restait aveuglé pendant quelque temps et voyait danser dans l'obscurité des formes vertes et bleues.

Ils arrivèrent au monte-charge, par où les wagonnets de minerai et de combustible étaient hissés au sommet du gigantesque cylindre.

Là-haut, sur le rail étroit qui surplombait le haut-fourneau, Raut sentit renaître

ses doutes. Était-ce bien prudent d'être venu là ? Si Horrocks savait quelque chose?... Le jeune homme ne put réprimer un frémissement à cette pensée. Il scrutait le vide au-dessous de lui; une hauteur de soixante-dix pieds!... L'endroit était dangereux.

Ils poussèrent un wagonnet de charbon pour s'approcher de la rampe qui couronnait le cylindre.

La fumée qui s'en dégageait, mêlée de vapeurs sulfureuses, avait une âcreté mordante ; on voyait au travers trembler les cotteaux de Hanley. Justement la lune sortait d'un écran de nuages et rayonnait dans le ciel, au-dessus des contours boisés de Newcastle. Le canal fumant courait à leurs pieds, débouchant d'une sorte de tunnel, et allait se perdre dans le brouillard épais qui recouvrait la plaine dans la direction de Burslem.

— Voilà le cône dont je t'ai parlé, Hor-

rocks. En dessous, soixante pieds de feu et de métal en ignition, où mugit le vent de cria la soufflerie, comme l'acide carbonique dans une bouteille de soda !

Raut se cramponna à la barre d'appui et abaissa les yeux vers le cône.

La chaleur était intense. Le bouillonnement du métal et le mugissement de la soufflerie faisaient un accompagnement de tonnerre à la voix d'Horrocks.

Mais il fallait aller jusqu'au bout à présent. Peut-être, après tout...

— Au milieu, clamait Horrocks, la température approche de mille degrés. Si tu tombais dedans... tu flamberais comme un grain de poudre à la flamme d'une bougie. Étends la main et juge de la chaleur de ce souffle. Même ici, j'ai vu de l'eau de pluie bouillir dans les wagonnets. Et ce cône, là... C'est une coquine de chaleur, trop forte pour

cuire des gâteaux Trois cents degrés tout en haut !

— Trois cents !

— Trois cents centigrades ! Pense un peu ! Cela te cuira le sang en un rien de temps !

— Hein ? fit Raut en se retournant.

— Te cuira le sang en... Non ! Ne bouge pas !

— Lâche-moi ! hurla Raut. Lâche-moi le bras !

D'une main, puis des deux, il étreignit le garde-fou. Un instant, les deux hommes se penchèrent sur le gouffre ardent. Puis, tout à coup, d'une formidable secousse, Raut fut arraché à la rampe ; il se cramponna à Horrocks, mais son effort échoua : il perdit pied, tournoya dans le vide et vint donner de la joue, de l'épaule et du genou contre le cône

brûlant.

Le malheureux atteignit la chaîne de suspension ; mais le choc avait fait baisser insensiblement l'appareil : un cercle flamboyant apparut au-dessous de lui, et une langue de feu monta le lécher.

Il sentait une douleur atroce aux genoux ; ses mains grésillaient. Il parvint à se remettre sur ses pieds et essaya de grimper le long de la chaîne ; mais quelque chose lui frappa la tête. Noire et luisante sous la lune, la gueule du fourneau l'emprisonnait.

Il put voir Horrocks au-dessus de lui, près d'un wagonnet. Les reflets lunaires éclairaient sa figure grimaçante. Il vociférait :

— Grille, imbécile ! Grille, séducteur de femmes ! Chien de suborneur ! Grille, grille, grille !

Soudain, il prit une poignée de charbon dans la berline et la lui lança morceau par morceau.

— Horrocks ! appela Raut. Horrocks !

Cramponné à la chaîne, il essayait de grimper pour se soustraire aux ardeurs de la fournaise. Tous les projectiles d'Horrocks l'atteignaient. Ses vêtements, carbonisés, s'enflammaient, et, comme il se débattait, le cône s'enfonça : une bouffée de gaz suffocants s'échappa en sifflant et prit feu, l'entourant d'un linceul de flammes tumultueuses.

Bientôt il n'eut plus forme humaine.

Quand la lueur fut tombée, Horrocks ne vit plus qu'une loque carbonisée, la tête maculée de sang, les mains encore agrippées à la chaîne, dans la torture de l'agonie, sorte d'animal de cendre, créature monstrueuse qui poussait par instants un cri lamentable

comme un sanglot.

A cette vue, la colère de l'ingénieur s'apaisa; un malaise mortel s'empara de lui. Le vent lui apportait l'odeur atroce de chair grillée. La raison lui revint.

— Miséricorde ! s'écria-t-il. Seigneur, qu'ai-je fait ?

Il savait que la pauvre chose qui bougeait encore au-dessous de lui avait beau se débattre, c'était un homme mort : le sang devait bouillir dans ses veines.

Dans l'esprit d'Horrocks se dressa un tableau effroyablement net de cette agonie dont l'horreur annihilait toute autre sensation.

Il resta irrésolu un moment; puis, s'approchant du wagonnet, il en bascula hâtivement le contenu sur le cadavre frémissant encore.

La masse vint s'éparpiller sur le cône, avec un bruit sourd. La plainte cessa, et un tourbillon bouillonnant de fumée, de cendres et de feu s'élança vers lui.

Quand ce nuage fut dissipé, Horrocks vit de nouveau le cône luisant et libre.

Alors, il recula chancelant, et demeura là, accroché des deux mains à la barre, tremblant de tous ses membres. Ses lèvres remuaient, mais aucun mot n'en sortait.

En bas, on entendait les voix et les pas des hommes qui couraient ; puis, brusquement, tout bruit se tut dans le hangar des laminaires.



# Le trésor de la forêt

Le canot approchait de la terre. La baie s'élargissait, et une brèche dans le ressac écumeux indiquait l'endroit où la rivière se jetait dans la mer. La forêt vierge s'avancait jusqu'au rivage, et son épaisse bordure verte se continuait jusqu'aux pentes des co-teaux. Plus loin, en silhouettes presque vaporeuses, les montagnes s'élevaient comme des vagues que le froid aurait soudain congelées.

Sous le ciel torride, une ondulation presque imperceptible soulevait la surface calme du détroit.

L'homme à la pagaie sculptée s'arrêta.

— Ce doit être quelque part dans ces

environs, dit-il, replaçant l'aviron contre le bordage et tendant le bras, droit devant lui.

Assis à l'avant, un autre personnage scrutait attentivement la côte, et il maintenait ouverte, sur ses genoux, une large feuille de papier jauni.

— Viens examiner le plan, Evans, fit-il. L'un et l'autre avaient parlé presque à voix basse, sans oser passer la langue sur leurs lèvres desséchées et âcres.

Evans gagna l'avant de l'embarcation oscillante et regarda par-dessus l'épaule de son compagnon. Le papier, couvert d'une esquisse sommaire, était coupé dans les plis, et avec soin l'homme en rapprochait les fragments les uns contre les autres. On y distinguait vaguement, tracés au crayon, les contours à demi effacés de la baie.

— Ici se trouve la rangée d'écueils et ici la brèche, expliqua Evans, le doigt sur la

carte.

— Cette ligne sinueuse représente la rivière... Oh ! que je boirais bien un coup, maintenant... Et cette croix indique la cachette.

— Tu vois ce pointillé, reprit l'autre, ce trait perpendiculaire qui va de la brèche dans les écueils jusqu'à un bouquet de palmiers. La croix est marquée juste à l'endroit où le trait coupe la rivière. Notons l'emplacement avant de pénétrer dans l'estuaire.

— C'est bizarre ! remarqua Evans après un silence. Que peuvent bien signifier ces petites barres, ici ? Cela ressemble à un plan de maison. Mais je n'arrive pas à deviner ce que veulent dire ces hachures dirigées en tous sens... Qu'y a-t-il d'écrit, là ?

— Ce sont des caractères chinois.

— Ah ! oui, puisqu'il était Chinois.

— Lui, et les autres aussi.

Ils restèrent quelques minutes à surveiller le paysage, pendant que le canot dérivait doucement. Puis, Evans jeta un coup d'œil sur la pagaie.

— Mon vieux Hooker, c'est à ton tour, à présent.

Et son compagnon replia tranquillement la carte, la mit dans sa poche, se dirigea avec précaution vers l'arrière et commença à pagayer. Ses mouvements étaient languissants, comme ceux d'un homme qui sent ses forces presque épuisées.

Le soleil atteignait le zénith et le ciel semblait une fournaise. Les yeux mi-clos, Evans observait les lames écumeuses qui se brisaient sur les récifs de corail de plus en plus visibles. Bien que le Trésor fût proche maintenant, il n'éprouvait pas l'exaltation qu'il avait prévue. L'intense surexcitation

causée par la lutte pour se procurer le plan, et la longue navigation nocturne dans le canot sans provisions l'avaient « vidé », pour employer sa propre expression. Il essaya de se secouer en fixant son attention sur les lingots dont le Chinois avait parlé, mais ce fut en vain. Son esprit revenait précipitamment à l'idée de l'eau douce clapotant dans la rivière et à l'intolérable sécheresse de sa gorge et de ses lèvres. Le bruit rythmique des flots déferlant sur les récifs devenait perceptible à présent, et c'était une chanson agréable aux oreilles. L'eau glissait doucement au long des flancs de l'embarcation, et la pagaie ruisselait entre chaque plongée. Bientôt il céda à l'assoupissement.

Il conservait une vague conscience de ce qui se passait, mais une rêverie bizarre s'entremêlait à ses sensations. De nouveau, c'était la nuit où, en compagnie de Hooker, il avait surpris le secret des Chinois; il revoyait

le bouquet d'arbres baigné de clair de lune, les flammes dansantes, les visages foncés des Asiatiques, argentés d'un côté par la lune et éclairés de l'autre par les lueurs du feu. Il les entendait parler leur jargon anglais, car ils étaient originaires de provinces différentes. Hooker avait le premier surpris leur conversation et il lui avait fait signe d'écouter. Certaines phrases leur échappaient et d'autres étaient indéchiffrables. Il s'agissait d'une galiote espagnole, venant des Philippines et naufragée sur les côtes de l'île; d'un trésor enterré qu'on devait aller chercher; puis, d'un équipage décimé par la maladie, indiscipliné aussi, s'entre-tuant en diverses querelles, se rembarquant enfin dans les canots du bord, et dont on n'avait plus jamais entendu parler. Un an auparavant, Chang-hi, descendu à terre, avait retrouvé les lingots cachés là depuis deux siècles; désertant sa jonque, il les avait, seul

et au prix de peines infinies, ré-enterrés, de manière que personne ne pût s'en emparer. Il insistait sur ce dernier point : c'était son secret. À présent, il avait besoin d'aide pour aller exhumer le trésor. La carte qu'il tenait fut déployée, et les voix se firent plus sourdes...

Quelle magnifique histoire pour deux aventuriers échoués dans ces parages !

Ensuite, le rêve en vint d'emblée au moment où Evans tenait la natte de Chang-hi à pleine main : la vie d'un Chinois n'est pas sacrée comme celle d'un Européen ! La petite face rusée de Chang-hi, d'abord furieuse — tel un serpent effrayé, — puis apeurée, perfide et larmoyante, grandissait bientôt jusqu'à chasser toute autre perception. À la fin, l'Asiatique avait eu un ricanement incompréhensible et déconcertant. Brusquement, comme il arrive parfois dans les rêves, les

choses prenaient une tournure désagréable : Chang-hi l'invectivait et le menaçait ; des tas d'or s'empilaient, et le Chinois se battait avec lui pour l'empêcher d'en approcher.

Il saisissait Chang-hi par la natte... La brute jaune devenait soudain énorme, et, comme il se débattait en grimaçant, ses proportions grandissaient d'une façon effrayante !... Puis, les tas d'or scintillant se transformaient en une fournaise rugissante, et un gigantesque démon, qui ressemblait étrangement à Chang-hi, lui enfonçait dans la gorge des charbons ardents qui le brûlaient horriblement. Un autre démon se mettait à vociférer son nom :

— Evans ! Evans ! tu dors, imbécile ?

Mais n'était-ce pas Hooker ?

Il s'éveilla. Le canot entrait dans la brèche des récifs.



— Voilà les trois palmiers. Ils doivent se trouver en ligne avec ce bouquet d'arbustes, expliquait son compagnon. Remarque-les bien. Si nous partons d'ici à travers la brousse, droit devant nous, nous trouverons la cachette en arrivant à la rivière.

L'estuaire s'ouvrait devant eux et cette vue réconforta Evans.

— Hardi ! mon vieux ! s'écria-t-il ou sans cela je vais être forcé de boire de l'eau de mer.

Fixant ses regards sur le miroitement argenté de l'onde, parmi les rochers et les broussailles, il se rongait les doigts.

Bientôt, exaspéré d'impatience, il se tourna vers Hooker :

— Passe-moi la pagaie ! fit-il.

Ils parvinrent ainsi à la rivière. Hooker prit de l'eau dans le creux de sa main, y goû-

ta et la recracha : un peu plus loin, il y goûta de nouveau.

Elle est bonne, ici, dit-il, et ils commencèrent à s'abreuver avidement.

— Mille diables ! jura Evans, ça n'en finit pas, comme cela !

Et, se penchant dangereusement à l'avant du canot, il aspira le liquide à pleines lèvres.

Quand ils se furent désaltérés, ils poussèrent l'embarcation dans une petite crique et se préparèrent à aborder, parmi les fourrés inextricables qui surplombaient la rive.

— Nous aurons à nous frayer un chemin à travers ce fouillis pour retrouver le bouquet d'arbustes d'où nous devons partir, remarqua Evans.

— Il vaudrait mieux y retourner par eau, observa Hooker.

Ils regagnèrent le milieu du courant, franchirent la passe et se dirigèrent vers le rivage. Devant le bouquet d'arbustes, ils débarquèrent, et tirèrent le léger canot sur le sable. Ils gravirent le talus jusqu'à l'orée de la jungle, à un endroit où ils purent voir sur une même ligne la brèche des récifs et les buissons. Evans s'était muni d'un outil indigène, en forme de pic, dont la pointe était armée d'une pierre polie. Hooker portait la pagaie.

— C'est tout droit dans cette direction, dit-il. Nous n'avons qu'à avancer à travers la forêt jusqu'à ce que nous arrivions au bord de la rivière, et là nous explorerons le terrain.

Ils avancèrent au milieu d'un enchevêtrement de roseaux, de jeunes arbres et de larges feuillages. Au début, ce fut extrêmement pénible, mais rapidement ils parvinrent

à une futaie où le sol était moins encombré. À l'ardeur du soleil succédait, par degrés insensibles, une ombre fraîche. Les troncs maintenant montaient comme d'immenses colonnes pour soutenir un dais de verdure très élevé. Des lianes robustes couraient d'arbre en arbre, d'où pendaient des floraisons blanches. L'ombre s'épaississait. Ils marchaient sur des champignons pustuleux et des croûtes de boues séchées. Evans frissonna.

— Il fait presque froid là-dessous !

— J'espère que nous n'avons pas quitté la bonne route, répondit Hooker.

Dans l'obscurité, loin devant eux, s'ouvrait une trouée par où pénétraient des rais blancs de chaud soleil. Des buissons verts, mêlés de fleurs brillantes, couvraient le sol. Bientôt ils entendirent un bruit de cascade au milieu des rochers.

— La rivière est par là. Nous ne sommes plus loin du trésor à présent, dit Hooker.

Sur les bords du courant, la végétation redevenait inextricable, de grandes plantes sans nom croissaient parmi les racines d'arbres géants et tendaient vers le ciel de vastes éventails. Des lianes au feuillage luisant, et copieusement fleuries, grimpaient aux troncs en bordure. À la surface du vaste bassin tranquille que formait le lit élargi de la rivière, les chercheurs de trésor contemplaient d'immenses feuilles ovales d'où surgissaient des calices de cire rose, comme des nénuphars. Plus loin, à un coude brusque, les eaux écumaient en grondant.

— Eh bien ? interrogea Evans.

— Nous nous sommes écartés de la ligne droite, expliqua Hooker, il fallait s'y attendre.

Il se retourna et ses regards plongèrent dans les ombres fraîches de la forêt silencieuse.

— Nous allons suivre la rive en amont et en aval, sur une petite distance, reprit-il, et si nous ne trouvons rien, c'est que le mauvais sort s'en mêlera !

— Tu dirais que... commença Evans.

— C'est le Chinois qui a dit qu'il y avait un tas de pierres, interrompit Hooker.

Les deux hommes se dévisagèrent un moment.

— En aval d'abord, opina Evans.

Ils avançaient lentement, scrutant les alentours immédiats. Soudain, Evans s'arrêta.

— Diable ! qu'est-ce que cela ?

Hooker suivit du regard la direction indiquée par son compagnon.

— Quelque chose de bleu, répliqua-t-il.

C'est du haut d'un monticule qu'ils venaient d'apercevoir l'objet, et, à présent, Hooker devinait ce que ce pouvait être. Il descendit à pas pressés la pente et bientôt le corps auquel appartenait la main flasque et le bras bleu fut entièrement visible. Hooker serra plus fort le manche de son outil. Il y avait là le cadavre d'un Chinois étendu la face contre terre : l'abandon de la pose ne laissait aucun doute.

Rapprochés maintenant, les deux aventuriers contemplaient, les yeux écarquillés, ce malencontreux présage.

Non loin de là, une bêche de forme chinoise gisait auprès d'un tas de pierres éparpillées devant un trou récemment creusé.

— Quelqu'un nous a devancés, articula Hooker, la gorge serrée.

Là-dessus, Evans se mit à pester, à jurer et à trépigner.

Hooker, blême, restait muet. De plus près, il examina le cadavre, constata que le cou était rouge et boursoufflé, les mains et les chevilles enflées.

— Bah ! fit-il, et, tournant les talons, il se dirigea vers l'excavation.

Là, il poussa un cri de surprise, et appela son compagnon qui le suivait lentement.

Evans accourut. À demi dégagées par le malchanceux qui les avait précédés, il y avait, au fond du trou, des barres de métal jaune mat. Evans s'agenouilla, repoussa la terre avec ses mains nues, et attira à lui une des lourdes masses. À ce moment, une petite épine l'égratigna. Du bout des doigts, il arracha la pointe délicate, puis souleva le lingot.

— Il n'y a que l'or ou le plomb pour pe-



ser aussi lourd ! s'écria-t-il, exultant.

Hooker, perplexe, contemplant toujours le Chinois.

— Il a voulu prendre les devants sur ses copains, conclut-il finalement. Il s'est risqué à venir seul, et quelque serpent venimeux l'a mordu... Je me demande par quel moyen il a découvert la cachette ?

Evans soupesait le lingot. Qu'importait ce Chinois trépassé !

— Il faudra plusieurs voyages, déclara-t-il. Comment allons-nous procéder pour le transport jusqu'au canot ?

Il retira sa vareuse, l'étendit sur le sol et déposa dessus plusieurs barres. Une autre petite épine l'avait à nouveau écorché.

— Voilà un chargement suffisant.

Puis, avec une bizarre et soudaine irritation, il interpella Hooker:

— Qu'est-ce que tu reluques comme cela ? Hooker se retourna, et d'un geste de la tête il indiqua le cadavre :

— Il m'obsède... Il ressembla tellement à...

— Tu dérailles ! riposta durement Evans. Tous les Chinois se ressemblent!

Hooker jeta sur son complice un coup d'œil hésitant et continua :

— Je vais l'enterrer, en tous cas, avant de t'aider.

— Est-ce que tu deviens fou? Laisse-le donc pourrir là tranquillement !

Hooker parut tergiverser encore, et il surveillait soigneusement du regard la clairière environnante.

— Il y a quelque chose de pas clair, ici, qui me chiffonne... marmonna-t-il.

— L'important, pour la minute, insista

Evans, c'est de décider ce que nous allons faire de ces lingots. Faut-il les enterrer ailleurs, dans cette île, ou les transporter dans le canot, de l'autre côté ?

Hooker réfléchissait. Son œil inquiet errait parmi les hauts troncs d'arbres, et montait jusque dans le plafond de verdure ensoleillée, au-dessus d'eux. Un frisson le secoua de nouveau quand il revit la forme bleue du Chinois. Anxieux, il cherchait à scruter les profondeurs obscures, sous les futaies.

— Mais qu'est-ce qui te prend? As-tu perdu la boussole ? s'impatienta Evans.

— Bah ! emportons toujours le plus d'or possible, répondit Hooker.

Il prit à pleines mains les épaules de la vareuse, pendant qu'Evans empoignait les pans, et ils soulevèrent la masse.

— C'est bizarre, remarqua Evans, quand ils eurent fait quelques pas. Mes bras sont endoloris d'avoir pagayé... Ma foi, tant encore ajouta-t-il bientôt avec un blasphème, ils me font de plus en plus mal... Je m'arrête !

Ils posèrent la vareuse à terre. Une pâleur avait envahi le visage d'Evans et des gouttes de sueur perlaient à son front.

— C'est curieux, comme on étouffe dans cette forêt ! dit-il.

Et il passa sans transition à une colère absurde :

— À quoi bon s'attarder ici toute la journée? Tâche donc de me donner un coup de main! Tu n'as rien fait que de bayer au corneilles depuis que nous avons vu le Chinois.

Hooker observait attentivement les

traits de son compagnon. Puis, il l'aida à soulever la charge, et ils franchirent ainsi une centaine de mètres sans prononcer un mot. Evans commença à respirer avec difficulté.

— Tu ne trouves donc rien à dire? fit-il, agressif.

— Voyons, qu'est-ce qui te prend? questionna Hooker.

Evans trébucha. Avec un juron, il lâcha prise. Les yeux agrandis, il dévisagea un moment Hooker, puis, avec une plainte rauque, il porta la main à sa gorge.

— Ne m'approche pas ! balbutia-t-il.

Et il alla s'appuyer contre un arbre. Bientôt, il ajouta d'une voix plus assurée:

— Je me sentirai mieux dans un instant.

Sans doute se cramponna-t-il avec moins de vigueur au jeune tronc, car il glissa

peu à peu, et demeura affalé en un tas sur le sol. Ses mains se crispèrent convulsivement; des grimaces de douleur le défiguraient. Hooker se pencha sur lui.

— Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! cria Evans d'une voix étouffée. Remplace les barres d'or sur la vareuse.

— Ne puis-je rien faire pour te soulager?

— Remplace les barres d'or sur la vareuse.

En manipulant les lingots, Hooker se sentit piquer au pouce. Il enleva de la blessure une épine très fine et très longue.

A ce moment, avec une plainte inarticulée, Evans se roula par terre.

Hooker demeura bouche bée, considérant tour à tour, avec des yeux effarés, l'épine qu'il tenait encore et le malheureux

que secouaient des spasmes atroces. Alors, à travers les grands piliers des arbres pris dans les réseaux des lianes, il porta ses regards sur le cadavre du Chinois, encore vaguement distinct dans les ténèbres grises. Il pensa soudain aux hachures dessinées sur le plan et il devina.

— Dieu me damne ! bégaya-t-il.

Car les épines étaient semblables à celles que les Dyaks trempent dans le poison et dont ils garnissent les projectiles de leurs sarbacanes. Il comprenait maintenant pourquoi Chang-hi insistait sur la sécurité de son trésor. Il comprenait la raison de ce ricanement qui l'avait déconcerté !

— Evans appela-t-il.

Mais Evans était muet, à présent, et il ne bougeait plus, sauf d'horribles petites secousses qui de temps à autre lui tordaient les membres. Un profond silence enveloppait la

forêt.

Hooker se mit à sucer furieusement le petit point rose sur la paume de son pouce... il y allait de sa vie ! Bientôt il éprouva, dans les bras et les épaules, un étrange endolorissement et il lui devint difficile de remuer les doigts. Il était inutile de sucer davantage.

Il s'assit donc auprès des lingots. Les coudes sur les genoux et le menton dans ses mains, il examinait fixement son compagnon, dont le corps aux membres raidis avait encore de petits soubresauts.

Le ricanement de Chang-hi lui revint à la mémoire.

L'engourdissement douloureux gagnait la gorge et croissait lentement en intensité. Au-dessus de lui, très haut, une faible brise agitait les frondaisons, et, dans le clair-obscur de la futaie, les pétales blancs de quelque fleur inconnue descendaient en vol-



tigeant.

# Une fâcheuse histoire d'amour

Sans aucun doute, vous avez entendu parler d'Aubrey Vair. Aubrey Vair a publié trois recueils de poésies délicates, — dont quelques-unes, toutefois, choqueraient notre délicatesse, — et les articles qu'il intitule « Thèmes idéalistes », dans le *Paroxysme Littéraire*, sont fameux. Ses traits byroniens, accompagnés d'une interview, ont paru dans la *Perfection Féminine*.

C'est, je crois, Aubrey Vair qui a démontré que l'humour de Dickens est encore inférieur à sa sentimentalité. C'est lui aussi qui a découvert chez Shakespeare « une sub-

tile saveur bourgeoise ».

Quoi qu'il en soit, si l'on connaît ses élucubrations amoureuses, on ignore généralement d'Aubrey Vair ses aventures dans le même esprit. Quelque temps il choisit Goethe comme prototype littéraire; ce choix peut avoir été pour quelque chose dans ses égarements passagers.

Cette instabilité qu'on appelle le génie, ou plus exactement la conscience du génie, telle que la possédait Aubrey Vair, est l'un des défauts les plus communs qui gâtent l'homme de lettres et qui nous donnent, moins que l'avarice mais certainement plus que l'ivrognerie, ces avalanches et ces agitations pittoresques qui bouleversent le versant, plutôt trop uni, de sa respectabilité.

Depuis que Shelley en a lancé la mode, l'homme de talent croit aisément que ses devoirs envers lui-même et ses obligations en-

vers son épouse sont incompatibles, et son mépris pour l'existence bourgeoise se souligne d'infidélités en rapport avec ses moyens et aussi avec sa hardiesse.

La vertu ne serait-elle alors qu'un manque d'imagination ?

Quoi qu'il en soit, je ne sais pas de génie en herbe dont les affections ne se tortillent dans une confusion inextricable, et qui, à l'occasion, ne convertisse ses désespoirs en poèmes.

Tel était le cas d'Aubrey Vair. Très tard dans la nuit, penché sur son buvard, ses strophes coulaient comme des larmes, et si sa femme descendait en pantoufles voir ce qui le retenait ainsi, il prétextait la rédaction d'une causerie littéraire urgente. Naturellement elle ne soupçonnait rien !

Avant l'apparition de l'intruse, il faisait déjà des sonnets en cachette, tant est ins-

tinctive chez l'homme de talent la trahison conjugale Et c'est même avant de rencontrer « l'autre » qu'il en écrivit le plus ; car, après, il passa la plupart de ses loisirs à couper ou à remanier ses œuvres, à accorder, si l'on peut dire, le « passe-partout » de sa passion au diapason du moment.

Aubrey Vair habitait une petite villa aux murs de brique rouge, au pied de laquelle s'étendait une pelouse et dont la vue donnait sur les collines des Downs, au delà de Reigate. Il vivait du revenu de placements prudents, que venaient augmenter ses travaux littéraires.

Il avait une femme belle, douce et honnête, qui trouvait son bonheur, — tendre modestie d'une excellente épouse, — à voir la table de son petit Aubrey bien pourvue de plats aussi variés que succulents, et qui tenait à ce que leur demeure fût la plus nette

et la plus étincelante de toutes celles qu'ils visitaient.

Aubrey Vair appréciait la bonne chère, était fier de sa maison, mais malgré tout se lamentait du dépérissement de son imagination. Chose plus horrible encore : il engraisait ! L'obésité le menaçait ! C'est la douleur qui dicte au poète ses chants les plus émus. Or, Aubrey Vair savait qu'il ne tirerait de lui-même aucun accent déchirant tant que son cœur ne connaîtrait pas les déchirements de la passion. Mais comment déchirer son cœur dans un milieu d'une aussi haute moralité que Reigate ?

Aussi les aspirations romanesques d'Aubrey Vair furent-elles longtemps ballotées au vent, comme une tige de plante grimpanche au milieu d'un parterre de fleurs. Mais au bon moment l'autre survint, qui fut le tuteur où s'agrippèrent les cirres avides de sa

passion. C'est cet épisode du roman d'Aubrey Vair qui est ici fidèlement narré.

L'autre femme était en réalité une jeune fille. Le poète l'avait aperçue la première fois à Redhill, à une partie de tennis. Il ne jouait plus au tennis, depuis qu'une de ses balles s'était égarée jusque sur l'œil de Miss Morton, — d'ailleurs, depuis quelque temps, ce jeu l'essoufflait et l'échauffait plus qu'il ne sied à un poète.

La jeune personne, récemment arrivée en Angleterre, ne savait pas jouer; de sorte que tous deux se balancèrent dans les seuls fauteuils restés libres aux côtés de la tante sourde de Mme Bayne, en face d'une corbeille de roses trémières, et ils purent deviser à leur aise.

Le nom de la jeune fille, — Miss Smith, — n'offrait rien de particulièrement propice aux enthousiasmes lyriques ; mais vous n'au-

riez certes jamais deviné ce travers à contempler sa figure et sa toilette. Sa naissance permettait l'espoir : fille d'une mère Hindoue et d'un père fonctionnaire civil dans l'Inde, elle était restée orpheline.

Aubrey Vair, lui-même un heureux produit de Celte et de Teuton, — comme l'est, aujourd'hui, tout homme de lettres qui se respecte, — augurait naturellement pour le mieux des conséquences littéraires d'un croisement de races.

Miss Smith portait un joli costume blanc; elle avait le teint pâle, les traits délicatement modelés et beaucoup d'expression. Sous un nuage de cheveux noirs finement frisés, ses grands yeux sombres fixaient Aubrey Vair. Son attitude, à la fois curieuse et timide, contrastait étonnamment avec la liberté d'allures qu'affectaient généralement les jeunes filles de Reigate.



— C'est une merveilleuse pelouse,  
— remarqua le poète au cours de la conversation, — la plus belle de Redhill ! Je l'aime beaucoup à cause des pâquerettes qui l'émaillent.

Et sa main élégante, désignant les fleurettes, arrondit un geste gracieux.

— Ce sont de délicieuses petites fleurs, — approuva la jeune fille. — Je les associe toujours à l'Angleterre dans mon idée; cela tient peut-être à un tableau que je vis, étant toute petite, et qui représentait des enfants confectionnant des guirlandes de pâquerettes. Je m'étais promis ce plaisir en rentrant en Angleterre. Mais, hélas ! je suis trop grande maintenant pour de tels amusements !

— Je ne vois pas pourquoi nous ne serions plus capables, en vieillissant, d'apprécier ces plaisirs simples, ni pourquoi le privi-

lège d'avancer en âge nous obligerait à tant de renoncement. Pour ma part...

— Est-ce que votre femme a demandé à Jane la recette des truites farcies? interrompit brusquement la vieille tante sourde.

— Je n'en sais vraiment rien, répliqua Aubrey Vair.

— C'est un régal parfait, reprit la tante de Mme Bayne. Vous en serez vous-même enchanté.

— Mais tout m'enchanté! Je me soucie fort peu de ces...

— Oh! c'est un plat délicieux! — insista la vieille dame sourde, en matière de conclusion.

Et elle retomba dans sa contemplation.

— Je disais que, pour ma part, je trouve le plus grand plaisir aux distractions enfantines. J'ai un petit neveu que je vois

souvent, et quand nous jouons au cerf-volant tous les deux, je suis sûr qu'il serait difficile de deviner lequel de nous est le plus heureux. Tressez donc vos guirlandes de pâquerettes; prenez pour complice une fillette.

— C'est ce que j'ai fait ! J'ai emmené la petite Morton se promener avec moi dans les prés, et là, je lui ai timidement soumis ma proposition. On m'a reproché de l'inciter à des passe-temps frivoles. Ce fut un cruel désappointement!

— Oh ! La pauvre est littéralement frustrée de toute jeunesse par sa gouvernante! Que sera une existence privée de joies enfantines dès les premières années ? Certains êtres humains ne sont jamais jeunes, poursuit Aubrey Vair, et ils demeurent toute leur vie tels qu'ils sont nés. Ils vivent d'une manière absolument incolore. Ils s'étiolent. Ils ne connaissent jamais

l'amour et jamais non plus ils n'en éprouvent le désir. Ce sont, je ne trouve pas de meilleure image pour le moment, ce sont des pots de fleurs dans lesquels aucune âme n'a été semée. Mais toute âme humaine croissant normalement doit débiter par une enfance vivace.

— Oui, murmura la jeune fille songeuse, une enfance insouciant, presque laissée à elle-même... Tel devrait être le début.

— Et alors, nous passons de l'étonnement et de la défiance de la jeunesse...

— À la force et à l'action, continua la jeune fille, ses yeux rêveurs tournés vers les Downs et ses mains croisées sur ses genoux. Ah ! quelle grande chose que de vivre... librement et n'ayant à compter que sur soi, comme vous vivez, vous autres hommes !

— Pour arriver enfin au point culminant et au couronnement de l'existence.

Il s'arrêta, lançant un bref regard sur sa compagne. Puis il ajouta, très bas :

— Et le couronnement de l'existence, c'est l'amour !

Leurs yeux se rencontrèrent, mais aussitôt elle détourna les siens.

Aubrey Vair ressentait un frisson particulier, et des émotions trop complexes pour qu'il pût les analyser. Il éprouvait aussi une certaine surprise du tour qu'avait pris la conversation.

La tante sourde de Mme Bayne, à ce moment, le poussa de son cornet acoustique.

— Vous ai-je dit que les filles de Jane ont eu la fièvre scarlatine ?

— Non !

— Oui ! Et elles sont en train de peler, maintenant, accentua la vieille dame en faisant une lippe et en branlant lentement la

tête d'une façon significative.

Il y eut un silence. Tous trois semblaient perdus dans des pensées que les mots ne pouvaient rendre.

Aubrey Vair méditait, renversé dans son fauteuil, et les mains jointes devant lui, dans une attitude de saint en prière, les yeux fixés sur le bout de son pied; et c'est d'un ton sévère et philosophique qu'il pénéra :

— L'amour est, j'imagine, la seule vérité et la seule réalité de la vie. Il domine la raison, l'intérêt ou l'analyse. Et pourtant je ne connais pas d'époque où on l'ait autant négligé qu'à présent. Jamais on n'a autant cherché à le canaliser dans des limites resserrées; jamais il ne fut si méprisé, si traqué, si gouverné, ni si enrayé. Des policemen sont à ses trousses : « Par ici, Eros ! » Comme conséquence, nos appétits d'émotions se ruent à la poursuite de la fortune et des hon-

neurs. Et, en fin de compte, les plus heureux dans cette chasse peuvent offrir l'apparence dorée de leur réussite, ils ne sont au fond qu'esclaves las, au cœur déconfit, dans le leurre de vivre!

Aubrey Vair soupira et se tut.

La jeune fille le regarda; un éclair jaillit des mystérieuses ténèbres de ses prunelles. Elle avait lu beaucoup de livres, mais elle n'avait jamais vu d'homme de lettres, et, comme toutes les jeunes filles, elle prenait ces discours pour du génie !

Aubrey Vair s'aperçut de l'impression favorable qu'il produisait, et il poursuivit :

— Nous sommes comme des pièces d'artifice, matière inerte jusqu'à ce qu'on nous communique l'étincelle; et alors, si l'âme qui dormait n'est pas humide, elle s'élève et resplendit en nous de son éclat le plus vif et le plus beau. C'est cela qui est

vivre ! J'ai souvent pensé que nous serions plus heureux si nous cessions d'être, aussitôt après cette heure dorée, comme les éphémères, avant que le principe destructeur n'agisse.

— Hein ? fit tout à coup la tante de Mme Bayne. Je n'ai pas entendu !

— Je viens de faire la remarque, cria Aubrey Vair, détournant le cours de ses idées, je viens de faire la remarque que peu de gens à Redhill possèdent un aussi beau tapis de gazon que M<sup>me</sup> Morton !

— On l'a déjà observé. C'est depuis qu'elle a mis son nouveau dentier, riposta la vieille dame sourde.

Cette interruption déconcerta un peu la conversation.

— Je vous dois des remerciements, monsieur Vair, dit la jeune fille à la fin de la



journée. Vos paroles me donnent beaucoup à réfléchir.

Et Aubrey Vair put constater sans peine qu'il n'avait pas perdu son temps.

Il faudrait une plume plus experte que la mienne pour décrire comment, depuis ce jour, le poète sentit grandir dans son cœur, comme la gourde de Jonas, une passion amoureuse pour Miss Smith.

Il se renfermait en lui-même, et, s'il était quelque temps sans voir la jeune hindoue, il devenait irritable.

Mme Aubrey Vair s'aperçut du changement, qu'elle mit sur le compte d'une critique virulente parue dans la Saturday Review. De fait, la Saturday va parfois un peu loin.

Aubrey Vair relut les Affinités électives et les prêta à Miss Smith.

Quelque incroyable que cela puisse paraître aux membres de l'Aréopagus Club, dont faisait partie Aubrey Vair, il est cependant hors de doute qu'il inspira, lui aussi, une passion à cette jeune fille à l'œil sombre, assez intelligente et réellement très belle.

Il lui raconta toutes sortes de choses sur l'amour, la destinée, et lui sortit tout le bric-à-brac du poète. Ensemble ils commentèrent son propre talent. Lui, d'une façon très étudiée, bien que discrète, rechercha sa compagnie et, au cours de leurs entretiens, lui présenta et lui récita les plus calmes de ses sonnets inédits.

Nous autres hommes, nous trouvons pâteux ses traits byroniens ; mais l'âme féminine obéit à d'autres lois. Je suppose également que, quand une jeune fille n'est pas complètement sotte, l'homme de lettres possède sur tous ses semblables, sauf les prédi-

cateurs, l'énorme avantage de savoir offrir de façon engageante les échantillons assortis de son stock sentimental.

Enfin, un beau jour de ce même été, il la rencontra seule, peut-être par hasard, dans un petit chemin menant à Horley. Le sentier courait entre deux haies bien fournies de chèvrefeuilles, de gesses et de bouillons-blancs.

Ils causèrent sur un ton très intime de ses ambitions poétiques ; puis il lui lut des vers, publiés par la suite dans le Hobson's Magazine :

Ma tendresse, toujours, depuis notre rencontre...

Ils étaient écrits de la veille ; et quoique j'en trouve le sentiment terriblement banal, il est un peu racheté par un ton de sincérité que l'on constate rarement dans les œuvres d'Aubrey Vair.

Il lisait assez bien ; une vague d'émotion faisait trembler sa voix et, de sa main blanche, il scandait le rythme.

Et depuis lors je suis à toi, ma douce aimée !

conclut-il en levant les yeux vers elle.

Tout en lisant, il pensait surtout à son poème et à l'effet qu'il produirait. Mais ces préoccupations disparurent aussitôt ; la jeune fille joignait les mains, et son regard décelait une tendresse ravie.

— Vos accents vont au cœur, dit-elle doucement.

Sa physionomie mobile était capable d'étonnantes expressions.

Aubrey Vair oublia et sa femme et sa situation de poète. Peut-être même son masque classique subit-il alors une certaine transfiguration. Un moment, qu'il devait tou-

jours garder en sa mémoire, sa destinée l'enleva hors de sa mince personnalité, à des hauteurs de simplicité noble.

La feuille qu'il tenait s'échappa de ses mains.

Toutes considérations s'évanouirent ; une seule paraissait s'imposer.

— Je vous aime ! murmura-t-il tout à coup.

Un sentiment de crainte se traduisit sur les traits de la jeune fille. Elle étreignit ses mains convulsivement et soudain elle devint très pâle.

Elle remua les lèvres comme pour parler et elle rapprochait peu à peu son visage de celui du poète. Il n'existait alors plus rien au monde pour eux qu'eux-mêmes ; ils frissonnaient.

— Vous m'aimez ? chuchota-t-elle dans

un souffle.

Aubrey Vair restait muet, tremblant, le regard perdu dans les yeux de la jeune fille. Jamais encore il ne leur avait découvert tant d'éclat. Son cœur sombrait dans un excès d'émotion ; il était effrayé de son œuvre. Il fut incapable d'ajouter un mot: pour toute réponse il baissa la tête.

— Et c'est à moi que ce bonheur arrive ? fit-elle du même ton égaré. Oh, mon amour ! Mon amour !

Elle tomba dans les bras du poète, la tête sur son épaule et les lèvres offertes.

C'est ainsi qu'Aubrey Vair parvint au tournant mémorable de sa vie. Depuis ce jour, ce souvenir hanta continuellement ses œuvres.

Un gamin qui, un peu plus bas, batifolait dans les haies du chemin, contemplait

leurs gestes avec une surprise qui se transforma bientôt en dédain, puis en mépris. Ignorant ce que le sort lui réservait, il s'éloigna, tout en se faisant la réflexion que lui, du moins, ne s'oublierait jamais jusqu'à embrasser les filles d'aussi honteuse façon.

Malheureusement pour la chronique scandaleuse de Reigate, la honte qu'il en éprouva pour ceux de son sexe le retint de révéler l'aventure.

Une heure après, Aubrey Vair, plus calme, était de retour chez lui.

Son thé l'attendait, avec des muffins selon son goût. Et il y avait des chrysanthèmes, ses fleurs préférées, des blancs surtout, dans le vase de porcelaine qu'il aimait.

Pendant qu'il s'asseyait à la table, Mme Aubrey Vair vint lui poser un baiser derrière l'oreille.

Alors le poète, la bouche pleine, tandis que sa femme l'embrassait, eut cette notion très nette que, décidément, la vie était une chose fort complexe.

L'été s'écoula jour à jour ; on arrivait au temps de la moisson et les feuilles commençaient à tomber.

Il faisait presque nuit ; le soleil dorait encore la cime des Downs, mais du fond de la vallée s'élevait une brume bleuâtre. Dans Reigate quelques lampes s'allumaient déjà.

A mi-chemin du sentier qui escalade les Downs, un banc de bois offrait un siège d'où l'on avait une jolie vue sur les rouges villas, clairsemées au-dessous, et jusque sur les crêtes sinueuses des collines bleues.

C'est là que la jeune fille prolongeait sa rêverie.

Elle tenait un livre sur ses genoux,



mais elle ne lisait pas. Le corps penché en avant, le menton appuyé sur sa main, elle contemplait la vallée dans le crépuscule, et ses yeux se voilaient d'inquiétude.

Aubrey Vair parut à travers les buissons de noisetiers et vint s'asseoir à côté d'elle. Il avait dans la main quelques feuilles mortes.

Elle ne changea pas d'attitude.

— Eh bien ? dit-elle.

— Nous décidons-nous pour la fuite ? demanda le poète.

Il était pâle ; il avait mal dormi ces dernières nuits. Il voyait dans ses cauchemars tout Reigate et tout Redhill en émoi, l'express continental filant à toute vapeur, et Mme Aubrey Vair à sa poursuite : il l'avait toujours jugée capable de rendre les plus nobles tragédies ridicules en survenant,

toute larmoyante, avec des paires de chaussettes de rechange et d'autres bagatelles dont il aurait négligé de se munir.

Jamais encore il n'avait tenté un enlèvement : il voyait surgir mille difficultés avec les hôteliers. M<sup>me</sup> Aubrey Vair télégraphierait dans toutes les directions; il avait même eu la vision toute prophétique de l'entrefilet qui paraîtrait dans un journal du soir : « Une jeune fille enlève un poète ! »

Aussi fut-ce d'une voix mal assurée qu'il articula sa question :

— Nous décidons-nous pour la fuite ?

— Comme vous voudrez ! répondit-elle, toujours sans détourner la tête.

— Je désire que vous examiniez sérieusement les conséquences, pour ce qui vous concerne.

Puis, lentement, l'œil fixé sur les

feuilles qu'il gardait encore à la main, Aubrey Vair déclara :

— Un homme s'en tire toujours ; il récolte même un certain éclat de ces sortes d'aventures. Mais pour la femme, c'est la ruine, sociale et morale !

— Et vous dites que vous m'aimez !

— Ah! ma chérie... Pensez à vous !

— C'est stupide ! ne put s'empêcher de murmurer la jeune fille.

— Vous dites ?

— Rien !

— Mais ne pouvons-nous pas continuer ainsi à nous voir, à nous aimer, sans qu'il en résulte de scandale ni de dommage pour personne ? Ne pourrions-nous...

— Ce serait une situation atroce, — interrompit Miss Smith.

— Cette conversation m'est bien pénible ! La vie est si compliquée ! Un tel réseau de liens subtils nous attache de tous côtés... Je ne sais que décider ! Il faut que vous pesiez...

— Un homme peut briser tous ces liens !

— Un homme manque à tous ses devoirs en se décidant à tort, déclara Aubrey Vair, s'exaltant soudain. Mon amour...

— Nous aurions au moins la ressource de mourir ensemble, mon aimé !

— Dieu ! Que dites-vous ? Pensez à ma femme...

— Vous n'y avez guère pensé jusqu'ici.

— Il y a quelque chose... de lâche, un relent de trahison, dans le suicide. Franchement, j'ai cette idée bien anglaise : il me répugne de me dérober en quoi que ce soit.

Miss Smith eut un pâle sourire.

— Je vois clairement ce qui m'échappait jusqu'ici. Nos sentiments sont tout à fait opposés.

— Chaque sexe apprécie les faits différemment ! opina Aubrey Vair.

Puis, jugeant sa réflexion saugrenue, il garda le silence.

Ils restèrent assis quelque temps sans parler. Au-dessous d'eux, dans Reigate, les quelques lumières s'étaient multipliées en une foule de petits points brillants ; au ciel, une étoile scintillait.

Miss Smith, alors, se mit à rire, un rire silencieux, nerveux, qui agaça étrangement Aubrey Vair. Puis elle se leva.

— On va s'inquiéter si je m'attarde, dit-elle. Je crois que je ferai bien de partir.

Il l'accompagna jusqu'à la route.

— Alors, c'est tout? demanda-t-il.

Sa voix exprimait un curieux mélange de soulagement et de poignant regret.

— Oui, c'est tout, répliqua-t-elle en se détournant.

Dans l'âme d'Aubrey Vair, se glissa tout à coup la conscience de l'irréparable : c'était encore une sensation nouvelle.

La jeune fille avait déjà fait quelques pas et disparaissait dans l'ombre. Sous l'obsession de cette pensée, il gémissait tout haut ; puis il se décida, et, courant après elle, les bras tendus :

— Annie ! cria-t-il, Annie ! Je vous ai dit des choses abominables ! Annie, je sais maintenant combien je vous aime. Oh ! je ne peux pas vous perdre ! Je ne veux pas ! Je ne comprenais pas !

Son angoisse était déchirante.

— Oh ! écoutez-moi, Annie! ajouta-t-il dans un sanglot.

Des larmes coulaient le long de ses joues.

Elle se retourna soudain. Il laissa retomber ses bras, troublé par la pâleur de la jeune fille.

— Vous ne comprenez pas? fit-elle. Je vous ai dit : Adieu !

Et elle le regardait en face.

Il était visiblement bouleversé et à bout de souffle. Bien qu'il eût cessé de pleurnicher, son attitude était si lamentablement piteuse qu'elle en devenait pathétique.

Miss Smith s'avança jusqu'à lui, et, prenant dans ses mains la tête byronienne du poète, elle l'embrassa, l'embrassa encore.

— Adieu, petit homme que j'aimais ! Adieu aussi à cette folie, à ce rêve d'amour !

Alors, avec un rire qui sonnait comme un sanglot, — elle-même, dans le roman qu'elle écrivit de son aventure, ne sut rien préciser, — elle se détourna et, pressant le pas, elle fut bientôt hors du chemin qu'Aubrey Vair devait suivre pour rentrer chez lui.

Immobile à l'endroit où elle l'avait embrassé, il regardait, le cerveau vide, s'éloigner la silhouette claire d'Annie.

Quand elle eut disparu, il poussa un involontaire et profond soupir qui le rappela à lui. Et il se mit à marcher dans la direction de sa demeure, traînant pensivement ses pas parmi les feuilles mortes.

Les émotions sont choses terribles.

— Aimes-tu ces pommes de terre, chéri ? s'enquit M<sup>me</sup> Aubrey Vair au dîner. Je les ai préparées moi-même !



Il fallait un certain temps pour descendre des régions éthérées et nuageuses, vers la réalité des pommes de terre frites.

— Ces pommes de terre ? dit le mari après s'être enfin retrouvé. Oui ! Ces pommes de terre ont exactement la teinte des feuilles mortes du noisetier !

— Quel poète ! admira Mme Aubrey Vair. Goûte-les. Elles sont vraiment excellentes !

# Le choix d'une épouse

Le choix d'une épouse est une affaire qui n'en finit jamais. Ceci peut paraître immoral, mais ce que je veux dire deviendra plus clair par la suite. Des hommes innombrables ont vécu, ont tenté toutes les expériences possibles, — et cependant il s'en découvre sans cesse qui ne sont ni plus instruits, ni plus sages. C'est comme une chute d'eau, si vous désirez une comparaison. À tout moment, il faut se retourner et avertir de ces lieux communs, toujours plus communs, ceux qui vous suivent. C'est un devoir, — le dernier qui s'impose à l'homme. Et à ce propos, acceptez ce conseil de la sagesse, bien qu'il n'ait rien à voir aux épousailles :

Ayez soin de négliger quelques-uns de vos devoirs, pour la consolation de vos vieux jours. Il y a tant d'autres choses à faire quand on est jeune.

Or, le genre d'épouse qu'un quidam de vingt-huit ou vingt-neuf ans s'obstine à choisir est un spécimen de vingt et un ans ou même moins, sans expérience, extrêmement joli, gracieux, élégant, accompli, sans rien de transcendant... Mais il n'est pas nécessaire de poursuivre la description ; notre lecteur juvénile la complétera aisément lui-même, d'après son propre idéal. Les jeunes gens ont tout naturellement leur idéal particulier, et c'est toujours le même.

Notez bien que je ne me propose pas de répéter les rengaines décrépites des radoteurs séniles, — la plupart de ces derniers étant encore plus sots que les folies qu'ils réprouvent.

Prenez, par exemple, cette affirmation : « La beauté passe. » C'est absurde ; tout le monde sait parfaitement bien qu'à mesure que les années avancent la beauté prend seulement des couleurs plus marquées.

Et celle-ci : « La beauté n'est qu'à fleur de peau. » C'est fantastiquement faux : il y a de la beauté qui va plus profond, et, d'ailleurs, la femme est-elle comme un ballon d'enfant, simplement une surface ? Si on entend un homme préférer ce proverbe, on le reconnaît aussitôt pour une sorte d'imbécile phonographique. La grâce fondamentale et durable de la femme va jusqu'au squelette ; vous ne pouvez avoir un joli visage sans un joli crâne, tout comme vous ne sauriez avoir un joli visage sans une humeur charmante.

Il y a cependant une excellente raison de ne pas rechercher la beauté chez la

femme qu'on se propose d'épouser, ou tout au moins la beauté trop évidente, le genre de beauté dont les gens parlent, en l'admirant dans les vitrines de photographes. L'ordinaire femme belle a un style à elle, un aspect favori, mais elle ne peut être parfaite. Elle se jette sur vous, vous éblouit, vous épouse et il s'ensuit une période d'extase. Les gens vous envient et continuent à vous envier. Au bout de quelque temps, vous vous enviez vous-même... le vous-même d'avant-hier. Car l'imperfection, l'inévitable imperfection (en un je me rappelle que c'était un sourire) de cas, vient bientôt visible pour vous seul, devient votre privilège spécial. Voilà l'excellente raison : nulle beauté n'est une beauté pour son mari.

Mais avec la femme laide, la femme tout à fait laide, c'est le contraire. D'abord, — je n'irai pas par quatre chemins, — sa laideur vous cause une répugnance insurmon-

table. Affrontez-la. En peu de temps de petites choses apparaissent au milieu de ces violentes discordes, de petits fragments harmonieux, une tendresse timide dans le sourire, une tendresse qui vous fait signe et s'évanouit; ou bien, dans les yeux, quelque chose de séduisant qui vous attire. Vous découvrez à la chevelure des ondulations qui vous avaient échappé ; ou, à telle partie de l'oreille, un manque de disproportion qui vous surprend et vous ravit. Ces charmes sont à vous.

Vous remarquez qu'on ne regarde pas votre femme sans une certaine commotion ; mais, tandis que la beauté de la belle est une joie commune pour tous ceux qui la contemplent, vous seul trouvez, chez votre chère et laide épouse, de la beauté et plus qu'il n'en faut, des beautés exquisés, car elles sont toutes à vous, votre trouvaille, votre trésor.

Abordons maintenant la question de l'âge. Bien que les jeunes gens se refusent à l'admettre, il est très facile d'épouser une femme trop jeune. On a défini le mariage un sot marché dans lequel un homme en débarrasse un autre de sa fille ; mais il n'y a pas de raison à ce que le marché comporte aussi la charge de l'éducation de la jeune personne. Si votre conception du bonheur consiste à avoir autour de vous quelque chose de joli, d'innocent et d'importun, quelque chose que vous puissiez chérir et rendre heureux, un lapin apprivoisé est à tous égards préférable. Le pire qu'il puisse faire est de grignoter vos chaussures.

J'ai connu plusieurs cas d'épouses adolescentes. Ça commençait toujours comme une idylle, d'une façon charmante : la plus tendre sollicitude d'un côté, la plus radieuse adoration de l'autre, jusqu'à ce qu'un incident futile, une coupure en se rasant, ou un

papier égaré, révélât sous son vernis l'homme et sa vraie nature, gesticulant et blasphémant, — et les plus navrantes conséquences s'ensuivaient. Seul, un saint éprouvé peut se risquer à épouser une adolescente, et encore ses intentions ne manqueraient pas d'être soupçonnées. L'épouse idyllique fournit le sujet de lectures aimables ; mais dans la pratique, les idylles ne doivent pas dépasser les limites de l'épisode ; dans la pratique, la vie idyllique ressemble trop à un dîner qui ne serait composé que de desserts. Un homme ordinaire, au bout de peu de temps, se lasse de la plus radieuse adoration.

J'ai remarqué que le jeune homme marié à une toute jeune femme continue à l'aimer de tout son cœur et passe ses loisirs à faire des confidences conjugales à la femme d'un autre. Si, à notre époque de jeunesse exubérante, les exhortations de l'expérience ont chance d'être écoutées, je conseille



d'épouser une femme considérablement plus âgée que soi-même, si l'on tient à toute force à épouser quelqu'un. Et, pendant que nous sommes sur ce point — j'ai vécu longtemps et je donne là le résultat de minutieuses observations, — je suis persuadé que l'épouse idéale est, invariablement et malheureusement, une veuve...

Évitez les goûts et les charmes mondains. Ce sont les penchants sociables qui ont ruiné le bonheur du Paradis. Ces goûts ont une tendance à se développer exagérément chez la femme. Un magnétisme personnel, dénué de discernement, est peut-être le défaut le plus redoutable qu'une femme puisse posséder. Vous vous figurez avoir épousé la femme unique au monde, et vous vous apercevez que vous avez épousé la multitude. Au lieu de vous créer un foyer, elle vous organise quelque chose qui tient le milieu entre un musée ethnographique et un

asile de passage. Votre maison est encombrée d'un pêle-mêle de tasses à thé, d'objets disparates, et d'étranges créatures dont personne ne saurait déceimment se soucier et qui paraissent n'avoir aucun souci d'elles-mêmes. Vous errez par les pièces, trébuchant contre de falots personnages ou recevant les confidences d'invités candides qui ne vous connaissent pas. Les jours où l'épouse mondaine ne reçoit pas chez elle, elle tient réception chez les autres. Je ne nie pas que les gens charmants ne soient charmants, que leur compagnie ne doive être recherchée, mais cette recherche, dans le mariage, est une question toute différente.

Enfin, il me faut insister sur ce point, que les jeunes gens ne saisissent pas la vérité en ce qui concerne les talents et les mérites féminins. Il vient un jour où l'épouse la plus diversement douée arrive au bout de sa chanson, et il en vient un autre où elle arrive

au bout de son répertoire. *Vita longa, ars brevis*, au moins en ce qui concerne les arts de la jeune fille. C'est comme si l'on épousait un orgue de barbarie un peu compliqué.

Un dernier point : surveillez la jeune personne que vous voulez honorer de votre main, pour vous renseigner sur ses qualités d'économie et de propreté. Les jeunes gens sont si pleins de poésie et de sentiments émus qu'ils ne soupçonnent pas avec quelle profusion les vices sont dispensés à l'autre sexe. Si vous êtes hôte lier, maître de pension ou journalier, ces faiblesses deviennent une force, évidemment; mais dans de pareils cas seulement.

Pour un homme de lettres, — si par hasard vous êtes homme de lettres — c'est par trop terrible! Vous êtes à tout instant passé en revue, brossé, boutonné, critiqué et admonesté. La maison entière, même votre

bureau, est transformée en un mécanisme impeccablement astiqué, immaculé, étincelant. Mais vous connaissez la parabole des sept démons...

Pour terminer, résumons. La femme sur laquelle votre choix s'arrêtera doit être laide, aussi laide que vous la pourrez trouver; aussi âgée ou plus âgée que vous-même, dénuée de tous talents et de tous charmes mondains, pauvre, — à cause du respect que vous vous devez à vous-même, — et douée d'une relative indifférence pour les rangements et l'astiquage. Très certainement aucun jeune homme ne tiendra compte de mes conseils, mais il suffit que je les aie donnés, accompagnés de solides raisons. Et peut-être qu'avant quelques années l'occasion me sera offerte de rappeler à ces imprudents qu'ils ont fait fi de mes avis.

Ah ! à propos, j'allais oublier.

Jamais, sous aucun prétexte, n'épousez une jeune fille dont les robes et les corsages s'agrafent dans le dos, à moins que vous ne puissiez lui offrir les services d'une ou deux femmes de chambre.

# Sous le bistouri

Qu'arriverait-il si j'y passais ?

Cette pensée m'obsédait en revenant de chez le docteur Haddon.

C'était une question d'ordre purement personnel; je n'avais pas à compter avec les graves préoccupations d'un homme marié, et je savais que la plupart de mes amis n'éprouveraient d'autre ennui de ma mort que le déplaisir des indispensables manifestations de regrets. À vrai dire, cette réflexion ne laissa pas de me surprendre et peut-être de m'humilier un peu, à considérer le petit nombre de ceux qui outrepasseraient le chagrin conventionnel.

Toutes choses m'apparaissaient dépouillées d'ornements, sous un jour précis et cru.

Il y avait les amis d'enfance : je m'apercevais maintenant que notre affection n'était plus qu'une tradition que nous nous efforcions, assez laborieusement d'ailleurs, de conserver.

Il y avait les rivaux et les personnes généreuses qui m'ont facilité les débuts de la carrière. Je me reprochais de m'être montré froid ou réservé, — l'un implique l'autre sans doute.

Il se peut que l'amitié même soit une question de tempérament. Il fut un temps, dans ma vie, où je me désolais assez amèrement de la perte d'un ami; mais, en regagnant mon logis, cet après-midi-là, la fibre émotive de mon imagination sommeillait. Je ne parvenais pas à m'apitoyer sur mon

propre sort, non plus qu'à m'affliger pour mes amis, ou à me les figurer capables de s'affliger pour moi.

Je m'intéressais à cette torpeur de ma senti mentalité, — conséquence sans doute de mon état physiologique, — et mes pensées suivirent cette direction.

Une fois déjà, dans ma jeunesse, j'avais été à deux doigts de la mort, à la suite d'une forte hémorragie. Je me rappelai qu'alors mes affections, tout ce à quoi je tenais par le cœur et par l'esprit, avaient entièrement accaparé mes ressources de compassion, ne me laissant guère qu'une résignation tranquille. Il avait fallu des semaines pour que les anciennes ambitions, les tendresses et le jeu complexe des facultés eussent repris possession de mon être. Il me parut que cette torpeur était due à une dislocation graduelle du mécanisme qui règle, dans l'homme phy-



sique, le fonctionnement des sensations de plaisir ou de peine.

Il a été démontré, je crois, — autant que peut l'être quelque chose en ce monde, — que les sentiments les plus élevés, les convictions morales, jusqu'aux subtiles tendresses de l'amour, dérivent des désirs et des craintes élémentaires du fond animal; c'est le harnais que revêt notre liberté intellectuelle. Et il se peut que, quand la mort nous couvre de son ombre, quand notre capacité d'agir diminue, il se peut que disparaisse en même temps l'ensemble complexe d'impulsions, de propensions ou d'aversion, dont l'influence réciproque inspire nos actes... Et alors que nous reste-t-il? Une menace de collision avec la corbeille d'un garçon boucher me ramena brusquement à la réalité. Je m'aperçus que je traversais le canal de Regent's Park, qui court parallèlement à celui du Jardin Zoologique. Le garçon regardait un

chaland noir qui s'avancait, mollement tiré par un squelette de cheval blanc.

Dans le jardin, une bonne se dirigeait vers le pont en conduisant trois petits enfants à la mine réjouie. Les feuilles des arbres brillaient d'un vert vif que ne ternissaient pas encore les poussières de l'été. Vu dans l'eau, le ciel pur se reflétait comme ridé par de longues ondulations et zébré de bandes opaques par le remous de la péniche. Le vent soufflait assez vif, mais, symptôme bizarre, j'étais insensible à la brise printanière.

Devais-je voir un signe précurseur dans cet assoupissement de mes sensations? Chose curieuse, je pouvais encore raisonner et suivre clairement le réseau de mes pensées, du moins à ce qu'il me semblait. C'était de la quiétude plutôt que de l'assoupissement. Fallait-il de cela conclure à un pres-

sentiment funèbre ? Un homme sur le point de mourir se désintéresse-t-il instinctivement des manifestations extérieures, avant même que la mort ne le touche de sa main glacée ?

Je me sentais étrangement seul, détaché de la vie environnante et de moi-même ; mais c'était une solitude sans regret. Les enfants joyeux s'ébattaient au soleil, amassant des forces et de l'expérience pour la lutte de l'existence ; le gardien du parc faisait la causerie avec une bonne d'enfants ; une mère allaitait son bébé. Un jeune couple me dépassa, trop absorbé pour s'occuper de moi ; les arbres déployaient des feuilles toutes neuves, les branches s'agitaient. J'avais été quelque chose dans tout cela, mais maintenant je prévoyais que mon rôle arrivait à sa fin.

Parvenu au milieu de l'allée centrale, je me sentis fatigué, les pieds lourds. Il faisait

très chaud cet après-midi-là.

Je m'arrêtai et me laissai tomber sur l'un des sièges verts qui bordent l'avenue; je ne tardai pas à m'endormir. Mes pensées suivirent leur cours en rêve et provoquèrent une vision de la résurrection. J'étais toujours assis sur ma chaise, mais je me contemplais mort, déguenillé, desséché, avec un œil (je le voyais!) dévoré par les oiseaux.

— Réveillez-vous! criait une voix.

Et aussitôt la poussière du chemin tourbillonna et la terre tressaillit sous l'herbe.

Je n'avais jamais eu l'idée que Regent's Park pût être un cimetière; mais à présent, aussi loin que ma vue s'étendait à travers les arbres, c'était un soulèvement et un bouleversement de pierres tombales et de mausolées. Cela n'allait pas tout seul ! Les morts semblaient étouffer en se redressant; ils se

blessaient dans leurs efforts, et des lambeaux de chair rouge se détachaient des os blancs.

— Réveillez-vous ! criait la voix.

Mais j'étais bien résolu à ne pas ressusciter, devant de telles horreurs.

— Réveillez-vous !

On ne me laisserait donc pas tranquille !

— Ben, quoi ! Pas fini de roupiller ? fit une voix irritée, avec un accent vulgaire.

Un ange qui parle argot !

C'était l'homme aux chaises qui me secouait, réclamant son penny.

Je payai et empochai le ticket; je m'éti-  
rai les jambes en bâillant, puis, me sentant plus alerte, je me levai et me dirigeai vers Langham Place.

Je retombai bientôt dans le dédale mouvant de mes méditations sur la mort.

En traversant le carrefour de Marylebone Road, je heurtai le brancard d'un cab, et je continuai mon chemin, le cœur palpitant et l'épaule meurtrie. Il eût été curieux — j'en fus frappé — que mes méditations sur mon décès du lendemain eussent précisément entraîné cette contingence immédiate !

Mais je ne vous importunerai pas davantage du récit de mes impressions ce jour-là et le suivant. J'étais de plus en plus certain de mourir pendant l'opération; et je crois bien que parfois je me représentais ma fin avec une certaine complaisance.

Les docteurs devaient venir à onze heures. Je ne me levai pas; était-ce la peine de m'infliger encore l'ennui de la toilette? Je lus les journaux et les lettres arrivés par le premier courrier, mais je n'y pris pas grand

intérêt. L'une de ces lettres était d'Addison, mon vieux camarade d'école; il appelait mon attention sur deux contradictions et une faute d'impression qu'il avait relevées dans mon dernier ouvrage. Il y en avait une autre de Langridge, qui déblatérât sur Minton. Le reste n'était que lettres d'affaires.

Je déjeunai au lit. La souffrance lancinante que je ressentais au côté devenait plus sourde. Je savais que c'était une douleur, et cependant, — si vous pouvez comprendre, — je ne trouvais pas que ce fût douloureux. Harcelé par l'insomnie et la fièvre, ce n'est qu'aux premières heures du jour que j'avais pu reposer. Toute la nuit, mes pensées avaient erré dans le passé, et le matin je rêvassais sur le problème de l'immortalité.

Haddon arriva le premier, toujours ponctuel, portant sa trousse enfermée discrètement dans un sac noir. Mowbray ne tar-

da pas à le suivre.

Leur présence m'émût un peu; je commençai à attacher un intérêt plus direct à ce qui se passait.

Haddon attira près du lit une petite table octogonale, puis, son vaste dos noir tourné vers moi, il se mit à étaler ses instruments. J'entendais le léger cliquetis de l'acier contre l'acier, et je constatai que mon imagination n'était pas tout à fait paralysée.

— Me ferez-vous mal ? demandai-je d'un ton détaché.

— Pas du tout ! répondit Haddon par-dessus son épaule. Nous allons vous chloroformer. Vous avez le cœur solide ?

Tandis qu'il parlait, il me vint une bouffée de l'âcre douceur de l'anesthésique.

On m'étendit sur le lit, le flanc bien exposé, et, avant même que j'eusse pu m'en



rendre compte, on m'administra le chloroforme. Cela pique les narines et l'on éprouve tout d'abord une suffocation.

Je savais que je devais mourir; c'étaient donc mes derniers moments de connaissance. Et tout à coup je m'aperçus que je n'étais pas prêt ; j'eus l'impression que j'avais négligé de remplir un devoir — je ne savais pas au juste lequel. Je ne pus trouver ce que j'aurais à faire, ce que je pourrais désirer si je continuais à vivre ; et, pourtant, j'avais la plus étrange répugnance pour la mort : la sensation physique m'en était des plus douloureuses.

Les docteurs, à coup sûr, ignoraient qu'ils allaient me tuer. Il est possible que je me sois débattu; puis je demeurai immobile, et un grand silence, un silence monstrueux, dans une obscurité impénétrable, se fit autour de moi.

Je dois être resté sans aucune conscience de moi-même l'intervalle de quelques secondes ou de quelques minutes, au bout desquelles j'eus l'intuition nette, glaciale, que je vivais toujours. Je n'avais pas quitté mon corps ; mais les multiples sensations qui me parvenaient auparavant, et qui formaient comme la trame de mon être, avaient disparu, me libérant entièrement. Non ! Pas entièrement, car un lien me retenait encore à ces pauvres membres raidis qui gisaient sur le lit, — me retenait, mais pas si étroitement que je ne me sentisse très en dehors d'eux, très indépendant d'eux, avec un effort pour m'en affranchir complètement.

Avais-je conservé la vue ? Je ne crois pas. L'ouïe ? Je ne crois pas non plus ; mais pourtant je percevais tout ce qui se passait.

Haddon était penché sur moi. Mowbray se tenait derrière ma tête ; l'instrument,

— un grand bistouri, — me taillait la chair au-dessous des côtes flottantes. J'éprouvais un vif intérêt à me voir découper comme du fromage, sans la moindre souffrance, sans même un malaise, — le même intérêt que l'on prendrait à suivre une partie d'échecs engagée entre deux inconnus.

Haddon avait une figure grave et la main ferme ; mais je fus assez surpris de m'apercevoir (comment ? je ne sais) qu'il doutait de sa propre capacité à mener sagement l'opération.

Je lisais aussi dans la pensée de Mowbray. Il trouvait qu'Haddon opérait trop en spécialiste. D'autres idées lui vinrent, comme des bulles, dans le flux écumant de la méditation, qui éclatèrent dans le petit réceptacle lumineux de son crâne. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la dextérité d'Haddon, malgré même ses propres dispositions à la lui envier

et à la dénigrer.

Je vis mon foie découvert. J'étais perplexe sur mon état. Je ne me figurais pas que je fusse mort, et cependant je me concevais différent de mon moi vivant. La sombre dépression qui m'avait envahi depuis un an ou davantage, et qui déteignait sur mes facultés, avait disparu. Je sentais et je raisonnais sans la moindre teinte d'émotion. Je me demandais si, sous l'action du chloroforme, le patient percevait ainsi des choses qu'il oubliait dès que l'anesthésie cessait. Il serait inconvenant de lire de cette façon dans l'esprit des gens et de conserver ensuite le souvenir de ses découvertes.

Si je ne croyais pas être mort encore, du moins avais-je l'intime conviction que j'allais mourir bientôt ; cette considération me ramena à Haddon. Je fouillai son cerveau, et j'y vis qu'il craignait de couper une ramifica-

tion de la veine-porte. Mon attention fut distraite par les curieux changements qui s'opéraient dans ses lobes cérébraux. Sa volonté était comme le mince et fébrile rayon transmis par le miroir d'un galvanomètre ; ses pensées dansaient au-dessous, comme emportées par un courant, et les unes traversaient le foyer lumineux et net, tandis que les autres se tenaient vers le bord, noyées d'ombre. Justement le petit rayon s'immobilisait ; mais le moindre geste de Mowbray, le moindre son venu de l'extérieur, et même le moindre tressaillement de la chair vivante qu'il coupait faisaient frissonner ou virevolter la petite lueur. Soudain une poussée se fit dans l'agitation de son esprit : une nouvelle idée se présenta, et le petit rayon se précipita sur elle, plus vif qu'un poisson effrayé.

C'était stupéfiant de se dire que les multiples mouvements de l'homme ne dépendent que de ce rayon perpétuellement

mouvant, et que, par conséquent, pendant les cinq minutes qui suivirent, ma vie fut suspendue à ses oscillations.

Entre temps, Haddon devenait de plus en plus nerveux. On eût dit que l'image minuscule d'une veine coupée, image à chaque instant plus intense, allait déloger de son cerveau une autre image figurant une incision trop courte. Il eut peur ; sa crainte de couper trop peu se débattait contre sa frayeur de couper trop loin.

Puis, tout à coup, tel le flot s'échappant d'une écluse, une formidable ruée d'horrible certitude culbuta toutes ses transes; et, au même moment, je sentis que la veine était tranchée.

Haddon se jeta en arrière avec une exclamation rauque ; je vis perler une goutte de sang rouge brun, puis ce fut un ruissellement. Il était horrifié! Il jeta le bistouri tout

rouge sur la petite table, et aussitôt il se précipita sur moi, faisant avec son collègue des efforts fébriles et mal inspirés pour remédier au désastre.

— De la glace ! souffla Mowbray.

Je savais que c'en était fait, bien que mon corps se cramponnât encore à moi.

Je ne décrirai pas leurs tardifs essais de sauvetage; j'en suivais cependant tous les détails, car mes perceptions étaient plus nettes et plus vives que de mon vivant. Les pensées parcouraient mon esprit avec une vélocité incroyable, sans subir la moindre déformation. Je ne puis mieux comparer cet état qu'à l'effet produit par une dose raisonnable d'opium.

Dans un moment tout serait fini et je serais libre.

Je me savais immortel, mais que se

passerait il ? Est-ce que j'allais m'envoler tout à l'heure, chassé comme la fumée d'un fusil, dans quelque enveloppe à demi matérielle, sorte d'atténuation de mon être physique ? Est-ce que je me trouverais soudainement transporté parmi la multitude des morts et connaîtrais-je le monde sous l'aspect de la fantasmagorie qu'il m'avait toujours paru être ? Ou bien tomberais-je au milieu de quelque séance de spiritisme pour m'y livrer à de sottes et incompréhensibles manœuvres afin d'influencer un médium aveugle ?

C'était une curiosité très calme, une attente très neutre.

Alors j'éprouvai une sorte de tension, comme si un énorme aimant m'attirait hors de mon enveloppe matérielle. La tension grandissait sans cesse. J'étais un atome pour lequel luttaient des forces monstrueuses. Un



instant, un terrible instant, la connaissance me revint. Cette impression de chute, la tête la première, fréquente dans les cauchemars, cette même impression, mille fois plus intense ici, jointe à l'horrible obscurité, éclipsa toutes mes facultés. Les deux docteurs, mon corps le flanc ouvert, la petite chambre, tout cela disparut au-dessous de moi, comme un brin d'écume au bord d'un tourbillon.

Je voguais dans les airs, au-dessus de Londres. Très loin, en bas, le West End fuyait rapidement; car je m'imaginai voler à tire d'aile au-dessus du panorama que je découvrais à travers un léger brouillard fumeux ; c'étaient d'innombrables toits hérissés de cheminées, coupés de petites rues étroites encombrées de monde et de véhicules ; les squares m'apparaissaient comme de petites taches vertes, et les clochers des églises comme des épines dépassant la surface. Tout cela se déroulait, entraîné par la rotation du

globe autour de son axe et, en quelques secondes, à ce qu'il me sembla, je me trouvai au-dessus d'une agglomération de toits qui pouvait être Ealing. Au sud, la Tamise naissante serpentait en mince ruban bleu, encadrée par les chaînes lointaines et embrumées des Chiltern Hills et des North Downs, tels les rebords d'un vaste bassin.

Je montais toujours.

Tout d'abord je ne me rendis aucun compte de ce que pouvait signifier cette ascension.

À chaque minute le champ que ma vue embrassait se faisait plus spacieux, et les détails des villes, des campagnes, des monts et des vallées me semblaient de plus en plus brumeux, pâles et indistincts. Un gris lumineux confondait peu à peu le saphir des montagnes et les verts pâturages ; un lambeau de nuage, errant très bas et très loin vers

l'ouest, devenait d'un blanc éblouissant. Au-dessus de moi, la couche d'atmosphère se raréfiant, le ciel, que j'avais laissé bleu pâle, de ce bleu de printemps, prenait un ton plus profond, plus intense. La nuit venait rapidement: le ciel était maintenant aussi sombre qu'à minuit, bientôt aussi noir qu'une nuit sans lune, puis enfin d'un noir inconnu jusqu'à présent à mes yeux.

Alors une étoile brilla : beaucoup d'autres parurent, puis des milliers, des millions, des myriades, en multitudes infiniment plus considérables que jamais humain n'en a observé. Car l'azur du ciel est de la lumière de soleil et d'étoiles, tamisée et propagée à l'infini...

Or je vis des choses surprenantes. Comment? Je l'ignore. Assurément pas avec mes yeux de mortel. Le soleil me parut étrange, merveilleux incroyablement. Le

corps en était un disque d'un blanc aveuglant, — et non pas jaunâtre comme le croient ceux qui vivent sur notre planète, — tout rayé de traînées écarlates, et orné d'une frange mouvante de langues de feu rouge. Et, s'élançant dans le ciel, de part et d'autre du disque, étaient deux ailes blanc-argent, plus brillantes que la Voie Lactée, le faisant ressembler à ces globes ailés créés par l'art égyptien, plus qu'à tout ce que je me rappelle avoir jamais vu. Je reconnus la couronne solaire, bien que, durant mon existence terrestre, je n'en eusse jamais eu sous les yeux qu'un dessin.

Quand mon attention se reporta sur la Terre, je m'aperçus que j'en étais très loin. Je n'en distinguais plus depuis longtemps les campagnes et les villes : tous les paysages s'étaient fondus en un gris lumineux que bordait vers l'ouest le blanc étincelant des nuées floconneuses. À présent je discernais

les contours du nord de la France, et l'Irlande, et la Grande Bretagne tout entière, sauf la partie de l'Écosse qui disparaissait au delà de l'horizon au nord, ou celles qui se trouvaient masquées ou oblitérées par les nuages. La mer avait un aspect gris terne, plus foncé que la terre ferme ; et lentement ce vaste panorama se déplaçait vers l'est.

Tout cela s'était passé si rapidement que, jusqu'à ce que je fusse à plus d'un millier de milles de la Terre, je n'eus pas le temps de penser à moi. Maintenant je m'apercevais que je n'avais ni mains, ni pieds, ni aucun organe, et je n'en éprouvais ni trouble ni douleur.

Le vide m'entourait de toutes parts, car j'avais déjà laissé derrière moi les couches respirables; ce vide était froid au delà de toute imagination, mais je ne m'en sentais nullement incommodé. Les rayons so-

laires traversaient l'espace immense sans rien éclairer ou réchauffer, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un obstacle dans leur course.

Je regardais avec un parfait oubli de mon être, comme si j'eusse été Dieu lui-même. Et là-bas, au-dessous, s'enfonçant à un nombre infini de milles par seconde, dans ce minuscule point sombre qui désignait Londres, deux docteurs s'efforcent de ranimer la pauvre carcasse usée et déchiquetée que j'avais abandonnée. À cette vue je goûtais une sérénité et un soulagement tels que je ne les puis comparer à aucune joie humaine.

Alors je compris ce que signifiait mon ascension. L'aventure était si simple, si naturelle, que je m'étonnai de ne l'avoir jamais prévue.

J'avais été subitement délivré de la matière ; tout mon être physique gisait là, sur la Terre, tourbillonnant avec elle à travers l'es-

pace, rivé à elle par la gravitation, participant à son inertie, entraîné dans sa course épicycloïdale au tour du soleil — et, avec le soleil et les planètes, dans leur marche grandiose à travers l'infini.

Mais l'être immatériel, lui, ne connaît pas l'inertie, ne ressent rien de l'attraction de la matière vers la matière ; là où il abandonne son enveloppe charnelle, là il reste, immuable dans l'espace, — autant que l'espace l'intéresse encore.

Je ne quittais pas la Terre ; c'était elle qui me quittait, et avec elle le système solaire tout entier. Il devait y avoir dans l'espace ambiant, invisibles pour moi, une multitude innombrable d'âmes, surveillant la marche du globe terrestre, dépouillées, elles aussi, de leur enveloppe matérielle ; comme moi, ces âmes avaient fui les passions humaines et les généreux sentiments de la

brute sociable, — et, libres esprits, atomes de pensée neuve, elles s'émerveillaient de leur délivrance soudaine.

À mesure que je m'éloignais de l'étrange soleil blanc dans le firmament noir, et de la surface brillante de la Terre sur laquelle avait débuté mon existence, il me sembla que je m'élargissais dans des proportions incroyables ; je grandissais par rapport au monde que j'avais laissé, par rapport aux moments et aux périodes d'une destinée mortelle.

Bientôt je pus embrasser toute la sphère du globe, qui m'apparut vaguement convexe, comme l'astre des nuits dans son plein, mais plus grande. La forme argentée de l'Amérique se dessinait maintenant dans la partie baignée de lumière où j'avais cru reconnaître la petite Angleterre quelques minutes auparavant. De vaste qu'elle était, em-



plissant de son éclat une grande partie du ciel, la Terre diminuait et s'éloignait d'instant en instant. En se retirant, elle démasqua la Lune, dont le dernier quartier s'offrit à mes regards.

Je cherchai les constellations. Seuls, la partie d'Ariès qui se trouve derrière le soleil, et le Lion que la Terre couvrait m'étaient cachés. Je reconnus la bande sinueuse et découpée de la Voie Lactée, avec Véga très brillante entre le Soleil et la Terre. À l'opposé, Sirius et Orion étincelaient dans les ténèbres insondables. L'Étoile Polaire scintillait au-dessus de moi, et la Grande Ourse atteignait le bord du globe terrestre. Au delà, tout autour de la couronne resplendissante du Soleil, je découvrais de curieuses constellations que je n'avais jamais contemplées de ma vie, — notamment un groupe en forme de dague, que je savais être la Croix du Sud.

Toutes ces étoiles avaient le même aspect que lorsqu'on les aperçoit de la Terre; mais toutes les petites, que l'on ne distingue qu'à peine, brillaient maintenant sur le fond obscur du firmament, comme des étoiles de première grandeur, tandis que les astres les plus importants prenaient un éclat et une coloration impossibles à décrire.

Aldébaran était une tache de feu rouge-sang; Sirius condensait en un point l'éblouissement d'un monde de saphirs ; aucune scintillation n'agitait la tranquille splendeur de leur rayonnement.

Mes impressions possédaient une netteté et une fixité imperturbables : il n'y avait plus d'atmosphère pour les adoucir et les atténuer ; plus rien que l'infini obscur, constellé de ces myriades de points lumineux.

A présent la Terre ne paraissait pas plus grosse que le Soleil ; elle diminuait et

tournait à vue d'œil. L'espace d'une seconde, me sembla-t-il, elle fut réduite de moitié, puis elle continua à décroître avec rapidité.

Très loin, dans la direction opposée, la planète Mars luisait d'un éclat continu, comme une petite tête d'épingle rose.

Et je voguais, immobile dans le vide, regardant disparaître au-dessous de moi, sans une trace de terreur ni d'étonnement, la tache de poussière cosmique que nous appelons le monde !

Soudain je commençai à croire que ma notion du temps s'était modifiée ; que je me mouvais, non plus rapidement, mais avec une lenteur infinie ; qu'une période de jours sans nombre s'écoulait entre chacune de mes impressions distinctes. Pendant que je faisais cette constatation, la Lune accomplit une révolution autour de la Terre, et je pus suivre nettement le mouvement de Mars dans son

orbite. Et même il me parut que les époques se succédaient de plus en plus vite entre chacune de mes pensées, au point qu'un millier d'années ne représentait plus qu'une perception momentanée.

D'abord l'éclat des constellations avait été fixe sur l'arrière-plan ténébreux de l'espace infini ; mais bientôt je crus remarquer que le groupe des étoiles d'Hercule et du Scorpion se resserrait, tandis qu'Orion, Aldébaran et leurs voisines se dispersaient.

Tout à coup, du fond de l'obscurité, jaillit une multitude de fragments de roche, scintillant comme des grains de poussière dans un rayon de soleil et entourés d'un léger nuage lumineux ; ils se ruèrent autour de moi, puis en un clin d'œil s'évanouirent au loin.

Je vis alors grandir très rapidement un point, qui brillait faiblement à mes côtés;

c'était la planète Saturne, qui se précipitait vers moi. Elle grossissait de minute en minute, semblant dévorer le ciel sur son passage et cachant à chaque instant un plus grand nombre d'étoiles. Je distinguai sa masse aplatie et tournoyante, sa ceinture en forme de disque et sept de ses petits satellites.

Elle s'amplifia démesurément jusqu'à me dominer de son énormité ; puis je me trouvai pris dans une trombe de pierres cliquetantes, de poussières dansantes et de gaz tourbillonnants. Un moment j'observai au-dessus de moi la triple ceinture formidable, comme trois arches concentriques de lumière lunaire, dont l'ombre noire se dessinait sur la masse tumultueuse qui bouillonnait au-dessous.

Tout cela passa vertigineusement ; la planète poursuivit sa course comme la

foudre; pendant quelques secondes elle effaça le Soleil et peu à peu se réduisit à une tache noire ailée décroissant rapidement sur le fond irradiant de l'astre.

Quant à la Terre, atome initial de mon être, je ne la découvrais plus.

Tout le système solaire disparaissait ainsi avec une majestueuse impétuosité, dans le plus profond silence ; le Soleil lui-même ne fut plus qu'une étoile dans l'océan des étoiles, avec son cortège de planètes perdu dans la lueur confuse de l'éloignement.

J'étais entré dans l'univers extérieur, et il me sembla que j'embrassais l'immensité de la matière.

Toujours plus vite, les étoiles s'éteignaient dans l'abîme où s'étaient fondues Antares et Véga ; bientôt tout ce coin du ciel ne fut plus que la masse fuyante d'une nébuleuse, tandis que devant moi béait l'étendue

noire, où les astres étaient de plus en plus rares.

Je paraissais me diriger vers un point situé entre la ceinture et le glaive d'Orion ; de ce côté le vide s'accusait davantage à chaque seconde, comme un monstrueux gouffre où je tombais. Toujours plus vite, les mondes se précipitaient, tourbillon d'atomes silencieux, dans le néant. Des étoiles jetaient à ma rencontre des feux éblouissants dont la lueur colorait les planètes, comme des fantômes en révolution autour d'elles; puis elles dépérissaient pour s'évanouir de nouveau.

De jeunes comètes, des bouquets de météores, des grains clignotants de matière en ignition, des couronnes tournoyantes, passaient en sifflant, les uns à peut-être cent millions de milles de moi, d'autres, moins nombreux, plus près ; tous voyageaient avec une rapidité inimaginable au travers des

constellations, traînées d'aurore fuyant dans la nuit épaisse et incommensurable. Plus que jamais on eût dit un remous de poussière dans un rayon de soleil.

Le béant Au-delà où j'étais attiré se faisait toujours plus étendu, plus immense, plus profond. Maintenant un quart du ciel était noir et vide, et, dans sa course tournoyante, l'univers stellaire disparaissait derrière moi, comme rassemblé en un voile de clarté qui s'éloignait, telle une énorme chandelle romaine, au gré du vent.

J'étais parvenu dans le désert de l'espace. Même les ténèbres se firent plus intenses, tandis que les bataillons d'étoiles ne semblaient plus qu'un essaim lumineux dans un lointain inconcevable et que l'obscurité et le néant m'entouraient de toutes parts.

Bientôt le système solaire, cette petite cage de points où j'avais pris naissance, se



réduisit à un disque de lumière brumeuse ; dans une minute ce ne serait plus qu'une étincelle qui, à son tour, s'éteindrait complètement.

Tout à coup une sensation me revint, sous la forme d'une terreur accablante, comme un effroi de cette immensité noire, qu'aucun mot ne saurait rendre, comme une ardente résurrection du besoin de société et de sympathie.

D'autres âmes existaient-elles dans cette obscurité, invisibles pour moi, comme moi pour elles? Ou bien étais-je vraiment seul ? Étais-je passé, de l'existence, dans un état qui ne serait ni l'être ni le non-être ? Dépouillé de l'enveloppe de mon corps, de mon enveloppe matérielle, la sécurité illusoire qu'inspire la présence d'autres créatures m'avait fui.

Tout était nuit et silence.

J'avais cessé d'être.

J'étais du néant.

Tout était du néant, à l'exception de cet atome infinitésimal de lumière qui sombrait dans l'abîme.

J'essayai d'écouter et de voir, mais pendant un instant il n'y eut que l'infini silence, les ténèbres intolérables, l'horreur et le désespoir.

Alors je vis, autour du halo où s'était condensé le monde entier de la matière, s'élever une faible lueur. Une bande s'étendait de part et d'autre, où le noir n'était pas absolu. Je la considérai pendant des siècles, me sembla-t-il, et, au cours de cette longue période, la tache s'affirma imperceptiblement ; puis, auprès de la bande, surgit un nuage aux contours indécis et teinté d'un brun très pâle.

Je me sentis dévoré d'impatience ; mais les formes s'accusaient si lentement qu'elles paraissaient changer à peine. Que pouvaient-elles contenir ? Que signifiait cette tache roussâtre dans l'éternelle nuit de l'immensité ?

Les contours du nuage paraissaient grotesques : agrippé sur sa base par quatre projections de sa masse, il se terminait au-dessus par une ligne droite. Que signifiait ce fantôme ? Certainement j'avais déjà vu cela quelque part ; mais je ne pus me rappeler ce que c'était, où je l'avais vu ni quand. La réalité se fit jour tout à coup.

C'était un poing fermé.

Je me trouvais seul dans l'espace, seul avec ce poing énorme et sombre, sur lequel, comme un insignifiant amas de poussière, l'Univers matériel reposait tout entier.

Je l'examinai pendant un temps inter-

minable. A l'index brillait un anneau ; et l'univers d'où j'étais sorti n'était qu'une tache de lumière sur la courbe de l'anneau. Et l'objet que serrait la main avait l'apparence d'un sceptre noir.

Toute une longue éternité, je restai à contempler cette main, cet anneau et ce sceptre, dans la crainte et l'attente désespérées de ce qui allait se passer. Je crus qu'il ne se passerait rien, que je regarderais éternellement, sans voir autre chose que la main et ce qu'elle tenait, et sans y rien comprendre.

L'univers n'était-il qu'un reflet de quelque Être plus grand ? Nos mondes n'étaient-ils que les atomes d'un autre univers, et ceux-ci d'un autre, et ainsi de suite dans une progression sans fin ?

Et qu'étais-je moi-même ? Étais-je vraiment immatériel ? Dans cet état de perplexi-

té, une sensation me surprit d'un corps qui se reconstituait autour de moi.

À l'entour de la main, le gouffre de ténèbres s'emplit de mouvements impalpables où se discernaient des formes incertaines.

Puis soudain un bruit me parvint, un son de cloches, frêle comme s'il arrivait d'infiniment loin ; étouffé comme s'il passait à travers d'épaisses couches d'obscurité ; vibrant d'une résonance assourdie, avec de vastes intervalles de silence entre chaque battement.

La main sembla serrer plus fortement le sceptre. Au-dessus, vers le zénith des ténèbres, je vis un cercle phosphorescent, comme une sphère spectrale d'où paraissaient sortir les sons ; au dernier battement, la main disparut : l'heure était venue sans doute. J'entendis un tumulte d'eaux ruisse-lantes. Mais le sceptre noir restait, rayant le

ciel d'une grande bande brillante.

Et alors, semblant monter des profondeurs les plus reculées de l'espace, une voix parla :

— Il n'y aura plus de douleur !

À ces mots, une joie radieuse, presque pénible dans son intensité, m'envahit. Je vis luire le cercle phosphorescent et briller le sceptre noir... Je vis encore bien d'autres choses très nettement...

Le cercle était le cadran de la pendule ; le sceptre était la barre du lit. Haddon debout au pied et appuyé à la barre, tenait à ses doigts une petite paire de ciseaux. Par-dessus son épaule, je distinguai les deux aiguilles de la pendule sur le chiffre XII.

Mowbray lavait un instrument dans une cuvette, sur la table octogonale; et, à mon côté, j'éprouvais une sorte d'engourdis-

sement dont on ne pouvait dire que ce fût une douleur.

L'opération ne m'avait pas tué.

Bien au contraire, j'étais délivré de la sombre mélancolie qui me hantait depuis près de six mois.

# **Le cambriolage d'Hammerpond Park**

Faut-il considérer le cambriolage comme une profession, comme un sport, ou comme un art ? Sa technique est trop peu précise pour qu'il soit une profession, et ses prétentions à l'art sont gâtées par l'élément de cupidité qui mitige ses triomphes. En somme, il semble juste de le ranger au nombre des sports, d'en faire un sport pour lequel aucune règle n'a jusqu'à présent été formulée, et dont les prix sont distribués d'une manière dénuée de tout appareil.

C'est ce manque d'apparat qui mit brusquement fin à la carrière de deux débu-



tants pleins de promesses, dans l'affaire d'Hammerpond Park.

L'enjeu, dans cette affaire, consistait surtout en diamants et autres bibelots, appartenant à la jeune lady Aveling. Le mariage de miss Montague Pangs avait été bruyamment annoncé dans les journaux, qui avaient énuméré la quantité et décrit la qualité des cadeaux de la corbeille, en révélant que les jeunes mariés passeraient la lune de miel dans leur château d'Hammerpond. La description de tant de prix alléchants avait provoqué une sensation considérable dans le petit cercle de sportsmen dont Mr Teddy Watkins était le chef incontesté, et il fut décidé que l'habile homme, accompagné d'un assistant dûment qualifié, se rendrait au village d'Hammerpond pour y exercer ses talents professionnels. D'un naturel réservé, Mr Watkins résolut de faire cette visite incognito, et, après avoir minutieusement examiné

les conditions de l'entreprise, il adopta le rôle de peintre paysagiste et le modeste nom de Smith. Il partit le premier ; son compagnon ne devait le rejoindre que dans la dernière soirée de son séjour.

Avec ses toits de chaume et sa vieille église, au milieu des landes et des bois, le village d'Hammerpond est un des plus jolis du Sussex; aussi, lorsque Mr Watkins débarqua avec sa valise, deux toiles intactes, sa boîte et son chevalet, une ingénieuse petite échelle pliante, ses pincés-monseigneur et des rouleaux de fil de fer, fut-il accueilli avec effusion et cordialité par une demi-douzaine d'autres chevaliers du pinceau. Son déguisement devenait inopinément plausible, mais il lui valut par contre l'avantage de conversations esthétiques pour lesquelles il n'était que très imparfaitement préparé.

— Avez-vous exposé souvent ? lui de-

manda le jeune Porson, dans la grande salle de l'hôtel du Coche où, dès le soir de son arrivée, Mr Watkins accumulait de précieux renseignements sur la localité...

— Très peu, quelques croûtes ici et là, répondit Mr Watkins.

— Au Salon ?

— Des fois...

— Vous avez déjà travaillé en plein air ?

— À l'occasion.

— Vous faites aussi le portrait ?

— Quand ça en vaut la peine ; mais je suis venu ici pour peindre le château au clair de lune.

— Vraiment ! s'écria Porson. Voilà une idée qui n'est pas banale !

— N'est-ce pas? Ça m'a paru intéres-

sant et j'espère m'y mettre demain soir.

— Comment ! Vous n'allez pas peindre en plein air, la nuit !

— Pourquoi pas ?

— Mais comment verrez-vous votre toile ?

— Oh ! j'ai de bons yeux... et puis j'emporterai une lanterne spéciale.

— Mais c'est la nouvelle lune en ce moment ! objecta Porson.

— S'il n'y a pas le clair de lune, il y aura toujours le château, répliqua Watkins. Je peindrai le château d'abord, et je mettrai la lune après.

— Ah ! fit Porson, trop décontenancé pour continuer la conversation.

L'hôtelier, qui, pendant cet entretien technique, avait observé un silence respectueux, reprit son colloque avec Mr Watkins.

— On prétend qu'il n'y a pas moins de trois agents de police qui montent la garde, la nuit, dans le château, à cause des bijoux de la jeune lady Aveling. Il y en a un qui est venu ici, hier, prendre un verre avec le second valet de pied.

Au crépuscule, le lendemain, Mr Watkins, chargé d'une toile, de son chevalet, et d'une boîte aux dimensions respectables contenant une infinité d'outils, cheminait par le joli sentier qui, à travers le bois de hêtres, mène à Hammerpond Park ; et il installa son matériel dans une position stratégique qui commandait le château. Mr Raphael Stant, qui revenait des fours à chaux, dont il avait fait quelques études, aperçut alors son confrère, et, sa curiosité ayant été éveillée par ce que Porson avait raconté du nouveau venu, il bifurqua dans cette direction, avec l'idée de discuter de l'art nocturne.

Mr Watkins ne se doutait pas de cette visite. Une amicale conversation entre le maître d'hôtel du château et lui venait de se terminer, et le majestueux personnage, suivi des trois chiens favoris qu'il était dans ses fonctions de promener, s'éloignait vers le parc. Avec un air affairé, Mr Watkins mélangeait des couleurs sur sa palette. Stant, en approchant, fut stupéfait de constater que la nuance obtenue était un vert émeraude aussi criard et vif qu'il est possible de l'imaginer. À la vue de ce hardi mélange, il fit entendre entre ses dents un sifflement. Mr Watkins tourna la tête, visiblement ennuyé.

— Que diable allez-vous faire avec un vert pareil? demanda Stant.

Mr Watkins comprit que le zèle qu'il déployait dans le but de donner le change au maître d'hôtel lui avait fait commettre quelque gaffe technique. Il regarda Stant et

hésita.

— Excusez ma question, reprit Stant, mais ce vert est quelque peu ahurissant et j'en suis resté éberlué. Qu'avez-vous l'intention de peindre avec cela ?

Mr Watkins fit appel à toutes les ressources de ses facultés. Une attitude énergique pouvait seule sauver la situation.

— Si vous continuez à rester là pour me gêner, c'est votre figure que je barbouillerais avec cela ! déclara-t-il rageur.

Stant se retira, car il était un homme paisible et qui avait le sens de l'humour. En descendant au village, il rencontra Porson et Wainwright.

— Ce type-là, dit-il, en parlant du soi-disant Smith, ce type-là est un génie ou bien un fou dangereux. Allez donc voir un peu son vert !

Et il poursuivit sa route, tout réjoui par la perspective d'une joyeuse mêlée autour d'un chevalet, avec la figure de ses amis badigeonnée de vert.

Mais Mr Watkins se montra beaucoup moins agressif envers Porson et Wainwright. Il leur expliqua que son vert était destiné à former la première couche sur la toile.

— Oui, avoua-t-il, c'est une méthode absolument nouvelle et de mon invention.

Mais, après cette confidence, il manifesta plus de réserve, insinuant qu'il n'avait aucune intention de révéler son secret au premier venu, et il ajouta quelques remarques sarcastiques sur le compte de ces « types patelins » qui feignent de s'intéresser à ce que font les autres, pour essayer de « chiper » leurs procédés. Sur quoi, les deux peintres délivrèrent Mr Watkins de leur présence.



L'obscurité s'épaissit; une à une, les étoiles parurent. Les corbeaux, dans les grands arbres, étaient depuis longtemps assoupis. Tous les détails d'architecture du château se confondirent en une silhouette imprécise. Les fenêtres du salon s'illuminèrent de vives clartés, les vitrages du jardin d'hiver miroitèrent brillamment, et, par ci par là, la fenêtre d'une chambre s'éclaira d'une lumière jaune. Sur la pelouse, le chevalier était resté seul, et la pureté de la toile qu'il supportait était souillée d'un mot fort peu civil, tracé en gros caractères, d'un vert éclatant. Mais dans un massif d'arbustes touffus, Mr Watkins était à l'œuvre, avec son aide, qui l'avait discrètement rejoint par l'avenue carrossable.

Mr Watkins se félicitait de l'ingénieux stratagème, grâce auquel il avait réussi à transporter tout son matériel sur le lieu même des opérations.

— Voilà le cabinet toilette, indiquait-il à son complice. Aussitôt que la femme de chambre en sortira pour aller souper, c'est nous qui entrons. Sapristi ! il est tout de même épatant, ce château, comme cela, dans la nuit, avec ses fenêtres éclairées. Ah ! si j'étais peintre pour de bon... Dis donc, Jim, tu as bien tendu le fil de fer dans l'allée de la buanderie ?

Avec mille précautions, il s'avança jusque sous la fenêtre du cabinet de toilette, et commença à ajuster son échelle pliante; pendant ce temps, Jim surveillait le fumoir. Mr Watkins était un praticien beaucoup trop expérimenté pour éprouver la moindre émotion en procédant à ces préparatifs. Mais tout à coup, presque à côté de lui, il entendit un violent fracas suivi d'un juron étouffé. Quelqu'un avait trébuché dans le fil de fer. Il y eut des pas précipités sur le gravier. Comme tous les véritables artistes, Mr Wat-

kins était un homme singulièrement timide; il lâcha immédiatement son échelle et se mit à fuir avec circonspection à travers les massifs. Il perçut vaguement deux individus à ses trousses et il crut distinguer devant lui la silhouette de son acolyte. L'instant d'après, il franchissait le petit mur de clôture du jardin et s'élançait dans le parc. Quelqu'un aussi sauta le mur derrière lui.

Ce fut une course éperdue dans la nuit, sous les arbres. Mr Watkins, agile et bien entraîné, gagnait de vitesse le personnage haletant qui fuyait devant lui. Tous deux couraient en silence, mais, sur le point de rattraper l'autre, Mr Watkins fut pris d'un doute affreux. Au même moment, l'individu tourna la tête et poussa une exclamation de surprise.

— Ce n'est pas Jim ! pensa Mr Watkins.

À l'instant, l'autre se jetait aux genoux

du peintre et les deux hommes roulèrent à terre, corps à corps.

— Un coup de main, Bill ! appela l'inconnu en voyant survenir un troisième larron.

Et Bill, incontinent, prêta la main, les deux même, et poussa la complaisance jusqu'à y joindre les pieds. Le quatrième fuyard, Jim vraisemblablement, avait dû filer par une direction différente; en tout cas, il ne rejoignit pas le trio.

Le souvenir que Mr Watkins a gardé des incidents qui occupèrent les deux minutes suivantes est extrêmement vague. Il se rappelle confusément avoir enfoncé son pouce dans le coin de la bouche de son premier adversaire, et maintenu à terre par les cheveux. pendant quelques secondes, la tête de l'individu répondant au nom de Bill. Il reçut aussi, en un grand nombre d'endroits

différents, des coups de pied administrés, lui sembla-t-il, par une multitude de gens. Puis l'individu qui n'était pas Bill appuya son genou au-dessous du diaphragme de Mr Watkins en le tirant par les épaules, comme s'il eût voulu le casser en deux.

Quand ses sensations furent un peu moins embrouillées, il se retrouva assis sur l'herbe, avec huit ou dix personnes debout, dans l'ombre, autour de lui, qui attendaient apparemment qu'il eût recouvré ses esprits. Il supposa piteusement qu'il était capturé, et il aurait probablement émis quelque réflexion philosophique sur l'inconstance de la fortune, si certains lancinements internes n'eussent refréné ses dispositions oratoires.

Mais il eut promptement remarqué que ses poignets étaient libres de menottes et qu'on lui tendait un flacon de cognac. Ce témoignage inattendu de bienveillance le tou-

cha beaucoup.

— Il reprend connaissance, dit une voix qu'il crut reconnaître pour celle du second valet de pied du château.

— Nous les tenons, monsieur, tous les deux, et grâce à vous, déclara le maître d'hôtel, qui lui présentait le flacon.

Personne ne répondit, et cependant Mr Watkins ne comprit pas que cette phrase s'adressait à lui.

— Il est encore tout étourdi, articula une voix inconnue. Les malandrins l'ont à moitié assommé.

Mr Teddy Watkins décida de rester étourdi jusqu'à ce qu'il pût mieux saisir la situation. Il distingua, au milieu des silhouettes qui l'entouraient, deux formes humaines debout, côte à côte, en une attitude morne et abattue, et il y avait quelque chose,

dans la position de leurs épaules, qui indiquait, à l'œil expérimenté de Mr Watkins, que leurs bras étaient entravés. D'un seul coup, il comprit. Vidant d'un trait le flacon, il se leva en chancelant, aidé par quelques spectateurs compatissants et salué d'un murmure sympathique.

— Votre main, monsieur, votre main, dit une des formes proches de lui. Et permettez-moi de me présenter moi-même. Je vous suis extrêmement reconnaissant. Ce sont les bijoux de ma femme, lady Aveline, qui ont tenté ces deux malfaiteurs.

— Enchanté de faire votre connaissance, my lord, bredouilla Teddy Watkins.

— Vous avez sans doute aperçu ces coquins qui se glissaient dans les massifs et vous leur êtes tombé dessus ?

— C'est à peu près comme cela que ça s'est passé, approuva Mr Watkins.

— Vous auriez dû attendre jusqu'à ce qu'ils eussent pénétré par la fenêtre, continua lord Aveling. Si l'effraction avait été commise, leur affaire eût été plus grave. Et vous avez eu de la chance que deux des agents fussent auprès de la grille et se soient lancés sur vos traces. Vous n'auriez certainement pas pu, à vous seul, les arrêter tous les deux. Quoi qu'il en soit, vous avez agi là avec un rare courage.

— Oui, j'aurais dû penser à tout cela, convint Mr Watkins. Mais on ne saurait songer à tout.

— Assurément non, conclut lord Aveling. Ces bandits vous ont honteusement malmené... Vous paraissez boiter... Puis-je vous offrir mon bras ?

La petite troupe se mit en marche vers le château, et, au lieu d'y pénétrer par la fenêtre d'un cabinet de toilette, Mr Watkins y



entra par la porte d'honneur et au bras d'un lord en chair et en os.

— Voilà, se disait-il, légèrement ému, et enclin de nouveau à la belle humeur, voilà ce qui s'appelle cambrioler en grand style !

Les « bandits » examinés à la clarté du lustre, furent identifiés comme des amateurs locaux, inconnus de Mr Watkins. On les emmena à l'office, où ils furent gardés à vue par les trois agents de police, deux gardes-chasse avec leurs fusils chargés, le majordome, un palefrenier et un charretier, en attendant que le jour rendît possible leur transfert à la prison d'Hazelhurst.

Au salon, chacun se dépensait en mille petits soins pour Mr Watkins. Il fut étendu sur un sofa et on ne voulut pas entendre parler de son retour au village ce soir-là. Lady Aveling proclamait qu'il avait l'air tout à fait original et avoua qu'elle s'était fait de Turner

une image à peu près semblable. Quelqu'un apporta une curieuse petite échelle pliante qu'on avait ramassée dans un massif, et on expliqua au courageux artiste comment l'outil se manœuvrait. On décrivit longuement de quelle façon des fils de fer avaient été tendus en travers des allées, dans le but évident de faire culbuter quiconque se serait risqué à poursuivre les malfaiteurs, et on le complimenta d'avoir échappé à ces pièges. Enfin, on lui montra les bijoux de la corbeille.

Mr Watkins eut le tact de ne pas parler outre mesure, et, chaque fois que la conversation présentait pour lui quelques difficultés, il se rejetait sur ses douleurs internes.

Bientôt, il sentit un désagréable lumbago le saisir et il se prit à bâiller. À point nommé, tout le monde fut d'avis qu'il était cruel de fatiguer ainsi ce malheureux après une

pareille secousse. Aussi lui permit-on de se retirer de bonne heure dans sa chambre, la petite chambre rouge, contiguë à l'appartement de lord Aveling.

Le soleil levant trouva dans le parc d'Hammerpond un chevalet abandonné, avec une toile portant une inconvenante inscription peinte en vert, et le château en grand remue-ménage ; mais si ce soleil retrouva les traces de Mr Teddy Watkins et des diamants de lady Aveling, il n'a pas encore communiqué le renseignement à la police.

## Le tracas de vivre

J'ignore si ce qui suit provoquera la sympathie des lecteurs dans une proportion de cinquante pour cent, par exemple. Peut-être mon cas est-il unique; et mon témoignage alors n'éveillera qu'une simple curiosité. Quoi qu'il en soit, ma sincérité est absolue.

Est-ce là seulement une humeur passagère, et une satisfaction rayonnante est-elle ma véritable attitude envers les choses ? Ou bien est-ce là ma véritable attitude, et la phase exubérante l'exception ? Je ne saurais le décider. Du reste, ça n'a probablement pas d'importance.

L'essentiel est que je trouve la vie ex-

trémement ennuyeuse.

Certes, je ne tiens pas à proférer contre la vie d'injurieuses accusations. Selon moi, elle n'est ni particulièrement triste, ni particulièrement détestable. Parfois même elle est, à coup sûr, amusante. À vrai dire, je ne connais rien du même genre qui puisse soutenir la comparaison avec elle. Mais il y a, entre une acceptation aveugle et une judicieuse appréciation, une différence marquée.

Quelquefois, donc, j'estime que la vie est un tracas.

Pour vous en donner un exemple probant, toutes les choses fastidieuses qu'il faut faire le matin en se levant sont de celles contre lesquelles je récrimine. En premier lieu vient la toilette, toute cette période de confidences personnelles qu'on ne sollicite pas, et je vous avoue franchement que, si ce n'était d'Euphémie, je ne me débarbouillerais

jamais. On exagère beaucoup la nécessité de se laver. Les gens vulgaires, non seulement professent une véritable passion pour cette pratique, mais encore le fait de ne pas être lavé leur inspire une horreur physique. C'est une sorte d'hypocrisie. Je puis comprendre qu'une éponge de bain vous fasse éprouver, la première fois qu'on s'en sert, les délices de la nouveauté, et qu'on y prenne plaisir la deuxième et la troisième fois ; mais de là à continuer jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, sans espoir d'en jamais voir la fin !...

Puis il y a la barbe... Je suis obligé de me raser, parce qu'Euphémie me déteste avec des joues rugueuses, — et j'admets, ma foi, que je me déteste ainsi moi-même. Pourtant, si j'étais seul, je ne pense pas que mon goût personnel interviendrait dans ma résolution ; c'est un aveu que je me fais. Ou bien je gratte d'estoc et de taille avec un rasoir

qui ne coupe pas, — mes rasoirs ne coupent jamais, — jusqu'à ce que je finisse par ressembler à un chenapan de Whitechapel, avec des touffes de poils sur le menton, comme sur le crâne d'un Boschiman ; ou bien il faut que je passe toute la matinée à me faire tripoter la figure par les mains moites d'un coiffeur. Dans l'un et l'autre cas, l'obligation est également répugnante et elle dévore un temps précieux qu'on pourrait employer à « vivre ». Et de plus, j'ai calculé que la longueur des poils de barbe ainsi gaspillés, mis bout à bout, couvrirait la distance d'ici à Berlin. Tant d'énergie vitale gâchée en pure perte ! Je suppose que c'est là encore une des conséquences du péché originel et de la malédiction première, et je m'efforce de la supporter comme un homme. Mais ce n'en est pas moins un tracas.

Après cela, vient la chasse au bouton de faux-col. De toutes les inventions idiotes,

le faux-col moderne est la pire. Un homme à qui la tâche incombe d'écrire pour des lecteurs tels que les miens ne saurait penser, le soir, en se couchant, à l'endroit où il place le bouton de son faux-col : il garde toutes ses pensées à un niveau infiniment plus élevé. En conséquence, il arpente sa chambre à coucher, réfléchissant de toutes ses facultés, et laissant tomber au hasard ses objets personnels, ici un veston, là un faux-col, et semant ainsi pour le lendemain matin une récolte malaisée. Ou bien, il s'assoit sur le bord de son lit, lançant ses effets de droite ou de gauche.

J'ai lancé dans les airs mes pantoufles fourrées ! comme chante le poète, et, au réveil, il les retrouve dans les recoins les plus impossibles, où il s'attend le moins à les voir. Et, à propos de coucher, régulièrement, avant qu'Euphémie en assumât la responsabilité, j'oubliais de remonter ma montre.



D'ailleurs, c'est maintenant l'un des soins qu'elle néglige.

Après le lever, il y a le petit déjeuner. Certains opineront que c'est là un moment délectable, mais je suis différemment constitué. Il y a d'abord le corps du délit, c'est-à-dire la pitance à ingurgiter ; et ensuite il y a le journal. À part le visage d'une beauté à la mode, je ne sais rien de plus absolument dénué d'intérêt qu'un journal du matin. Vous espérez toujours y trouver quelque chose, mais c'est en vain ! Parfois je perds ainsi la moitié de ma matinée à tourner et retourner les pages, essayant de découvrir pourquoi on les publie. Si je dirigeais un quotidien, je crois que je ferais comme mon père quand il m'écrivait : « Rien de nouveau ; tout va de même, et le village discute toujours les chaussettes rouges de M. le Curé. » Voilà qui est pour lui une longue lettre, et il reste les marges pour lire ce qui manque.

Eh mais, j'oubliais : il y a aussi le courrier, chaque matin au petit déjeuner. Remarquez bien que je ne m'irrite pas de recevoir des lettres. On peut au moins les parcourir au lieu de manger. Elles sont distrayantes, en un sens, et il vous reste la faculté de les déchirer quand vous avez fini de les lire; sous ce rapport, au moins, elles ont l'avantage sur les gens qui viennent vous voir. D'ordinaire aussi, il n'y a pas besoin d'y répondre. Mais quelquefois Euphémie s'empare de celles que je n'ai pas encore déchirées et, de son ton dictatorial, elle déclare qu'il faut y répondre, que je ne peux pas faire autrement. Pourtant elle sait que rien ne me remplit d'une horreur plus atroce que de répondre à des lettres. Cela me paralyse. Il m'arrive de passer des journées entières à déplorer le temps qu'il me faudra gâcher pour répondre à d'inutiles impertinences : réclamations de livres qu'on m'a prêtés, rappels que telle co-

tisation ou tel abonnement ne sont pas encore payés, invitations à aller m'ahurir devant des personnages aussi distingués que discourtois; bref, toute sorte de tracas.

La question des lettres et des invitations m'amène à parler des amis. J'éprouve une certaine aversion pour la plupart de mes semblables. À Londres, sur les trottoirs, ils se fourrent toujours dans vos jambes, ou, dans le train, ils envahissent votre compartiment. À la campagne, ils vous contemplent bouche bée... Quant à mes amis, je les déteste. Cependant Euphémie déclare qu'il me faut « entretenir » mes relations. Ce serait bel et bien si ces relations étaient réellement de vrais amis, tenaient compte de mes susceptibilités, et me laissaient en paix, seul dans mon coin. Mais non ! Ils débarquent dans tous leurs atours, me font mille sourires et mille simagrées dans l'espoir que je me joindrai à leur caquet. La « conversation po-

lie » m'a toujours paru n'être qu'une perversion du don précieux de la parole, qui nous a été dispensé, selon moi, pour l'agrément de l'existence et non pour en être la plaie. À cet égard, les nouveaux amis sont les pires. Avec les anciens, on est plus à son aise : on leur donne quelque chose à manger ou à boire, ou à regarder, n'importe quoi, et cela vous permet de vous retourner vers la cheminée pour continuer à fumer tranquillement. Mais, de temps en temps, Euphémie, ou le Destin, m'inflige un nouvel être humain. Je ne parle pas d'un bébé, encore que la tournure de la phrase le laissât supposer; mais une nouvelle connaissance, un aspirant à l'intimité. Et le misérable, tout vexation et contradiction, ne cesse de s'agiter autour de moi, s'efforçant, je crois, de découvrir quels sujets de conversation m'intéressent, alors qu'en réalité il n'y en a pas qui m'intéressent. Oui, sans doute, à deux ou trois re-

prises, j'ai rencontré de mes congénères avec qui j'aurais réussi, au bout d'un certain temps, à entretenir un commerce agréable ; mais, dans mon présent état d'esprit tout au moins, je me demande s'il est un seul être humain qui vaille l'ennui de faire une nouvelle connaissance.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des tracastypes. Je pourrais en spécifier cent autres. À vrai dire, dans mes moments désenchantés, je me figure que la vie est uniquement composée de tracas. Il y a mille détails pratiques horripilants : la continuelle anxiété de savoir la date approximative ou l'heure de la journée. Il y a les achats indispensables, dont, en réalité, Euphémie se charge en partie, encore qu'elle se limite aux chaussures, gants, bonneterie et vêtements. Il faut aussi confectionner certains petits paquets, mettre la main sur des bouts de ficelle, des bandes, des enveloppes, des timbres, — toutes

choses qu'Euphémie pourrait bien faire pour moi. Il faut retrouver son chemin pour rentrer, après une tranquille et méditative promenade. Il faut dénicher les allumettes pour allumer la pipe. Je rêve parfois d'un monde meilleur, où pipes, tabac et allumettes resteraient perpétuellement en compagnie, au lieu de se fuir obstinément. Mais Euphémie a la manie de fourrer les objets dans des coins et des cachettes qu'elle dénomme « leur place ».

Ce ne sont là que des ennuis insignifiants, direz-vous. Vous en parlez à votre aise! Chacun d'eux exige de moi une activité et une vigilance incessantes, qui épuisent mes facultés et mon système nerveux. J'ai calculé jadis que, pour vaquer à la masse colossale de ces petits soins, je gaspille tous les trois mois un chef-d'œuvre. Comment voulez-vous que je n'y songe pas et que je ne cherche pas les causes profondes de ma mi-

sère ? Faut-il fermer les yeux sur le résultat de mon enquête ?

J'ai donc eu cette révélation qu'il existe encore un autre tracas, une sorte de tracas des tracas, et j'hésite à vous en faire la confidence. C'est lui qui rassemble et ordonne ce troupeau confus des tracas et les rend formidables. C'est à proprement parler le Tracas en Chef. C'est... Eh bien! c'est Euphémie !

Certes j'adore jusqu'à la trace de ses pas, mais, tout de même, la vérité est la vérité. Euphémie est un tracas. J'avoue que cette brave petite femme m'aide de toutes les façons imaginables. Je souhaite seulement qu'elle m'aide moins. Elle est si évidemment responsable de tout. Elle me fait lever le matin, — ce que je ne tolérerais d'aucune autre personne, — et elle surveille sévèrement mon menton et mon cou. Si ce n'était d'elle, je pourrais m'allonger dans les fauteuils,

sans col, sans cravate, avec le vieux veston qu'elle a donné au mendiant; je fumerais, je laisserais pousser ma barbe, sans me soucier des tracas. Jamais je ne prendrais de tub, jamais je ne me raserais, jamais je ne répondrais à aucune lettre, jamais je n'irais en visite, jamais je ne me livrerais au moindre travail, sinon peut-être, de temps en temps, une carte postale injurieuse à un éditeur. Bref, je me prélasserais tout à mon aise.

Parfois il m'arrive de songer que cet état m'est exclusivement particulier. D'autres fois, je me figure que je formule les sentiments secrets de tous les représentants de mon sexe. Je soupçonne alors que l'idéal serait d'agir comme le noble sauvage : nous débarrasser de toutes nos hardes et nous vautrer où il nous plaît, si seulement l'un d'entre nous avait le courage de donner l'exemple. Ce sont les femmes, — sauf le respect et l'amour que je dois à Euphémie, — qui nous



obligent à travailler et nous imposent tous les tracas. Elles nous contraignent à observer le décorum et nous rappellent que nous avons une situation sociale à conserver. Somme toute, je ne fais pas là une découverte si originale : relisez donc le troisième chapitre de la Genèse. Et puis souvenez-vous de quelle façon Carlyle parle d'un certain costume historique tout en peau.

Je ressens un frisson de convoitise en me remémorant ce quaker de Fox et son complet de cuir. Imaginez-vous cela si vous le pouvez. On n'aurait plus jamais à pâlir sous les regards scrutateurs du tailleur. Mais j'y pense ! L'Américain Thoreau, lui aussi, fut, en même temps que prophète, l'un des pionniers de cette Émancipation des Tracas !

Et puis les cloîtrés silencieux qui distillent notre Chartreuse, pour quelles raisons vivent-ils dans la retraite ? À explorer ainsi

les avenues de l'histoire, je découvre les traces de sages qui vécurent à l'écart — d'hommes qu'on s'accorde à qualifier de sages. Dans tous les temps, on retrouve cette alliance de la solitude, du silence et de la sagesse. Les saints ermites !... Je l'accorde, ils affirmaient fuir les méchants et rechercher la vertu, mais j'ai à présent la conviction qu'ils fuyaient les tracasseries.

Nous savons tous qu'ils professaient une intense aversion pour toutes les obligations domestiques, que jamais ils ne se baignaient, ne se rasaient, ne dînaient, ne faisaient de visites, n'endossaient de vêtements neufs. Des saints, vraiment !... Mais non, ils étaient les vrais viveurs !...

On nous a proposé une Religion sans Théologie. Pourquoi pas une Thébaïde d'incrédules ? Je me dis quelquefois qu'il suffirait d'un brave pour commencer... N'étaient

les histoires que ne manquerait pas de faire Euphémie, je serais ce brave-là. Mais je suis sûr qu'elle viendrait me relancer et me tourmenter de pire façon que ne le fut jamais saint Antoine, jusqu'à ce que je me recharge du fardeau des tracas. C'est pour cela que je ne risque pas une tentative inutile...

Cependant je voudrais bien savoir si je suis le seul à avoir fait cette expérience !

## La déconvenue de Jane

De mon cabinet de travail, où je suis en train d'écrire, je puis entendre un bruit de balai et de pelle à poussière : c'est Jane, notre bonne, qui descend l'escalier !

Jadis, en s'accompagnant de ces instruments, elle entonnait des cantiques, ou l'air qu'une vogue momentanée rendait presque national ; mais depuis quelques mois elle ne chantait plus, et même elle paraissait apporter tout son soin à sa besogne.

Il fut un temps où j'aurais payé cher un tel silence, et ma femme une telle assiduité ; maintenant que nos vœux sont exaucés, nous n'en ressentons pas tout le contentement que nous imaginions.

Pour être franc, et bien qu'il y ait une petite lâcheté à l'avouer, j'éprouverais un secret plaisir à entendre Jane fredonner «Daisy» ou même casser une assiette, au besoin une des belles assiettes vertes d'Euphémie ; au moins ainsi serais-je certain que la période fatale tire à sa fin.

Pourtant combien nous désirions ne plus rien savoir du « bon ami » de Jane avant qu'elle-même cessât d'en parler ! Jane a toujours été très libre de langage avec ma femme ; elle discourait admirablement dans la cuisine sur une infinie variété de sujets, à tel point qu'il m'arrivait parfois (notre maison n'est pas très grande) de laisser ouverte la porte de mon cabinet pour suivre la conversation.

Mais depuis la venue de William, c'était toujours William, rien que William ; William par ci, William par là ; et quand nous

croyions le sujet épuisé, elle repartait encore sur William.

Les fiançailles durèrent trois années pleines, pendant lesquelles nous ne sûmes jamais de quelle façon elle avait connu William et en était devenue si entichée; elle gardait son secret. Pour ma part, j'incline à penser que la rencontre s'était faite au coin de rue où le Rév. Barnabas Baux officie en plein vent, le dimanche, après l'office du soir. Les amoureux avaient coutume de voleter comme des papillons autour de la lampe à pétrole qui présidait à ces édifiantes réunions. Et je me représente Jane, debout là, entamant des cantiques qu'elle chantait de mémoire ou qu'elle inventait, si bien qu'elle en oubliait de rentrer pour souper ; William l'abordait avec un « Tiens, tiens ». « Tiens, tiens, vous aussi », répondait-elle et, ayant ainsi satisfait à l'étiquette, ils poursuivaient la conversation.

Euphémie a l'impardonnable faiblesse d'écouter les bavardages de ses domestiques ; aussi ne tarda-t-elle pas à entendre parler de William.

— C'est un jeune homme tellement comme il faut, madame !

Ignorant le rôle que pouvait jouer cette nouvelle relation de Jane, ma femme s'informa plus avant de ce William.

— Il est garçon en second chez Maynard, le marchand de nouveautés, et il gagne 18 shillings, presque une livre par semaine, madame ; et quand le premier garçon s'en ira, il sera premier garçon. Ses parents sont des gens « très bien », madame... pas des ouvriers ! Son père était fruitier, madame, et il avait une loupe sur la tête et il a fait deux fois faillite ! Une de ses sœurs est dans un hospice d'incurables. Ça sera un très bon parti, madame, pour une orpheline comme

moi.

— Vous êtes donc fiancés ?

— Pas encore, madame, mais il a commencé à faire des économies pour m'acheter une bague, une améthyste.

— Eh bien, Jane, quand vous serez régulièrement fiancés, vous pourrez l'amener ici le dimanche dans la journée, et vous prendrez le thé avec lui dans la cuisine.

Ma femme se fait une idée très maternelle de ses obligations envers sa bonne.

Bientôt la bague d'améthyste se promena dans toute la maison, avec une certaine ostentation même ; et Jane trouva une nouvelle façon de présenter les plats, grâce à laquelle l'anneau restait toujours en vue.

L'aînée des misses Maitland s'en montra fort choquée, et elle fit observer à ma femme que les bonnes ne devaient pas porter



de bague. Mais ma femme consulta là-dessus plusieurs ouvrages. N'y ayant pas trouvé cette prohibition, elle permit à Jane cette joie ajoutée à son bonheur.

L'objet des attentions de Jane me paraissait être ce que les gens bien pensants appellent un garçon très méritant.

Un jour Jane vérifiait le compte des bouteilles de bière.

— William, madame, dit-elle tout à coup, en dissimulant mal sa satisfaction, William est « teetotaller ». Oui, madame. Il ne boit ni bière, ni alcool, et même il ne fume pas. Fumer, madame, ça fait tellement de saleté partout. Sans compter l'argent que ça coûte... et puis l'odeur...

Elle disait cela du ton de quelqu'un qui s'attend à une secrète approbation ; puis, s'apercevant probablement que son raisonnement était un peu sévère, eu égard au sort

moins fortuné d'Euphémie :

— Pourtant, ajouta-t-elle, je pense que c'est nécessaire pour certaines personnes. Je suis sûre que monsieur est un ange quand il fume sa pipe... comparé à d'autres moments !

William se présenta d'abord sous l'aspect d'un personnage assez rapé, qui s'endimanchait d'un complet noir de confection. Il avait des yeux gris larmoyants et le teint qu'il faut quand on a une sœur dans un hospice d'incurables.

Au début il ne plut pas énormément à Euphémie.

Son air « comme il faut » était attesté par un parapluie d'alpaga dont il ne se séparait jamais.

— Il va à l'église, madame ! Son papa...

— Son quoi, Jane ?

— Son papa, madame, fréquentait l'église anglicane. Mais M. Maynard est calviniste évangélique et William croit politique d'aller à sa chapelle, madame. Quand ils ne sont pas trop occupés, M. Maynard lui parle très amicalement, de la façon d'utiliser tous les bouts de ficelle, et du salut de son âme. M. Maynard est plein d'attention pour William, parce qu'il prend soin des bouts de ficelle et de son âme, madame !

Puis nous apprîmes que le premier commis de chez Maynard était parti et que William avait été promu à ce grade, aux appointements de 23 shillings par semaine.

— Il est comme qui dirait le supérieur du garçon livreur qui est marié et qui a trois enfants, expliqua Jane.

Tout enivrée d'orgueil, Jane promit de nous recommander auprès de M. William pour que nos commandes chez Maynard

nous fussent livrées avec une rapidité exceptionnelle.

Après cet avancement, le promis de Jane connut une prospérité de jour en jour grandissante.

Une fois, nous fûmes informés que M. Maynard avait donné à William un livre.

— Ça s'appelle «Aidez-vous vous-mêmes», précisa Jane ; mais ce n'est pas un livre drôle. Ça vous enseigne comment il faut faire pour réussir en ce monde, et William m'en a lu des passages qui étaient charmants, madame.

Euphémie me raconta tout cela en riant. Puis, devenant tout à coup sérieuse :

— Sais-tu, mon ami, reprit-elle, Jane m'a dit une chose qui m'ennuie. Après un moment de réflexion, elle m'a déclaré à brûle-pourpoint : « William est bien supé-

rieur à moi, madame, n'est-ce pas ? »

— Je ne vois rien d'alarmant à cela ! répliquai-je.

Mais mes yeux devaient s'ouvrir plus tard. Un dimanche, après midi, j'étais assis à mon bureau — peut-être lisais-je un bon livre — quand une ombre passa près de la fenêtre. Un cri de surprise partit derrière moi et je vis Euphémie joignant les mains, les yeux écarquillés.

— Georges, dit-elle d'un air éberlué !  
As-tu vu ?

Et nous nous exclamâmes en même temps sur un mode lentement solennel :

— Un chapeau de soie !

— Des gants jaunes !

— Un parapluie neuf !

— C'est peut-être une idée, mon ami ;  
mais sa cravate est tout à fait comme la

tienne ! Je crois bien que Jane l'entretient de cravates. Il y a quelque temps, elle m'en a raconté de quoi remplir des volumes, sur les vêtements que tu ne mets plus. « Monsieur a de jolies cravates, madame ! » Le soupirant copie tout ce que tu as de neuf !

Le jeune couple repassa devant notre fenêtre, au cours de sa promenade habituelle. Ils se donnaient le bras. Jane avait l'air béatement fier et heureux, engoncée d'ailleurs et portant des gants de coton blanc tout neufs ; quant à William, son chapeau de soie lui donnait un air singulièrement distingué !

Le bonheur de Jane atteignait alors son apogée.

Quand elle revint, ce jour-là, elle annonça : M. Maynard a parlé à William, madame ; il va servir la clientèle pendant la prochaine vente, comme les petits messieurs du

magasin. Et, s'il réussit, on le nommera chef de rayon, madame, à la première occasion. Il fera tout pour être un Monsieur aussi, et s'il n'y arrive pas, madame, il dit que ça ne sera pas par faute d'avoir essayé ! M. Maynard l'a pris en grande amitié.

— Il réussira, Jane !

— Oui, madame, reprit Jane, rêveuse. Il réussira.

Puis elle poussa un soupir.

Le dimanche suivant, en prenant le thé, j'interrogeai ma femme.

— Pourquoi, ma chérie, ce dimanche-ci ne ressemble-t-il pas aux autres dimanches ? Qu'est-il arrivé ? As-tu changé les rideaux, ou modifié l'ameublement, ou bien y a-t-il ici quelque indéfinissable différence ? As-tu noué tes cheveux d'une autre façon sans m'en avvertir ? Je sens bien quelque chose d'insolite

autour de moi, mais, du diable si je puis savoir ce que c'est !

Alors ma femme prit sa voix la plus tragique pour me répondre :

— Georges! Ce... ce William n'est pas venu aujourd'hui! Et Jane, là-haut, pleure toutes les larmes de son corps.

Dès lors, ce fut le silence.

Jane, comme je l'ai déjà dit, cessa de chanter; bien plus, elle apporta un soin attentif dans la manipulation de nos objets fragiles, ce qui, pour ma femme, était le plus funeste présage.

Le dimanche d'après, et l'autre encore, Jane demanda à sortir « pour se promener avec William ». Ma femme, qui n'appelle jamais les confidences, donna sa permission sans poser de questions.

Chaque fois Jane revint, les joues



rouges et l'air très résolu.

Enfin, un jour, à propos de linge de table, elle se fit plus communicative.

— William se laisse entraîner ! fit-elle brusquement, avec un sanglot dans la voix. Oui, madame ! c'est une modiste, et elle sait jouer du piano.

Je croyais que vous étiez sortie avec lui dimanche?

— Pas avec lui, madame... derrière lui. Je marchais à côté d'eux, et je lui ai dit, à elle, qu'il était « fiancé » avec moi.

— Pas possible, Jane. Vous lui avez dit cela ?... Qu'ont-ils répondu?

— Ils n'ont pas fait plus attention à moi que si je n'existais pas. Aussi je lui ai promis qu'elle s'en repentirait.

— Cette promenade n'a pas dû être très agréable pour vous, Jane?

— Ni pour personne, madame... Je voudrais bien savoir jouer du piano, madame. Mais, en tous cas, je n'ai pas l'intention de me le laisser enlever par elle. Elle est plus vieille que lui et ses cheveux ne sont pas blonds jusqu'à la racine, madame !

Ce fut vers les fêtes du 15 août que le moment critique arriva. Nous ne connaissons pas par le menu tous les détails de l'orageuse discussion, mais seulement quelques fragments de la scène, que laissa échapper la pauvre Jane. Elle rentra ce jour-là couverte de poussière, tout enfiévrée et le cœur débordant.

La modiste, sa mère et William étaient allés en bande au Musée de South Kensington, si je me souviens bien. Toujours est-il que Jane, très calme, mais décidée à tout, les avait accostés, dans la rue, à un moment donné, et s'était mise en devoir, au mépris de

toute rhétorique, de revendiquer ce qu'elle considérait comme son inaliénable propriété.

Elle avait été, je crois, jusqu'à vouloir entraîner son fiancé de force.

Ils s'étaient conduits vis-à-vis d'elle de la façon la plus froissante. Ils avaient hélé un cab. Ce fut un scandale : William arraché des mains de notre Jane répudiée, et hissé dans le véhicule par sa future et par sa belle-mère !

Il y eut même des menaces de la faire arrêter.

— Ma pauvre Jane ! s'écria ma femme, mettant à découper des tranches de veau toute l'énergie farouche qu'elle aurait mise à traiter William de la même manière. C'est honteux de leur part. À votre place, je ne voudrais plus entendre parler de lui. Il n'est pas digne de vous !

— Non, madame; ce n'est pas sa faute: il est si faible... Mais c'est cette femme!

Jamais elle ne put se résoudre à désigner « cette femme » par son nom, non plus qu'à la considérer comme une « jeune fille ».

— Je ne peux pas croire, reprit-elle, qu'il y ait des créatures capables d'une audace pareille; vous voler comme ça votre homme! Ah ! ça me fait du mal d'en parler !

Dès lors, on n'entendit plus le nom de William dans la maison. Mais quelque chose dans les façons de Jane, à la voir froter la porte d'entrée ou balayer le parquet, un pli méchant au coin de la lèvre, me donnait la conviction que tout n'était pas fini.

— S'il vous plaît, madame ! Est-ce que je pourrais aller assister à un mariage demain?demanda Jane un beau matin.

D'instinct ma femme devina de quel

mariage il s'agissait :

— Pensez-vous que cela soit bien raisonnable, Jane ?

— Je voudrais le voir une dernière fois !

Ma femme entra dans ma chambre vingt minutes environ après le départ de Jane :

— Mon ami, me dit-elle, Jane a été prendre dans le cabinet toutes nos vieilles chaussures abandonnées, les a mises dans un sac et les a emportées au mariage ! Elle ne peut certes pas avoir l'idée...

— Jane fait preuve d'énergie! interrompis-je. Espérons que tout se passera pour le mieux.

Jane revint. Elle était pâle, les traits durs. Le sac paraissait renfermer encore son contenu. Ma femme eut un soupir de soula-

gement.

Nous entendîmes la délaissée monter l'escalier et remettre en place les chaussures avec une satisfaction bruyante.

— Il y avait foule au mariage, madame, raconta-t-elle plus tard sur le ton de la conversation ordinaire, en venant s'asseoir dans la cuisine pour éplucher les pommes de terre. Et quel beau temps ils ont eu !

Elle entra ensuite dans une quantité de détails, évitant visiblement de mentionner un incident saillant.

— C'était très beau, madame, et très imposant. Mais son père, à elle, n'était pas en noir et il semblait dépaysé dans ce milieu-là, madame. M. Piddingquirk...

— Qui cela ? M. Piddingquirk... c'était William, madame... portait des gants blancs, et une redingote, comme un clergyman, et

un joli chrysanthème à la boutonnière. Il avait l'air si bien, madame! Et il y avait un tapis rouge par terre, les gens du monde. Et on a vu qu'il comme pour a donné quatre shillings à la quête, madame !... Ils avaient un vrai landau... pas un fiacre! À la sortie de l'église, les invités leur jetaient du riz et les deux petites sœurs de la mariée des fleurs. Et quelqu'un a lancé une pantoufle; alors, moi j'ai lancé une bottine.

— Vous avez lancé une bottine, Jane?

— Oui, madame. Je l'avais visée, elle. Mais c'est lui qui a été touché. Oui, madame, et dur! Ça lui a fait un œil au beurre noir, je crois bien. Je n'ai lancé que celle-là ; je n'ai pas eu le courage de recommencer. Tous les gamins se sont mis à pousser des cris de joie quand je l'ai attrapé...

Puis, après un silence :

— Je suis fâchée que ça l'ait attrapé,

lui.

Elle s'arrêta de nouveau. Entre ses mains, les pommes de terre dansaient avec des saccades désordonnées.

— Ah! c'était un jeune homme trop bien pour moi, madame ! Et puis, elle l'a détourné !

Les pommes de terre étaient plus qu'épluchées.

Jane, avec un gros soupir, se leva brusquement et laissa tomber la bassine sur la table.

— Après tout, je m'en moque pas mal! poursuivit-elle. Je m'en moque pas mal ! Il reconnaîtra bientôt son erreur. C'est est bien fait pour moi! J'étais aveugle. Je n'aurais pas dû viser si haut. Et je suis contente que les choses soient comme elles sont.

Ma femme, dans la cuisine, surveillait



quelque plat difficile. Après la confession de la chaussure, elle observait, avec un regard consterné, le dépit de la pauvre Jane. Mais j'imagine qu'elle ne tarda pas à adoucir l'expression de ses yeux profonds qui rencontrèrent alors ceux de Jane.

— Oh, madame ! s'écria la pauvre fille, d'une voix étrangement altérée. Pensez à tout ce qui aurait pu être ! Oh, madame ! J'aurais été si heureuse ! J'aurais dû savoir... Mais je ne savais pas... Vous êtes bien bonne, madame, de me laisser causer comme ça... parce que c'est dur pour moi, madame... c'est bien du-u-u-r...

Et je gage qu'Euphémie s'est même oubliée au point de permettre à Jane d'épancher un peu du trop plein de son cœur sur une épaule sympathique. Mon Euphémie, Dieu merci ! n'a jamais su exagérer la nécessité de « garder les distances ».

Or, depuis cet accès de larmes, Jane n'a plus cette expression d'amertume qui se trahissait dans la façon de vaquer à sa besogne.

Même, il s'est passé quelque chose, l'autre jour, avec le garçon boucher... Mais ceci sort du domaine de notre histoire.

Jane est encore jeune, d'ailleurs ; le temps la distraira. Et puis, n'avons nous pas tous ?...

Du reste, j'ai beaucoup de peine à croire à l'existence de chagrins qui ne guérissent jamais.

# Une vision du jugement dernier

## *I*

Brou-ha-ha-ha-ha ! ...

J'écoutais sans comprendre.

... Oua-ra-ra-ra-ra !

— Seigneur! m'écriai-je, à peine éveillé. Quel tapage infernal !

... Rararararararara... Tararara.

— Il y a de quoi réveiller les... commençai-je, et je m'interrompis brusquement.

Où étais-je?

... Tarararara !...

Ça reprenait de plus belle.

— Encore quelque nouvelle invention pour...

... Touratouratoura !

Quel vacarme assourdissant !

— Non! fis-je, en parlant très fort pour m'entendre. C'est la trompette de la Résurrection !

... Touou Rrrra !

## **II**

La dernière note me fit bondir hors de ma tombe, comme un goujon pris à l'hameçon.

Mon monument funéraire, — un piètre petit édifice dont j'aurais bien voulu connaître l'architecte ! — le vieil orme et la perspective sur la mer s'évanouirent comme un brouillard et je vis une multitude innombrable, peuples de toutes nations et de toutes langues, enfants de tout âge, dans un amphithéâtre aussi vaste que le ciel. Et devant nous, sur un trône fait d'un nuage éblouissant, le Seigneur Dieu était assis, entouré de l'armée des anges. Je reconnus Azraël à sa peau bronzée, Michel à son épée, et l'Archange-héraut tenait encore sa trompette levée.

### **III**

— C'est brusque, ce Grand Réveil ! Un peu trop brusque ! remarqua un petit personnage à côté de moi. Apercevez-vous

l'Ange avec le Livre ?

Il se penchait et tendait le cou pour mieux voir entre les âmes qui se pressaient autour de nous.

— Tout le monde est là ! reprit-il. Tout le monde !... Et nous n'allons pas tarder à savoir... Tiens, voilà Darwin ! s'interrompit-il. Ah! celui-là, il n'y coupera pas!... Et là, cet individu de haute taille, aux airs importants, qui essaie d'attirer l'attention du Seigneur, c'est le Duc... Mais il y a un tas de gens qu'on ne connaît pas !... Oh ! voici Priggles, l'éditeur... Les suppléments de frais qu'il réclamait pour excès de corrections d'épreuves m'ont toujours intrigué... Priggles était un ma in!... Hé, hé, mais nous allons tout savoir, à présent, même la vérité sur ses comptes... Je vais assister à la petite fête, et je m'amuserai beaucoup avant qu'arrive mon tour... Mon nom commence par un S.

Il émit un sifflement entre les dents.

— Oh! il y a des personnages historiques, aussi. Regardez ! Voici Henry VIII... Le défilé des témoins sera long pour celui-là !... Ah! flûte, son nom de famille est Tudor.

Il baissa soudain la voix.

— Remarquez-vous ce type-là, juste devant nous, avec son corps tout couvert de poils ?... Période paléolithique, comprenez-vous? Et là-bas, plus loin...

Mais je ne l'écoutais plus, attentif seulement aux paroles du Seigneur.

## ***IV***

— Est-ce tout ? demandait le Tout-Puis-sant.

L'Ange, — debout devant un Livre à

tomes innombrables, comme le Catalogue de la Bibliothèque du British Museum, — promena son regard sur la foule et sembla nous dénombrer tous du même coup.

— C'est tout! répondit-il, et il ajouta :  
— Ô Dieu, il s'agit d'une minuscule planète.

L'œil du Grand-Juge se fixa sur nous.

— L'audience est ouverte ! proclama l'Éternel.

## V

L'Ange lut un nom dans le livre, un nom dont les échos nous revinrent des profondeurs de l'espace. Je ne pus le saisir nettement, parce qu'au même moment mon voisin s'écria en sursautant :

— Qui est-ce?



Je crus comprendre un mot comme Achab, mais je ne pouvais croire que ce fut l'Achab de la Bible.

Instantanément, une petite forme noire fut lancée sur une bouffée de nuage aux pieds mêmes de Dieu — une forme rigide, vêtue de robes somptueuses et le chef surmonté d'une couronne. L'homme croisa les bras et fronça les sourcils.

— Eh bien? fit le Juge, abaissant son regard sur le prévenu.

Nous entendîmes parfaitement la réponse, tant l'acoustique du lieu était excellente.

— Je me reconnais coupable !

— Raconte ce que tu as fait, ordonna le Seigneur.

— J'étais un roi, un grand roi, débauché, orgueilleux et cruel. J'ai provoqué des

guerres, dévasté des contrées, et construit des palais dont le mortier fut trempé avec le sang des hommes. Écoute, ô Jéhovah ! la voix des témoins qui s'élèvent contre moi, des victimes qui réclament de Toi la vengeance... des centaines et des milliers d'accusateurs, cria-t-il, en étendant le bras vers nous. Et pis encore ! J'ai fait saisir un prophète, un de Tes prophètes...

— Un de mes prophètes ? répéta le Tout Puissant.

— Et parce qu'il ne voulait pas s'incliner devant ma puissance, je le torturai pendant quatre jours et quatre nuits, au bout desquels il mourut. J'ai fait plus encore, ô Jéhovah ! Je T'ai dépouillé de Tes honneurs...

— Dépouillé de mes honneurs ?

— Je me suis fait rendre à moi-même le culte qui T'était dû. Il n'est pas d'infamie que je n'aie commise; aucun crime dont je n'aie

souillé mon âme... Et à la fin, Seigneur, Tu m'as frappé!...

Dieu souleva légèrement ses sourcils.

— ... J'ai été tué dans une bataille, et me voici debout devant Toi, destiné à Ton enfer le plus profond... En face de Ta grandeur, je dédaigne tout mensonge et toute excuse, je n'invoque pas Ta clémence, et je proclame mes iniquités aux oreilles de tous les humains !

Il se tut. J'apercevais distinctement son visage, qui me parut pâle, terrible, altier et étrangement noble... Je songeai au Satan de Milton.

— Presque tout ce qu'il dit là est gravé sur l'obélisque, remarqua l'Ange, un doigt sur la page du Livre ouvert.

— En effet ! dit le tyran, sur un ton de légère surprise.

Tout à coup, Dieu, se penchant, prit cet homme et, comme pour mieux l'observer, le tint sur sa paume où il apparaissait comme un petit trait noir.

— Il a vraiment fait tout cela ? demanda le Tout-Puissant.

— En un sens, oui, répondit négligemment l'Ange.

Quand mes yeux se portèrent à nouveau sur le menu personnage, je constatai que son visage était curieusement changé. Il épiait avec une étrange appréhension l'Ange-archiviste, et il plaça craintivement sa main devant sa bouche. Le jeu de quelques muscles avait démoli cette attitude d'audacieux défi.

— Lis ! commanda le Juge.

Et l'Ange lut l'énumération méticuleuse de tous les méfaits du méchant. Ce fut un ré-

gal intellectuel... un peu scabreux, par endroits, pensai-je, mais il le fallait bien !

## VI

Tout le monde riait, même le prophète que le tyran avait supplicié. Ce méchant était vraiment une absurde créature.

— Et alors, lisait l'Ange, avec un sourire qui accrut notre curiosité, un jour qu'une indigestion l'avait mis de mauvaise humeur, il...

— Oh! pas cela! s'écria le méchant. Pas cela! Personne ne l'a jamais su... Cela n'est pas arrivé... Je fus criminel, fréquemment, mais rien d'aussi bête, d'aussi absolument bête...

L'Ange continuait à lire.

— Ô Jéhovah! implorait le méchant. Ne

permets pas que cela soit su... Je me repens... Je le regrette...

Sur la main de l'Éternel, le méchant dansait et pleurait. Tout à coup, la honte l'affola : il prit un élan furieux pour sauter entre les doigts de Dieu, mais, par un adroit mouvement du poignet, Dieu l'arrêta. Il s'élança encore pour se précipiter entre le pouce et l'index, mais le pouce se rapprocha. Et, pendant tout ce temps, l'Ange poursuivait sa lecture, dévoilait la vérité concernant cette âme humaine. Le méchant galopait en tous sens sur la main énorme, et soudain il se réfugia dans la manche du Seigneur.

Je m'attendais à ce que Dieu l'en fit sortir, mais la miséricorde de Dieu est infinie !

L'Ange-archiviste avait terminé.

— Au suivant! fit le Grand-Juge, et, dès avant que l'Ange eût articulé un nom, une

créature velue et en haillons était debout sur la paume du Seigneur.

## **VII**

— Est-ce que Dieu aurait l'Enfer dans sa manche? questionna mon voisin.

— Il faudrait d'abord savoir s'il existe un Enfer, répliquai-je.

— Somme toute, d'après ce qu'on peut voir, rien n'indique particulièrement qu'il existe aussi une Cité céleste, observa mon interlocuteur.

— Chut! fit une femme en nous regardant de travers. Écoutez ce vénérable saint.

## VIII

— Il était le roi de la terre, mais moi j'étais le prophète du Dieu du Ciel! proclama le saint. Et tout le peuple fut émerveillé du miracle. Car, ô Seigneur, je connaissais, moi, les gloires de Ton Paradis. Sans murmurer, sans me plaindre, j'endurai les tortures, les coups du glaive, les échardes enfoncées sous mes ongles, l'arrachement de lambeaux de chair, je souffris toutes ces douleurs pour l'honneur et la gloire de Ton nom!

Dieu sourit.

— A la fin, je partis, en haillons et ensanglanté, répandant l'odeur de mes saintes afflictions...

Gabriel eut un brusque éclat de rire.

— ... et je me tins à la porte de son palais, comme un signe, comme un avertisse-



ment...

— Comme une peste et un fléau, interrompit l'Ange-archiviste, qui commença à lire, sans se soucier du fait que le saint continuait à énumérer les actions glorieusement sordides qu'il avait accomplies pour s'assurer le Paradis.

Dans le registre de l'Ange, les motifs étaient révélés, et ce fut un sujet de surprise indicible.

Au bout de peu de temps, le saint se prit à courir en tous sens sur la paume de Dieu; lui aussi, supplia et implora, sous l'implacable fustigation de cette terrible vérité; comme le méchant, il chercha un refuge dans la manche du Seigneur. Nous pûmes distinguer ce qui se passait dans l'obscurité de cette manche. Les deux hommes étaient assis côte à côte, dépouillés de tout faux semblant, comme des frères, abrités dans le

vêtement de la charité divine.

Et c'est là aussi que je dus fuir à mon tour.

## **IX**

Dieu nous secoua hors de sa manche afin de nous déverser sur la planète qu'il nous assignait pour y vivre une nouvelle existence, une planète qui avait pour soleil Sirius la verte.

— À présent, dit-il, que vous me connaissez mieux et que vous vous comprenez mieux les uns les autres... recommencez un essai.

Lui et ses anges s'évanouirent alors dans l'espace, mais la claire gaité de leur rire résonne encore à mes oreilles.

Autour de moi s'étendait une belle

contrée, plus belle que tout ce que j'avais vu sur terre., une contrée inculte et rude, mais belle, et j'étais entouré des âmes régénérées des humains, réincarnées dans des corps agréables à voir.